N° 763 41e Année Tome CCXIX 1er Avril 1930

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT DIX-NEUVIÈME

1er Avril — 1er Mai 1930

1er Avril — 1er Mai 1930 Tome CCXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX

CLEMENCEAU
OU L'HOMME DE GUERRE

Devant un homme comme Clemenceau, l'embarras du témoin est grand. Comment le prendre? Que voir en lui, l'homme ou les idées? L'homme est d'un tel relief, d'une si puissante, d'une si exceptionnelle originalité qu'on se précipite d'abord sur lui, comme sur un spectacle qui se suffit et qui suffit. Et c'est sur lui, en effet, qu'on s'est jeté. L'extraordinaire enterrement terminé, ce fut à qui débiterait le plus d'anecdotes, vraies ou supposées, sur le personnage étonnant qui venait de disparaître. Boutades, traits d'esprit réels ou faciles, rosseries, coups de patte qui emportent le morceau, rien n'a été négligé pour composer au « Tigre » sa figure légendaire, celle qui lui restera dans l'histoire, avec sa grosse moustache, son chapeau bosselé, son bâton ou ses gants gris. Physionomie d'autant plus caractéristique que ses idées sont pauvres (du moins on les dit telles) et périmées pour la plupart (toujours selon les beaux esprits). Curieux homme, en vérité, c'est le moins qu'on puisse dire. Bonne aubaine pour les friands de la petite histoire, qui n'ont pas souvent un tel gibier à se mettre sous la dent.

Laissons quant à nous l'homme anecdotique. Celui qui ne l'a pas connu n'en peut goûter toute la saveur. Si banal qu'il soit de le noter, rappelons-nous tout bonnement que ce vieillard presque nonagénaire fut un des

hommes les plus marquants — le plus marquant peut-être — de la Troisième République; qu'il a traversé toutes les fortunes, la plus éclatante et la plus noire; qu'il a personnifié à son aurore l'idéologie la plus authentique du régime, et qu'il en paraissait plus éloigné, lorsqu'il est mort, que s'il lui avait été toute sa vie étranger; qu'il a enfin connu, de son vivant, l'apothéose, les honneurs civiques et la statue, que tout un peuple l'a acclamé pour l'avoir sauvé d'un des plus graves périls qu'il ait courus, et que la chute a été si brusque, le silence si profond qu'on semble ne pas lui avoir pardonné l'excès même de cette gloire. Carrière, on le voit, comme son visage, toute en creux et en bosses, pétrie de contradictions et d'incohérences, dont la moindre n'est pas le contraste entre le tempérament de l'homme et son idéologie. Mais cela même ouvre une série de problèmes qui valent au moins d'être posés.

§

N'y a-t-il pas, dominant cette incohérence ou peut-être en donnant la clé, un trait qui nous mette à même de saisir l'homme, une idée maîtresse, eût dit Taine, qui permette de le définir? A la vérité, cela semble assez simple, si simple même qu'on n'a pas grand mérite à découvrir ce trait capital. Clemenceau est un homme de guerre. Il le fut toute sa vie, il n'a jamais été que cela. Ne disons pas un *militaire*, car le militaire se plie à des vertus de discipline, de modestie, d'esprit de corps qui ont toujours fait défaut à ce belliqueux. Disons très précisément un *guerrier*, un homme qui a toujours conçu la vie comme une lutte, qui l'a *maximée* et vécue telle et qui s'est battu contre des idées quand il n'a plus pu se battre contre des hommes. C'était déjà le *credo* de sa philosophie darwinienne, à l'aube de sa vie scientifique. Ce sera sa pratique constante quand il entrera dans ce qu'on peut ici nommer sans métaphore l'arène politique.

Ce sera l'avertissement suprême qu'il lancera à l'apogée de sa gloire, quand il soumettra au Parlement la ratification du traité de paix. « Je vois la vie comme un combat perpétuel, dans la paix comme dans la guerre. Toute existence n'est qu'une lutte. » Et ce sera le dernier mot de ses méditations solitaires, dans le silence de la retraite : « La vie est un champ de bataille, où d'effroyables coups se portent dans la nuit (1). »

Un guerrier. Ajoutons un individualiste, un non-conformiste, un *réfractaire.* Un homme qui a toujours aimé se battre seul, et qui s'est battu contre ses partisans autant et plus que contre ses adversaires. Réfractaire d'abord à la discipline du terroir, tout en la subissant fortement. C'est un Vendéen, un Chouan qui a magnifiquement chanté la terre natale et lui a fait hommage des traits de caractère qu'il en reconnaît en lui : « l'instinct d'indépendance, la liberté de la critique, l'obstination têtue, la combativité (2) ». Donc un homme qui ne se soumet pas aux puissances, mais pas même à celles de son pays. C'est un Vendéen rouge, donc un Chouan en révolte contre la chouannerie traditionnelle, et qui apporte à cette rébellion la même violence obstinée que naguère les Blancs contre les Bleus. Réfractaire, ensuite, à toute discipline. Réfractaire à la discipline de groupe, de clan, de parti, dont il consent à se servir, mais par quoi il ne se laisse pas posséder. Réfractaire à l'esprit de classe; ce bourgeois par position n'eut jamais rien de bourgeois, ni dans les sentiments, ni dans la pensée, ni dans les manières. Toujours en-dessous ou au delà, peuple ou gentilhomme, gavroche ou grand seigneur. Réfractaire aux us et coutumes, aux traditions, aux convenances, aux académies, aux cérémonies, à tout ce qui consacre une solidarité; il n'en supporta pas même à son enterrement. Réfractaire enfin, lui le démocrate — mais

(1) *Au soir de la pensée*, II, 483.
(2) Discours de 1906 à La Roche-sur-Yon.

le fût-il jamais? — aux goûts du troupeau servile qu il ne consentit jamais à flatter, à la tyrannie des majorités, toujours à son goût composées d'imbéciles, aux manigances des assemblées qu'il abandonnait aux intrigues de sous-ordres, à ce peuple enfin en qui il osa dire un jour (3) qu'il ne croyait pas; il ne croyait en effet qu'aux élites. Aristocrate hautain jusque dans ses expansions démagogiques, chef né pour commander, non pour suivre ou supporter des égaux. Individualiste forcené, qui se mure dans sa solitude et se refuse à transiger. Bref un homme selon le cœur d'Ibsen. Car, disait-il précisément en commentant l'*Ennemi du Peuple,* il est bien vrai que l'homme le plus seul est le plus puissant du monde, « puisque aucune partie de son activité n'est neutralisée par les forces divergentes, avec lesquelles un commun concours l'obligerait à composer ».

Individualiste. Réfractaire. Mais par-là même s'exposant à de dures représailles quand la coalition des méprisés se dressera contre lui, viendra à bout de lui. Et l'on pressent le défaut de la cuirasse, la gêne du solitaire, sa faiblesse quand les circonstances l'obligeront à composer, quand il s'apercevra, pendant la guerre et la paix revenue, qu'il n'était pas seul, et quand il ne pourra plus briser ou négliger les partenaires.

S'il fallait, dans une manière de parallèle, le rapprocher d'un de ses semblables, je ne pourrais me défendre d'évoquer, avec toutes les réserves qui conviennent, cet autre polémiste pareillement épris d'indépendance, et pareillement en marge de son parti, P.-J. Proudhon. Certes, il ne s'agit pas d'instituer une comparaison académique : je vois bien ce qui les distingue et je ne sais ce qu'a pensé le Vendéen du Franc-Comtois. Ne fourrons pas artificiellement l'empirique Clemenceau, qui fut surtout un homme d'action, dans la même fa-

(3) A M. Eugène Lautier qui l'a rapporté dans l'*Homme Libre* (25-11-20).

mille d'esprits que le systématique Proudhon, lequel est plutôt théoricien. Et celui-ci est beaucoup plus constamment, beaucoup plus profondément *peuple* que celui-là. Je ne peux m'empêcher, cependant, de voir entre ces deux hommes un certain nombre de traits communs. Tous deux *paysans* ou de sensibilité paysanne, leur individualisme est d'allure rurale. Tous deux, en raison même de ces fortes racines, foncièrement *réalistes,* je veux dire hommes qui ne se payent pas de mots, qui cherchent obstinément, sous les paroles ou les écrits, les forces antagonistes toujours aux prises dans la paix comme dans la guerre. Tous deux, quoique en des ordres différents, à la fois passionnément libertaires et, quand ils le jugent nécessaire, autoritaires avec rudesse. Tous deux misogynes, ou plus exactement pleins pour la femme, avec des coins de délicate prévenance, d'une pitié un peu méprisante, cette pitié du mâle, du guerrier, du plus fort pour l'être éternellement destiné à rester en tutelle. Sur le plan intellectuel tous deux *scientistes,* animés d'une extrême ardeur anticléricale et antireligieuse, d'une commune aversion pour toutes les variétés du mysticisme, et tous deux convaincus que l'éclaircissement de tous les mystères peut être apporté par la science, l'économie politique et la morale selon l'un, les sciences physiques et naturelles aux yeux de l'autre. Mais là s'arrêteraient les ressemblances. Car le plébéien Proudhon portait un fier amour de la pauvreté qui a toujours répugné à l'aristocrate Clemenceau, homme du siècle aux besoins exigeants. Et l'auteur de la *Justice,* tête métaphysique, croyait avoir trouvé le secret de l'équilibre des forces et s'en sentait illuminé jusque dans ses désespérances, tandis que rien ne soutenait la vision purement naturaliste du monde, vraiment sevrée de tout espoir, qui fut constamment celle de l'auteur de la *Mêlée sociale.* Rien ne le soutenait, rien, sinon l'âpre volonté de *tenir* jusqu'au dernier soupir. Pessimisme qui trans-

posait l'antique formule des stoïciens, abstiens-toi et supporte, en celle-ci mieux à sa mesure : *accepte et agis.*

§

Pour le suivre dans sa course, prenons-le d'abord au départ. Sous l'Empire, où il se prépare à la vie publique, Clemenceau est républicain. Naturellement. Les jeunes hommes de race étaient républicains sous l'Empire comme certains sont aujourd'hui communistes ou royalistes, happés par l'éternel attrait de la révolte contre tout régime, quel qu'il soit, dont ils ne voient que les tares Et n'oublions pas que la République n'était pas encore fripée. C'était même le temps où elle était belle, belle comme une promesse et comme le printemps. Pour Clemenceau, la République, c'était la destruction de toutes les contraintes de l'Empire, l'affranchissement complet de l'individu. C'était aussi une revanche personnelle, une satisfaction offerte à son père, un original qui avait failli être martyr et que son fils avait juré de venger. Que de matières explosives, qui n'attendent que l'occasion d'éclater! L'étudiant Clemenceau bataille contre l'Empire. Il fonde, déjà, des journaux d'opposition, *le Travail* avant *la Justice*. Il siffle, au théâtre, le rallié Edmond About (Clemenceau n'a jamais aimé les ralliés). Il couche à Mazas où il retrouve Blanqui. Ayant gagné ses titres, conquis ses lettres de noblesse de révolutionnaire à la mode d'autrefois, il n'a plus qu'à guetter l'occasion.

Mais voici le premier paradoxe. Ce républicain est médecin, fils de médecin. Et c'est un adepte du positivisme, dont sa thèse est tout imprégnée. Non du positivisme de la stricte observance : Clemenceau ne donnera jamais dans la religion de l'humanité et son ritualisme d'imitation catholique; c'est un adepte du positivisme purement positif, si l'on peut dire, réduit au scientisme et tournant au matérialisme. Il pratique les empiriques anglais, Darwin, Spencer, Stuart Mill (qu'il a traduit).

il achève, en Amérique, de se familiariser avec l'esprit anglo-saxon (mais non avec le puritanisme). Comment accorder cette philosophie courte et sèche avec le messianisme rayonnant des Pères de la République, les hommes de 48? Aucun moyen d'accord. C'est ici une rupture, l'avènement d'une autre génération. Il y a bien transition, si l'on veut, et en un sens continuité. Les républicains du second Empire veulent ce que voulaient ceux du romantisme. Mais l'accent s'est déplacé, le ressort mystique s'est faussé ou brisé. La formation intellectuelle n'est plus la même.

Les républicains de l'époque romantique, comme d'ailleurs les grands ancêtres, étaient des déistes, fils spirituels de Jean-Jacques et de l'Evangile. Le christianisme les illuminait, un christianisme tout mystique qui n'était en guerre qu'avec les dogmes et l'organisation catholiques. Avec la génération positiviste, plus de christianisme, ni de déisme. La page est tournée, la barque ne se risquera plus sur l'océan qui n'est que ténèbres. Clemenceau, comme Ferry et ceux de sa formation, ne veut plus courir d'aventure métaphysique. Le connaissable lui suffit, les phénomènes et leurs rapports, et la possibilité d'agir sur eux. Son action ainsi ramassée n'en aura que plus de prise. Donc nulle inspiration mystique dans cette doctrine, ni théologique, ni humanitaire. Le carabin Clemenceau, formé à la dure école de Hobbes et de Darwin, resté aussi fils du dix-huitième siècle, du dix-huitième siècle sensualiste et voltairien, ne se fait dès maintenant aucune illusion sur les hommes. Il les tient, il les tiendra toute sa vie pour des êtres constamment prêts à s'entre-dévorer. Au rebours des romantiques, chrétiens qui vident le christianisme du péché originel, l'athée Clemenceau ne garde de l'antique religion que le péché originel, sous les espèces des instincts brutaux et des fatalités héréditaires. Toute sa vie il sera hanté par le pithécanthrope ou l'homme de la Chapelle aux

Saints, dont il ne trouve pas que nous soyons tellement différents.

Le miracle, dans ces conditions, est qu'il soit républicain. Qu'est-ce en effet que la République? Elle est, comme l'a dit Jaurès, un grand acte de confiance, qui n'est pas nécessairement aveugle ni béat, mais qui implique un minimum d'espérance. Le républicain peut bien voir les hommes tels qu'ils sont, de pauvres êtres menés par leurs appétits et leurs passions; mais il les croit capables, au moins progressivement, de discipliner cette folie par la raison. Qui ne l'accorde pas n'a plus qu'à désespérer absolument, et à ne chercher de remède que dans la trique ou la cravache, ou les consolations de l'au-delà, refuge des faibles.

Clemenceau était-il confiant? Croyait-il en la raison? Oui sans doute, en un sens, mais à longue, très longue échéance. Il s'est toujours défendu d'être sceptique ou agnostique (4). Il ne veut décourager personne et souhaite même que d'autres trouvent les apaisements qui lui ont manqué. Mais pour sa part il se réserve. Il a vu trop d'échecs, d'avortements, ou de victoires qui n'ont été que des victoires de paroles; aucune forme de régime ne l'abuse plus. Il se peut qu'une « évolution supérieure » amène un jour chacun « à se gouverner dans ses justes rapports », ce n'est pas une hypothèse à écarter; mais jusque-là il faudra s'en remettre « à des accidents d'idéalisme réalisé ou à l'intervention de quelque génie », et ces interventions coûtent cher. Et pourquoi exigerions-nous davantage? nous n'avons aucun droit sur le monde. « Que nous soyons heureux ou malheureux, bien ou mal gouvernés — hommes ou fourmis — ce n'est pas son affaire. » Contentons-nous de pratiquer la tolérance et la solidarité, ce qui est la meilleure façon d'être hu-

(4) « Je prie qu'on ne me classe pas « agnostique », parce que je reconnais que l'homme ne peut pas tout savoir. Nous pouvons connaître, c'est-à-dire classer des mouvements de rapports. » (*Au soir de la Pensée*, II, 38, note.)

mains. « Pour les conséquences, le Cosmos dispose du temps (5). »

De là, l'attitude très singulière, et cependant logique, de Clemenceau à l'égard de la démocratie. Avec lui s'opère la juxtaposition, non la fusion, d'un idéal politique issu d'un espoir théologique et d'une discipline expérimentale qui répudie tout mysticisme. Contraste encore, à la Pascal. L'empirique voit l'homme animal, les pieds dans le sang, et qui tue. Mais cet anthropoïde redressé a la tête dans les cieux, et dans cette tête « s'active quelque chose qui proteste et demande justice ». Clemenceau incontestablement est resté marqué par l'idéologie de son époque, et beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire. Il a cru aux idoles du « stupide », même au principe des nationalités ou du droit des peuples. Mais il y a cru sans mysticisme, théologique ou humanitaire, et il y a cru sans illusions, avec des boutades cruelles qui semblaient des repentirs. Grâce à sa tournure d'esprit scientiste, il a vu dans la démocratie un ensemble de faits, donc quelque chose de positif encore, de nécessaire, de probablement fatal, tandis que Tocqueville y voyait quelque chose de providentiel. Mais cette fatalité reste subordonnée aux progrès du vouloir humain. « L'homme, a-t-il écrit dans une formule révélatrice, en est venu au point où il *doit* se gouverner lui-même. Le peut-il? » Tout est là en effet. Les débuts ne sont pas fameux. La démocratie n'est pas plus satisfaisante que les autres formes de gouvernement, le parlementarisme n'est qu'un « morbide parlage », où l'on ne s'entend que pour éluder le contrôle. « On se promet d'avoir demain du caractère. » Mais l'avenir n'est pas barré, et présentement même le parlementarisme est le seul système qui permette aux peuples d'être libres. Or, la liberté, c'est la seule chose qui intéresse vraiment Clemenceau. Liberté pour les individus et liberté

(5) *Au soir de la Pensée*, tome II, la Civilisation.

pour les peuples. Liberté absolue, quasi anarchique, impatiente de toute entrave, jusqu'au moment où son abus entraîne l'absolu de son contraire. Liberté qui procure la joie de se battre et de faire sa destinée. Liberté, c'est-à-dire « droit de se discipliner soi-même pour ne pas être discipliné par les autres ». Telle était la passion qui fouettait le sang vif du jeune polémiste. Elle restera la dernière raison de vivre du vieillard.

La démocratie donc, pour Clemenceau, ce n'était ni un temple ni même une école; c'était un champ d'action où il trouvait l'occasion d'exercer son génie pugnace. Il a aimé la politique comme une suite d'allègres combats, destinés à gagner à des individus de chair et d'os, ou à des réalités collectives tangibles, comme la patrie, des droits et des libertés. Ce n'est pas là toute la république, tant s'en faut, mais avouons qu'il est bien nécessaire, pour nous garder de toute débauche d'idéologie, de considérer quelquefois ce réalisme.

§

Le voici de retour d'Amérique, appelé par la déclaration de guerre. On pense bien qu'il est de ceux qui renversent l'Empire et proclament la République. Il est maire de Montmartre, dans Paris assiégé. Et tout de suite, à l'aube de sa carrière comme plus tard à son crépuscule, éclate la passion qui sera sa seule religion : l'amour de la patrie. Clemenceau n'est pas de ceux qui céderont à l'ennemi. S'il se bat, c'est pour vaincre ou être anéanti; pas de compromissions de lâcheté. La France n'a pas d'autre choix que « s'abîmer et disparaître ou reprendre son ancien rang à l'avant-garde des peuples »; ce sera encore son sentiment quand viendra l'autre guerre, la Grande. Il s'agit d'imiter la Révolution, de suivre l'exemple des « pères de 1792 ». Ces pères, Clemenceau ne leur a pas toujours été tendre; il ne les a pas plus épargnés qu'il n'a ménagé ses contemporains

(qui a-t-il épargné?) et précisément parce qu'ils étaient idéologues, et pas très courageux (6). Mais quelques-uns d'entre eux ont été des chefs, et c'est la vertu maîtresse. Car si Paris a dû finalement capituler, c'est qu'il ne s'est trouvé personne pour tendre les énergies. « Il ne manquait qu'un chef pour sauver la patrie. »

La France vaincue et mutilée, Clemenceau, député de Paris à l'Assemblée de Bordeaux, est naturellement un des protestataires; il en sera le dernier survivant. Démissionnaire et de retour à Paris, il tombe dans la Commune, et ne peut empêcher l'assassinat des généraux. Sinistre épisode, dont il semble bien qu'il n'ait pas été responsable, mais qui l'a hanté (7). Après une brève fugue en Vendée, il est de retour à Paris, conseiller municipal et docteur en médecine, cumulant les deux fonctions dans un désordre pittoresque qui devait l'enchanter. Il est même élu président du Conseil municipal. Mais la scène municipale est trop étroite, il faut au jeune acteur un plus vaste théâtre. En 1876, au renouvellement de l'Assemblée, voici Clemenceau de nouveau député de Paris. Député radical, élu sur le programme du parti radical, alors bien nommé. Comme il nous paraît pâle aujourd'hui, ce programme révolutionnaire! « Libertés nécessaires », c'est-à-dire liberté de la presse, de réunion, d'association; obligation, gratuité et laïcité de l'instruction primaire et accession gratuite des autres ordres d'enseignement à toutes les capacités; défense de la Société civile contre l'envahissement clérical et séparation de l'Eglise et de l'Etat; service militaire obligatoire pour tous; décentralisation administrative, revi-

(6) Il ne leur pardonne pas d'avoir porté « une main sacrilège sur les savants, de qui devait venir la véritable libération ». « La sanglante Convention fut surtout de gens qui avaient peur. C'est une espèce qui n'est pas perdue. » *Au soir de la Pensée*, II, pp. 212, 377.

(7) Son adversaire Dacosta a dit qu' « il était pour la conciliation, ce qui le rendait suspect et au comité central et au gouvernement ». C'est en effet le rôle ordinaire des conciliateurs, et on voit mal Clemenceau dans ce rôle.

sion de l'assiette des impôts pour dégrever le travail... tout cela est accompli ou en voie de s'accomplir, et les « rouges » qui effrayaient les conservateurs d'alors paraissent aujourd'hui presque réactionnaires. Quant à la revision de la Constitution, que Clemenceau réclama avec fougue, on sait qu'elle gît oubliée sur une voie de garage.

Comme tout homme politique, Clemenceau a des adversaires et des amis. Les adversaires, on les pressent. C'est le parti des ducs, que cet aristocrate rouge hait de toute sa vigueur de Vendéen dissident. Mais les amis, a-t-il vraiment des amis? Des compagnons de lutte plutôt, dont il se séparera sans hésiter quand il le jugera nécessaire. Il n'est d'ailleurs pas de leur race. Thiers, Ferry, Grévy, même Gambetta, ce sont des bourgeois, et Clemenceau, quoi qu'on en ait dit, n'est pas un bourgeois. Il est gentilhomme par son élégance et peuple par sa simplicité. Il le restera toujours, ne quittant pas son allure de gavroche aristocrate, même dans les réunions publiques où nous le montre Raffaelli. Clemenceau a toujours détesté le juste milieu, la componction, la respectabilité bourgeoise. S'il a si férocement raillé Poincaré, n'est-ce pas en vertu d'une essentielle incompatibilité d'humeur? Il faut à ce guerrier des armes véritables, non des arguments d'avocat ou des textes de légiste. Quoi qu'il en soit il griffe, il attaque, il renverse les Poincaré d'alors, Thiers, qu'il méprise, Freycinet, Ferry, Brisson, d'autres plus obscurs. Gambetta aussi, quoique d'une autre allure, mord la poussière, accusé tantôt d'opportunisme et tantôt de dictature. Solitaire à son banc d'extrême-gauche, Clemenceau prend un plaisir aigu à ce jeu de massacre, le seul où il puisse pleinement se satisfaire. Il éprouvera plus tard le même plaisir, de son brûlot de l'*Aurore,* à tirer sur l'Etat-Major.

Plaisir aigu, mais plaisir de bataille, où l'on ne voit pas naître une pensée constructive. Et la « justice im-

manente » s'est vengée. Elle n'a pas ménagé au politique, dans sa longue carrière, les démentis, les palinodies ou les retours ironiques. Ce dédaigneux du parlementarisme a un instant inventé le médiocre Boulanger. Ce patriote en est venu à se battre avec le seul homme qui, sous la troisième République, ait aimé la France comme il l'a aimée, je veux dire Déroulède. Devenu sur le tard chef du Gouvernement, il a été contraint de pratiquer ce qu'il détestait et de réparer lui-même quelques-unes des injustices qu'il avait commises. Il avait convaincu Gambetta du crime d'opportunisme, et que doit faire un homme d'Etat au pouvoir, sinon de l'opportunisme? (Reconnaissons d'ailleurs que Clemenceau a très mal réussi dans ce rôle; même au Gouvernement, il ne parvenait pas à rentrer ses griffes, il a simplement passé d'un excès à un autre.) Il avait renversé, avec quelle hauteur et quelle cruauté, Ferry le Tonkinois, et il devra plus tard lui rendre justice. Car c'est Ferry qui avait raison. Il voyait plus loin que Clemenceau dans l'espace et dans l'avenir, à condition, bien entendu, que la métropole fût digne de la confiance qu'il mettait en sa vitalité et en sa sagesse. Mais le terrien Clemenceau, semblable à cet autre hobereau, Bismarck, n'avait aucune confiance dans les aventures d'outre-mer. Il lui fallait un plancher solide, un terrain de combat limité, où l'on ramasse toutes ses forces et d'où l'on ne perd pas de vue l'adversaire. Il ne voulait pas que l'horizon liquide et mouvant fît oublier aux Français la ligne rigide des Vosges. Et la tendance invétérée a persisté. C'est elle qui l'a poussé, plus tard, par l'effet de la même myopie intellectuelle, à s'opposer violemment à l'expédition de Salonique. Mais c'est elle aussi, cette fois mieux inspirée, qui a empêché Lloyd George de disperser sur le front de Syrie les forces qui nous restaient. Regard à courte vue, c'est trop certain, mais à l'intérieur de ce champ restreint, quelle puissance de concentration!

§

1897. L'Affaire; autre combat. Représailles, sans doute, contre les hommes qui avaient voulu l'abattre, mais aussi combat pour la liberté et le droit, moins pour le droit que pour la liberté. Combat contre sa vieille ennemie, sa seule ennemie, la raison d'Etat, ici personnifiée par l'Etat-Major. Et ceci découvre un aspect caractéristique de l'homme. Clemenceau, patriote, sachant que l'armée est l'instrument de la sécurité nationale, aurait dû, semble-t-il, ne rien faire pour l'affaiblir. Pourtant, après un moment d'hésitation, il fonce. Pourquoi? C'est que ce patriote est un Jacobin, ce guerrier est un civil qui n'aime pas les militaires. Les militaires, comme les fonctionnaires de tout ordre, doivent servir l'Etat, ne pas vouloir lui imposer une règle, rester à l'alignement. S'ils prétendent se mettre au-dessus de la loi, ou des garanties ordinaires de la justice, qu'on les frappe Clemenceau ne veut pas d'un privilège, même au profit de la défense nationale, pas plus qu'il ne veut d'un monopole qui porterait atteinte à la liberté d'enseignement. Liberté partout, mais partout respect des garanties nécessaires; l'individualisme rencontre ici une règle tutélaire. Plus tard, pendant la Grande Guerre, Clemenceau sera de même : respectant la compétence des militaires, les défendant même, les couvrant quand il lui paraîtra nécessaire de les couvrir; mais n'admettant pas qu'ils se mêlent d'autre chose que de leur métier, et, par exemple, de faire la paix. Ses dissentiments avec Foch viennent de là. Qu'on se rappelle le mot par lequel il a expliqué, après l'apothéose, sa persistance à rester au pouvoir : « J'étais le seul homme d'Etat qui pût se faire obéir des militaires. »

Quoi qu'il en soit, dans la bagarre dreyfusienne, Clemenceau est à son aise. Il se venge de ses propres adversaires aussi bien que de ceux du capitaine innocent.

Il exulte. C'est l'époque de sa grande floraison journalistique, le temps où il accumule livres, articles, où même il s'essaie au théâtre. Vie dévorante, à sa mesure, où sa dialectique est une guerre, sa phrase une épée éblouissante. Quelle joie de s'ébrouer, quelle ivresse de se battre!

§

Le flux est revenu. Clemenceau rentre au Parlement. Le voici sénateur du Var. Destin étrange, si l'on songe que personne moins que ce hors-cadre ne paraissait désigné pour s'enterrer dans la somnolence du Luxembourg. Et nouvelle ironie du sort. Le revisionniste Clemenceau avait souhaité la disparition du Sénat : pour son châtiment, il y entre, comme il ambitionnera plus tard d'entrer ,au moins un instant, dans cet autre palais détesté, l'Elysée. Mais on peut être certain qu'un Clemenceau ne somnole pas. Peut-être même a-t-il plus de prise sur ces vieillards ou ces hommes mûrs, qui sont malgré tout de sa génération et qui sont comme lui patriotes et anticléricaux, que sur la Chambre populaire, issue d'un suffrage qui commence à lui échapper, et que travaillent d'autres influences que celles qui l'ont formé. Il parle donc, il développe ses thèmes dominants, la séparation des Eglises et de l'Etat, la liberté de l'enseignement, la défense nationale, la patrie et le droit des peuples. Thèses toutes de conservation ou de libération. Attitude de combattant prêt à l'attaque plutôt que d'architecte soucieux de construire.

Très peu de temps après sa rentrée au Parlement, c'est l'arrivée au pouvoir, à soixante-cinq ans. Epreuve redoutable autant qu'inattendue. Le libertaire vieilli va-t-il se démentir, le polémiste cesser de se battre? L'homme au Gouvernement aura-t-il les vertus de l'homme de Gouvernement? On l'attend à ce tournant avec curiosité et appréhension, car enfin c'est un terrible

destructeur. On n'attend pas longtemps, tout de suite on est fixé. Clemenceau reste le même. Il n'est pas plus à l'aise qu'auparavant dans la modération bourgeoise qui répugne si fort à son tempérament. Il fait de l'opportunisme avec gaucherie, ou plutôt il passe du libertarisme anarchiste à la dictature policière. Il continue de se battre. Cette fois, comme naguère sous la Commune, on est en pleine mêlée sociale. Les progrès du socialisme et du syndicalisme déchaînent des grèves, qui alors étaient violentes. Clemenceau se bat contre les grévistes. Il veut d'abord jouer franc-jeu, respecter le droit de grève comme le droit de travailler, ne pas faire intervenir la troupe. Toujours brave au surplus, crânement téméraire, il s'expose, contre toute prudence, aux cailloux des grévistes comme plus tard aux obus de l'ennemi. Les révoltés, il les harangue. On l'applaudit, mais on ne l'écoute pas. Le sang coule à Lens, comme il coulera à Draveil-Vigneux, à Villeneuve-Saint-Georges, comme il ne sera pas loin de couler dans cette autre bagarre civile: les inventaires. Alors le libertaire se réveille despote, l'ennemi de la police s'appelle par défi « le premier des flics ». Et comme la bouffonnerie se mêle au tragique, il s'offre la bonne farce de la terreur bourgeoise du 1er mai 1906, comme il « aura », par la blague et le ridicule, le meneur des viticulteurs du Midi, le pauvre Marcellin Albert. Non, Clemenceau n'a pas changé. Il applique seulement à d'autres objets son humeur farouche, sa versatilité fait partie de sa constance. Il reste le même homme alors qu'il se dément. L'adversaire de la politique coloniale est bien obligé de se défendre au Maroc, et avec quelle vigueur! Mais c'est qu'il y retrouve encore l'Allemand. Et s'il fait en public l'éloge de Jules Ferry, il ne se départira pas, dans le privé, de son injuste dédain pour lui (8).

(8) Pour Clemenceau, Ferry était « du point de vue de l'intelligence, un homme au-dessous du médiocre, pas fichu de rien faire, pas fichu de dire deux mots ». Nous avoir donné l'Indochine, c'était n'être « bon à rien ».

Il se bat aussi, par la parole, contre un adversaire à sa taille, hier encore son compagnon de lutte, maintenant tourné contre lui comme le porte-parole de l'extrême-gauche socialiste, Jaurès. On peut aujourd'hui mieux juger cette lutte, et il faut d'abord constater que des deux antagonistes, celui qui a été le plus généreux et le plus compréhensif, c'est Jaurès (9). Clemenceau s'est diminué en se donnant la petitesse de le rabaisser. Impossible d'imaginer deux hommes plus dissemblables. La différence n'est pas littéralement dans les idées, elle est dans les tempéraments. On ne peut pas dire que Clemenceau fût antisocialiste. Après tout il avait été, lui aussi, en des temps pas encore très lointains, le chef de l'extrême-gauche. Il restait partisan de tout ce qui peut libérer le prolétaire et le mettre à même de faire lui-même sa destinée. Journées de travail plus courtes, meilleurs salaires, protection contre tous les dangers, bref les principaux articles de la politique sociale, il accordait tout cela. Resté plus paysan que citadin, fermé par son individualisme à la vie collective de la grande industrie, il l'acceptait sans enthousiasme, mais enfin il l'acceptait. Ce qu'il n'acceptait pas, ce qu'il ne voulait pas, c'était pour l'ouvrier comme pour tout citoyen la tentation de salut par l'Etat, parce qu'il y voyait une possibilité de démission pour l'individu. Or à l'individu seul il appartient de se sauver. Qu'il s'agrège, s'il le juge bon, au syndicat ou à d'autres organisations, mais à la condition expresse que le syndicat n'impose sa loi ni aux hommes libres isolés, ni à l'Etat représentant l'ensemble des citoyens. D'où la réaction de Clemenceau en présence des faits de pression syndicale. Libertarisme presque absolu, jusqu'au moment où le danger oblige à la répression par tous les moyens.

Tout autre était l'attitude de Jaurès. Cet humaniste, par

(9) Lors de la rentrée de Clemenceau au Sénat, en 1902, Jaurès lui souhaita, dans la *Dépêche*, de rendre « un service immense au pays » en

certains côtés utopiste, comprenait mieux que le réaliste les conditions d'existence du monde moderne. Il savait que l'individualisme n'est pas la loi de la grande production. Jaurès, esprit synthétique, ne concevait pas non plus la critique comme une fin, il ne se proposait pas de démolir pour démolir. A l'instar de Proudhon, quoique d'une tout autre manière, il n'aimait déblayer que pour reconstruire. Mais c'était de cette construction que ne voulait pas Clemenceau. Il n'avait que défiance pour toutes les imaginations qui dépassaient le présent. Celui qui ne daignait pas jeter un coup d'œil sur l'Indochine, ni sur Salonique, était bien plus fermé encore à la perspective de la cité future. Ce qu'il apercevait, ce qu'il touchait, c'étaient les hommes d'aujourd'hui, les hommes de toujours, pétris d'instincts et de passions, et les communautés humaines qui se sont toujours fait la guerre. Cela continuera tant que les hommes ne seront pas changés, et il n'y a pas d'apparence qu'ils changent du jour au lendemain. Affaire d'éducation, œuvre de liberté. Toujours cette vue de terrien qui se cramponne au solide. D'où son apostrophe à Jaurès, l'éternelle apostrophe des individualistes : faites-nous des « hommes nouveaux », nous aurons une société nouvelle. Et c'est vrai, sans doute, irréfutablement, mais ce n'est qu'une moitié de la vérité. L'autre moitié, complémentaire, est que les institutions modèlent les hommes, et qu'une société matériellement nouvelle incite à faire naître des hommes nouveaux, à moins que l'impossibilité de l'entreprise éclate et que la société s'écroule à la suite d'une révolution. Ajoutez que Jaurès, loin d'être « méchant », était d'une bonté rayonnant de ce qui restait en lui de chrétien, et qu'il était plein d'espoir malgré les misères du présent. Autant de traits de caractère antipathiques à

affirmant « le côté positif de son programme ». — Clemenceau trouvait Jaurès « sans grandeur, sans générosité, sans humanité ». Où était donc, pour Clemenceau, l'humanité?

Clemenceau, qui n'était ni bon, ni espérant. Il vivait dans le monde des forces et ne voyait rien au delà.

Même opposition, plus nette encore, touchant les questions extérieures. La synthèse de Jaurès s'étalait sur deux plans, l'international et le social. La libération des prolétaires dans la patrie lui paraissait liée à la libération des peuples dans la fédération des Etats. Et tout cela s'achevait en une vaste synthèse cosmique, dans le goût de ces grands systèmes de la pensée allemande qui émouvaient chez Jaurès quelques-unes des fibres les plus sensibles de sa culture. De là vient que le tribun poursuivait, bien souvent en s'aveuglant soi-même, une politique d'adoucissement des haines nationales concomitante à une politique d'adoucissement des haines de classes, car Jaurès était plus démocrate que marxiste. Mais Clemenceau, darwinien sinon marxiste, voyant partout des questions de force, était bien plus méfiant encore dans les relations internationales que dans les relations sociales. L'influence grégaire est aggravée chez les peuples par les instincts héréditaires, les traditions historiques, et la possibilité pour les gouvernants d'affoler les peuples par la presse. Qu'on ne vînt donc pas lui parler d'une entente sincère et complète entre la France et l'Allemagne. Les pays d'outre-Rhin lui paraissaient destinés de toute éternité à se jeter sur nous; nous n'avons qu'à nous garder, tant pis si nous nous laissons surprendre ou si nous nous fions aux paroles d'Allemands.

Enfin,s'il était sceptique quant au rapprochement durable de deux peuples, Clemenceau croyait moins encore aux projets d'union plus vastes si en faveur aujourd'hui : on connaît ses railleries sur la candeur wilsonienne ou la Société des Nations. Individualiste pour les individus, il l'était aussi pour ces êtres collectifs que sont les peuples. Ce n'est pas qu'il refusât de tirer son chapeau à la paix. Cet homme de guerre a même écrit, dans les instants d'oraison de sa vieillesse, que « le choc

des armes n'apporte plus uniquement les décisions suprêmes ». L'accroissement des connaissances permet l'espoir « d'un idéal d'évolution pacifique obscurément en voie de se réaliser (10) ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, il y a toujours lutte; et si la victoire ne dépend plus nécessairement du choc des armes, elle dépend toujours du choc des volontés. Elle est à celui qui tient le plus longtemps. Elle dépendra « de la haute obstination que chacun se trouvera capable d'y apporter ». Tout ce qui lui paraissait susceptible de diminuer la clairvoyance ou de détendre l'énergie, l'optimisme d'un Jaurès, le puritanisme d'un Wilson ou le pacifisme d'un Briand, tout cela semblait dangereux à Clemenceau et il le combattait.

Ne dissimulons pas qu'il y a dans ce pessimisme un avertissement très légitime. Il vaut contre l'excès de confiance où se laisse facilement entraîner un pacifisme trop mystique. Il indique les abîmes où peuvent choir les diplomaties qui accordent trop de créance aux paroles et aux écrits. Même conclues de bonne foi, les conventions ne résistent pas aux ruptures d'équilibre, il faut que des forces réelles soutiennent les traités qui s'accumulent dans les archives des chancelleries. La fameuse formule reste exacte en ce qu'elle affirme : il est bien vrai que si l'on veut la paix, c'est-à-dire l'équilibre, il est d'une stricte prudence de prévoir les ruptures possibles d'équilibre et de se tenir prêt à y parer. La suppression absolue de la guerre, militaire ou autre, n'aura lieu que dans le monde des anges. Mais là encore le réaliste à courte vue ne voyait qu'une partie de la vérité. Car si l'on veut la paix, il est très clair qu'il faut préparer aussi la paix, par l'adoucissement des haines et le règlement juridique des antagonismes. C'est un fait aussi, un fait d'expérience et non une abstraction imaginative, que

(10) *Au soir de la Pensée*, II, 274, 275.

la parole ou l'écrit, la compréhension véritable des intérêts et la douceur des sentiments peuvent, au moins sur les natures moyennes, transformer lentement les esprits et atténuer en quelque mesure les compétitions ancestrales. (Il n'est pas exclu que la ruse devient, dans nombre de cas, le substitut hypocrite de la brutalité; ce n'en est pas moins un changement). Les manifestations d'idéalisme s'inscrivent aussi bien que les faits de force dans le déterminisme universel, et contribuent à façonner le destin des sociétés.

Cela, certes l'évolutionniste et le scientiste n'était pas sans le savoir, il ne refusait pas de reconnaître la possibilité d'une évolution pacifique. Mais cette satisfaction verbale accordée, le naturel reprenait le dessus. L'homme de guerre ne sortait pas du présent et de l'histoire, il répugnait à courir le risque d'un changement d'orientation. Il faut, cependant, des hommes de paix pour courir ce risque, comme il faut des réalistes pour leur faire contrepoids quand ils s'engagent trop dans la chimère. C'est de leurs actions et réactions constantes qu'est fait le progrès des sociétés. Et l'histoire, quand leurs cendres sont froides, réconcilie ces frères ennemis

§

Voici la guerre enfin, le seul événement qui ait sculpté Clemenceau pour la postérité. Cette guerre, l'homme vieilli ne l'a pas provoquée. Dans le secret de sa conscience l'a-t-il souhaitée? Enigme, que nul Œdipe n'éclaircira. Les premières années qui suivirent la défaite, cela paraît certain : qui eût personnifié le désir de revanche des républicains vaincus si ce n'est Clemenceau, autrement représentatif que Déroulède? Mais avec le renouvellement des générations, qui sait? Le patriote restait sûr de ses sentiments, de son entêtement, mais ceux des « nouvelles couches », en répondait-il? Il n'était pas sans s'apercevoir qu'il devenait déjà presque étranger à son

temps, une sorte de mort vivant ou plutôt de survivant; l'homme toujours prêt à lutter et à mourir pouvait-il encore faire fond sur la capacité de sacrifice et la volonté de vivre de ses concitoyens? Clemenceau lui-même a répondu qu'il a douté de son pays (11). Ce doute expliquerait peut-être, d'une part la confiance qu'il plaçait en lui seul, d'autre part le mépris qu'il éprouvait pour les hommes à qui la France confiait son destin. Terrible orgueil, incomplètement justifié (car enfin ses lacunes sont énormes), mais qui l'a soutenu aux heures de crise, et qui nous a sauvés.

Quoi qu'il en soit, soucieux de ses responsabilités devant l'histoire, Clemenceau n'a rien fait pour hâter ou déclancher la catastrophe, mais rien non plus qui pût faire croire qu'il en eût peur. Qu'on se rappelle seulement ses paroles mesurées, mais dignes, à l'inauguration du monument de Scheurer-Kestner; il n'était pas de ceux qui se bâillonnent de leurs propres mains (12). Qu'on se rappelle aussi son attitude dans l'affaire des déserteurs de Casablanca : « Le train est à sept heures, monsieur l'ambassadeur »; dans l'affaire marocaine, son opposition véhémente au traité signé par M. Caillaux. « Nous avons été vaincus, nous ne sommes pas soumis. Les vivants resteront fidèles aux morts. » L'homme qui parlait ainsi jugeait qu'en effet nous avions encore « quelque chose à dire et à faire dans le monde ». Cela ne veut pas dire que la convention du 4 novembre n'ait pas été un acte de sagesse politique, mais il ne fallait pas demander à Clemenceau cette sorte de sagesse.

L'occasion de « faire quelque chose » éclate. Clemenceau « fait la guerre ». Comment il la fit, il n'est pas utile

(11) « Au moment de la guerre, je croyais que nous serions battus. J'ai eu tort. Je n'en avais pas le droit. » (Déclaration à M. Drieu La Rochelle, *Revue hebdomadaire*, 7 décembre 1929.)

(12) « Il me semble que notre dignité ne serait vraiment atteinte que si l'on nous voyait bâillonnés de nos propres mains, quand nous pouvons, sans crainte d'une interprétation malveillante, donner libre cours aux sentiments que cette journée nous suggère. »

d'y insister, c'est la partie la plus connue de son histoire; on aime à croire qu'elle n'est pas encore oubliée. Notons seulement la répétition du paradoxe que nous avons déjà souligné, et cette fois en pleine mêlée. La guerre même n'arrête pas sa fureur de critique. Journaliste impatient de tout frein, il crible de sarcasmes gouvernants et militaires jugés par lui au-dessous de leur tâche, et qui osent enchaîner « l'homme libre ». Et quand son adversaire, par la plus noble des vengeances, le rappelle au pouvoir, comme la dernière ressource du pays à bout de souffle, il refuse âprement aux autres cette liberté dont il a lui-même usé et abusé, et envoie au poteau ceux qu'il juge dangereux. Incohérence, si l'on veut; logique, au contraire, si l'on comprend que Clemenceau, d'abord ne jugeait personne à sa propre mesure, et donc se refusait au *ne fais pas à autrui...*, ensuite raisonnait de tout par rapport à la France, à l'idée qu'il se faisait de la France, le seul absolu de ce relativiste, la seule idole de cet athée. A son sujet par conséquent, surtout quand elle est en péril mortel, pas de campagnes défaitistes, pas de discussions débilitantes, qui risquent d'affaiblir l'action. Et s'il ne touche pas au parlementarisme, c'est qu'il n'en a même pas besoin, tant il le domine impérieusement.

Le Clemenceau de la légende est celui de la guerre. Et avec justice. Car il a tout ce qu'il faut pour mordre sur la sensibilité populaire. Il est brave, naturellement; il n'envoie pas seulement s'exposer les autres, il s'expose lui-même, avec une témérité qui pour être intermittente n'en produisait pas moins un effet contagieux. Il fait la guerre, mais il reste « civil », gardant son quant à soi envers les chefs militaires, lançant des ruades aux diplomates (« Vous en avez menti! »), surveillant le pinard et le couchage des hommes, gardant pieusement, à côté des reliques maternelles, les bouquets des tranchées. Férocité et sentimentalité, attendrissements et coups de

griffes, autant de traits qui font de l'homme aux grosses moustaches et au chapeau cabossé le pendant, dans l'imagerie populaire, de l'homme au petit chapeau et à la redingote grise. Et bien sûr, il y a les ombres, ombres douloureuses et sanglantes. Le dépistage des traîtres et des défaitistes, on en aperçoit mieux, à distance, l'arbitraire et les erreurs, comme on aperçoit les erreurs des chefs militaires et des conseils de guerre, qui ne furent pas toutes excusables. Il n'est pas juste non plus de méconnaître le mérite des politiques ou des artisans de tout ordre qui ont préparé le succès dont il garde seul le bénéfice, sans autre récompense que sa haine ou ses outrages. Tout cela est vrai, la postérité est cruellement capricieuse. Reste à savoir, cependant, si ces mérites véritables ne fussent pas restés stériles sans cette fécondation exceptionnelle; quoi qu'on en dise, il est des individus qu'on ne remplace pas. Et reste aussi à se demander si ces injustices dans la bataille ne sont pas de la guerre elle-même, plutôt que d'un homme. Jugements, d'ailleurs, de partisans. La plupart des gens qui sont sévères à Clemenceau ont des trésors d'indulgence pour Lénine ou pour Robespierre, et inversement. Ce n'est pas *la* guerre qu'on condamne, c'est toujours *une* guerre, guerre étrangère ou révolution.

§

Le canon s'est tu. La guerre est finie. On peut s'imaginer, du moins, qu'elle est finie, puisqu'on ne se massacre plus. Mais une autre guerre commence, plus sournoise, plus insidieuse, et où les moyens de la guerre militaire ne trouvent plus d'emploi. La guerre entre alliés et associés. Ici, plus question de bravoure, ni d'héroïsme, ni de sacrifice. Le temps est venu de la dispute, de la ruse, de l'« égoïsme sacré ». Chacun, autour de la table, tire à soi le tapis vert. Chacun — sauf peut-être Wilson, dans la mesure où le vrai Wilson est conforme à sa

légende — chacun ne songe qu'à prendre sa part du gâteau, à diminuer celle des autres. La gloire des armes n'est plus un titre, elle serait même plutôt un obstacle, car le vainqueur devient suspect par sa gloire même. Ce qui importe, c'est l'habileté. A ce jeu, Clemenceau n'est pas de force. Il n'est plus à son affaire. Il abat ses cartes, comme les autres, selon son tempérament. Tantôt goguenardant, tantôt éclatant, parfois menaçant de rompre, en définitive restant et cédant. A quel point il a dû céder, combien de fois ce vainqueur a été vaincu, c'est ce dont on se rend mieux compte aujourd'hui, à mesure qu'on découvre les lacunes du traité. N'exagérons pas, d'ailleurs, les défaites qu'il a subies. Beaucoup, qu'on désigne de ce nom, ne l'étaient pas dans sa pensée. N'oublions pas que Clemenceau n'était pas un nationaliste pur, au sens où le sont, par exemple, M. Maurras ou M. Mussolini. S'il jugeait de tout en fonction de la France, s'il ne mettait rien au-dessus de la patrie, il entendait que la patrie respectât les volontés de ses habitants. Le vieux démocrate qu'il était malgré tout, et presque malgré lui, restait fidèle au droit des peuples; il ne fallait pas lui demander de « dépecer » l'Allemagne ou d'annexer la rive gauche du Rhin. « Me voyez-vous, a-t-il dit, mettre mon nom au bas d'une machine comme ça? » Ceci accordé, les sacrifices qu'il a dû consentir, touchant notre stricte sécurité et les garanties qu'elle implique, lui ont été amers. Et n'est-ce pas la pire condamnation de la guerre, que le héros fasse place au marchand, le sacrifice au calcul?

Ces faits doivent rendre indulgent pour les hommes politiques chargés, dans l'ingrate période de l'après-guerre, de tirer le meilleur parti d'un instrument défectueux. Facile de leur reprocher leurs reculades, leurs concessions, parfois leurs abdications. L'exemple n'en a-t-il pas été donné par le vainqueur lui-même, et où Clemenceau a échoué peut-on faire grief à ses successeurs

de ne pas réussir? Toutes les fois qu'un homme d'Etat a cru pouvoir recourir seul à la politique de contrainte, il a dû battre en retraite; à mesure que le souvenir s'efface de l'ancienne collaboration, personne ne s'y risque plus. Les sarcasmes de Clemenceau contre ceux qu'il accuse d'indignité retombent donc, en grande partie, sur lui. Peut-être vaut-il mieux faire franchement la politique de l'habileté quand on ne peut plus pratiquer la politique de violence. Reste, il est vrai, le déplacement d'accent. Clemenceau cédait, mais non sans se défendre énergiquement; l'atmosphère où il se mouvait restait pleine d'avertissements. Depuis qu'on est à la détente, à la négociation, on est tenté de négliger les forces qui croissent ou s'affaiblissent sous ces échanges de mots. La politique de paix n'est pas dangereuse, elle est même la seule possible, pourvu qu'on ne perde pas le sentiment du réel. Les peuples qui se grisent de puissance sont tôt ou tard remis au pas. Les peuples qui s'abandonnent, nul pacifisme ne les sauvera.

§

C'est maintenant le dernier acte, le silence. Drame concentré, ouvert par un coup de théâtre qui semble au premier coup d'œil un prodige d'ingratitude. Clemenceau le triomphateur, tout chargé de gloire, parvenu au faîte de la fortune, en est soudain précipité. La présidence de la République était vacante. Qui semblait mieux désigné pour l'occuper que le mainteneur de la France et de la République? Pourtant, c'est un autre, honorable certes, et plus adéquat à la fonction, mais personnage bien pâle et bien calamistré à côté de cet athlète, c'est Paul Deschanel que le Congrès choisit. A-t-il eu tort? On est obligé de poser la question, puisque l'événement invraisemblable s'est produit. Qu'il ne fût possible qu'au scrutin secret, c'est ce qui est d'évidence : le peuple français, dont Clemenceau était le héros, ne l'eût pas pardonné aux

opposants nominalement connus; l'absence de contrôle permet toutes les fugues. Quant aux raisons de cette défaite, on imagine assez bien les moins avouables : le ah! de représailles des parlementaires suspectés ou méprisés, qui tenaient enfin leur vengeance; les autres représailles des victimes de la police, qui faisaient payer au « patron » les abus des subalternes; la crainte aussi — car elle fut, paraît-il, réelle — des représentants de la droite plus catholiques que patriotes, qui redoutaient le scandale d'un enterrement civil à l'Elysée. Bref toutes les coalitions de la peur et de la lâcheté. Mais n'y eut-il pas aussi des raisons plus nobles? Des consciences scrupuleuses n'ont-elles pas pu hésiter sérieusement? Un pareil homme, si exceptionnel, tellement hors série, était-il à sa place dans une fonction qui demande avant tout de la sagacité et du doigté, c'est-à-dire tout ce que ne possédait pas Clemenceau? L'évincé lui-même en avait le sentiment. Il ne serait pas resté, a-t-il déclaré, trois mois dans la prison dorée. Et il eût sans doute entraîné ses amis « dans des coins où ils n'eussent point aimé aller ». Etait-il urgent de leur imposer cette « frousse terrible »? Etait-il bon d'installer, dans une magistrature pacifique et irresponsable, un homme de guerre et d'action violente? Si Casimir Périer auparavant, si Millerand peu après inquiétèrent, qu'eût-ce été de Clemenceau? Ainsi ont pu raisonner et sentir, en toute sincérité, les parlementaires types. Toute la question est de savoir s'il fallait à la France, dans la paix si pleine de remous qui suivit la guerre, un parlementaire type ou un homme de décision. Autrement dit, toute la question est de savoir si la guerre était terminée.

Le vaincu ainsi écarté n'essaya pas de se cramponner. Il n'était pas l'homme des demi-mesures. Il disparut tout d'un coup comme il avait surgi, éruptivement, volcaniquement. Ou comme ces bolides un instant fulgurants, et qui retombent dans la nuit. Il ne sortit de ce silence

que pour retourner se battre encore aux Etats-Unis, d'ailleurs vainement, contre un associé défaillant. Le temps qu'il n'employait pas aux voyages, à la grande route, il le passait à méditer dans son jardin ou devant la mer. Cet homme de plein air ne se plaisait qu'aux spectacles de la nature, où les drames des êtres s'entre-dévorant nourrissaient sa misanthropie. Et il se recueillait, se concentrait, contraignait à noircir du papier sa prodigieuse vitalité. Un modèle d'apologie altière, de transposition de sa vie au milieu du peuple qu'il a le plus aimé après la France, c'est son *Démosthène*. Il dégorge, dans deux gros volumes qu'il vaudrait mieux nommer *Au soir de l'action* qu'*Au soir de la pensée* (car l'action pour Clemenceau était tout), le contenu de ses lectures, de son expérience et, comme il dit dans son jargon, de ses « émotivités ». Et comme sa verve combative n'est pas usée, tant s'en faut, par tous ces divertissements, il réserve à ses familiers, dans l'intimité, les éclats de ses colères, de ses persiflages, de ses rancunes. Quelles révoltantes injustices dans ces coups de boutoir, quelle incompréhension de ce qui lui est antipathique, quel orgueil et quel cynisme! Mais aussi que de traits pénétrants, aigus, exacts, de cette sorte d'exactitude qui n'appartient qu'aux polémistes! L'homme public ne reprendra la plume que pour exposer, dans un livre qui sera son dernier acte, son jugement définitif sur les grandeurs et les misères de son épopée. Le tout pour finir par un testament beau comme l'antique, où apparaissent pour la première et la dernière fois les réserves de sentiment de ce fauve, et par le retour tragique à la terre natale, cet enterrement digne du roi Lear, ce dernier soufflet à ses contemporains. Dans un paroxysme de mépris, qui ne sera sans doute pas de sitôt égalé, Clemenceau prend congé des descendants dégénérés du pithécanthrope. Romantique effacement d'un homme...

Parcourons ces deux tomes où Clemenceau a sans nul doute voulu inscrire son testament scientifique et philosophique, et faire œuvre de « penseur ». Il y faut du courage, car ce n'est pas une distraction que la lecture de cet énorme pensum; dans un style exagérément indigeste défile devant nous toute l'histoire du monde, depuis les nébuleuses primitives, les dieux et les hommes jusqu'aux derniers états des civilisations. On a vite fait d'exécuter ce travail d'un sourire, c'est si commode de blaguer! Et certes il n'y faut pas chercher des thèses originales ou nouvelles, celles qu'on y trouve soutenues datent incontestablement. Les guides mêmes que suit Clemenceau, Max Müller, Michel Bréal, Spencer, Ribot sont plus près de sa jeunesse que de la nôtre, bien qu'il se montre au courant des derniers travaux sur l'homme fossile ou l'atome. Compilation donc, déversoir des lectures qu'il n'a cessé de faire, édition revue et aggravée des idées de toute sa vie, de ce scientisme dont il n'a cessé de se réclamer.

Mais ceci accordé, témoignage singulièrement émouvant, non seulement par la vigueur intellectuelle dont fait preuve ce vieillard, mais par le jour qu'il ouvre sur son caractère. C'est encore une autobiographie, pourrait-on dire, en ce sens qu'on y retrouve presque à chaque page les passions dominantes de l'auteur, son goût de la bataille et son culte de l'énergie. C'est encore le livre d'un homme qui se bat. Il se bat contre son ennemi de toujours, l'Eglise, dont il incrimine le dogmatisme et l'intolérance avec d'autant plus d'âpreté qu'il a, depuis la guerre, plus de ménagement pour les personnes. Ce n'est pas la science qui a fait faillite, lui crie-t-il, c'est le Ciel! Il se bat contre la métaphysique, contre les abstractions spiritualistes, le moi, l'âme, le libre arbitre, que ne peut admettre son empirisme matérialiste. Il se bat contre toutes les formes du mysticisme, théologique ou profane, n'épargnant pas plus la déesse Raison des « puérils ré-

volutionnaires » que l'intuition ou l'évolution de M. Bergson, « rénovateur de la métaphysique ». Ce n'est pas que Clemenceau, on l'entend bien, soit hostile à l'évolution; elle est au contraire pour lui la loi suprême du monde et de la vie. Mais l'évolution qu'il juge réelle est l'évolution mécanique, celle de Spencer, de Lamarck et de Darwin, non celle que chante Bergson « avec un entrain de fossoyeur (13) ». Ce que chante Clemenceau, avec un lyrisme qui ne manque pas d'allure, c'est « l'homme du quaternaire » que sa postérité lointaine, se disant civilisée, tient « pour un sauvage à ne pas fréquenter ». Il faut le venger de ce mépris superbe. Son successeur reconnaissant s'y emploie.

Clemenceau se bat enfin contre la destinée, avec la même obstination que s'il s'agissait d'un ennemi de son pays. Car la destinée n'est pas clémente; c'est une impitoyable et aveugle marâtre qui n'a nul souci des douleurs qu'elle enfante. Clemenceau, pas plus au crépuscule qu'à l'éveil de sa pensée, ne se fait de la vie une image idyllique. Elle est un drame où sans cesse les victimes sont écrasées par les bourreaux, un champ clos où « de la plus humble mousse au ruminant, au carnassier sauvage, chacun se rue à l'implacable combat que la mort seule peut apaiser (14) ». De palliatif, pas d'autre qu'une lointaine promesse terrestre — si lointaine — de tolérance et de pitié, quand l'altruisme des hommes cessera d'être purement verbal. Et pas non plus, sous aucune forme, de récompense ou de revanche dans l'au-delà. Tout ce que les religions ont imaginé peut bien bercer la misérable condition des faibles, mais ne touche pas ceux qui n'espèrent rien. Ne nous demandons pas ce qui se passe après la mort; l'univers n'est qu'« une perpétuelle succession de « *Et après?* » qui se déterminent les uns les autres sans jamais s'épuiser ». Ne rien attendre,

(13) *Au soir de la Pensée*, I, 229.
(14) *Ibid.*, I, 29.

ne rien espérer, c'est notre lot. Mais, encore une fois, pourquoi espérerions-nous? Est-ce que la vie nous doit quelque chose? A-t-elle des comptes à nous rendre? Est-elle responsable des chimères que nous pouvons concevoir à son sujet? Clemenceau a des ironies shakespeariennes sur le bonheur parfait auquel pourrait atteindre la vie civilisée avant d'être anéantie par quelque cataclysme cosmique. Admirable état où « l'homme qui aurait tué un papillon pour se nourrir serait au ban de l'opinion publique », et où « les rhéteurs ouvriraient des écoles de silence » ! En attendant, « n'exagérons pas nos regrets de mourir le mercredi dans l'ignorance du jeudi, puisqu'il nous faut venir au temps d'arrêt fatal dans la continuité des jours (15) ».

Donc pas d'espoir. Ce qui seul d'ailleurs excuse le mal, c'est qu'il n'a pas été prémédité par un Dieu. Nous n'avons qu'à faire énergiquement notre longue et lourde tâche, comme disait un autre stoïcien, sans gémir et sans prier. « Ni geindre, ni exulter. Comprendre... Se rendre digne de son sort en s'efforçant jusqu'au bout dans la voie des déterminations d'entr'aide et de solidarité. » *S'efforcer jusqu'au bout,* se raidir, vouloir, c'est le premier et le dernier mot de tout. Il est frappant que Clemenceau envisage toutes les questions, même scientifiques et philosophiques, dans l'esprit d'un combattant. C'est en soldat qu'il s'engage « dans les défilés de la connaissance ». L'*énergie,* voilà, on s'y attend, l'étoffe de l'univers. Clemenceau ne peut admettre qu'elle se dégrade (16). A presque toutes les pages on trouve des conseils de résistance et de courage, car « une fermeté de cœur, plus que d'intelligence, se trouve d'abord re-

(15) *Ibid.*, II, 455, 456.

(16) La fameuse *dissipation* de l'énergie n'est pas nécessairement une *mort,* car la mort n'est qu'une transformation de la vie. I, 179. Et si l'*enthropie* peut représenter « un moment évolutif des choses », Clemenceau ne saurait admettre « qu'il lui arrive de clore le compte de l'univers ». II, 125.

quise pour choisir ». Ainsi, le nihilisme métaphysique, qui chez des cœurs moins bien trempés engendre la désespérance et fait des sceptiques des jouisseurs, se résout chez les forts en une tension plus qu'humaine. Et l'on pourra voir là une dernière incohérence. Mais comment n'être pas remué par cette farouche leçon de virilité, qui achève d'éclairer cette vie et cette œuvre?

§

Il était temps qu'il s'en allât. Car non seulement par la pensée philosophique, mais par l'essentiel des idées qui avaient animé sa vie d'homme d'action, il était devenu complètement étranger aux façons de sentir et de faire des Français d'après la guerre. Il avait commencé sa vie publique par une scission, la rupture avec les républicains romantiques; c'est une scission plus profonde encore qui l'isolait des générations nouvelles et des aînés qui s'adaptaient à leur « réalisme ». Le mépris qu'il éprouvait pour son époque n'était, de son point de vue, que trop justifié. Jamais vainqueur ne parut plus vaincu. Jamais tribun d'un peuple ne se sentit plus seul. « Si j'étais intelligent, aurait-il dit le jour de son apothéose, je mourrais ce soir. » Mais il n'était pas au pouvoir de cet homme de volonté de mourir à volonté. Son suicide ne fut que symbolique.

Il était le dernier adepte du « scientisme » intégral, tel qu'il s'était formulé dans l'ivresse de connaissance de la fin du dix-neuvième siècle. Cette foi absolue en la science capable de résoudre tous les mystères, on ne la trouve plus chez nos contemporains. Ils penchent plutôt à l'extrême opposé; le balancier, après s'en être brusquement écarté, revient vers les croyances mystiques (au moins chez les intellectuels, car la foule sombre de plus en plus dans l'indifférence). Sous les prétextes raffinés de « commodité », d'« expérience » et, depuis Einstein, de « relativité », on semble vouloir recommencer l'opération de

mise en faillite de la science que Brunetière et Bourget tentèrent sans succès au commencement du siècle. Le transformisme même, si cher à Clemenceau, on annonce sa mort à cor et à cri. Mais pas plus qu'à cette époque la science n'a rien à craindre de ses fossoyeurs. Certes, il est des espoirs qu'elle s'interdit désormais de satisfaire. Dans l'état actuel de nos connaissances, et peut-être par la nature même de l'esprit, elle se reconnaît impropre à fixer l'orientation dernière de la vie humaine et du destin des sociétés. Il est assez clairement apparu qu'au lieu d'être toujours et nécessairement, comme le dit un jour Berthelot, la bienfaitrice de l'humanité, elle peut être une terrible ouvrière de destruction. Mais ce qui subsiste de cette grande espérance, c'est un état d'esprit fécond. Il reste vrai que les problèmes mêmes que la science ne peut entièrement résoudre, on ne peut les aborder utilement qu'en s'inspirant de son esprit et en le suivant jusqu'où il peut nous conduire. Il reste vrai que, par l'effet même de la discipline scientifique, beaucoup de problèmes hérités de la métaphysique traditionnelle apparaissent comme de faux problèmes, ou sont entièrement renouvelés. Les inventeurs mêmes des nouvelles théories physiques ou psychologiques, quand ils ne sont pas mus par des préoccupations spécialement apologétiques, sont les premiers à reconnaître que ni la relativité ni l'intuition ne portent pratiquement ombrage au savoir positif, que le caractère tout symbolique de certaines grandes lois ne ruine pas la possibilité de prévoir, et que si le transformisme appelle, comme toutes les hypothèses, des mises au point ou des corrections, il n'est pas contesté dans son principe par l'immense majorité des biologistes. Il est prudent de s'attendre, après la vague mystique qui déferle en ce moment, à un nouveau retour du balancier, qui enregistrera ce qui est définitivement acquis de l'héritage du dix-neuvième siècle. Et si le farouche darwinien a trop vu dans l'évolution animale les faits de lutte

et de carnage, et pas assez les faits d'entr'aide et de dévouement, il n'en reste pas moins que ce réalisme est la base nécessaire de tout idéalisme qui ne veut pas s'illusionner.

Isolé dans sa conception scientifique, Clemenceau était bien plus seul encore dans sa pensée politique. On a vu ce dernier paradoxe que l'ancien chef de l'extrême-gauche n'a été vraiment regretté et célébré avec chaleur que par l'extrême-droite. Les pages qui ont le plus fidèlement évoqué l'homme ont été signées par M. Léon Daudet. Et la raison en est assez claire. Le polémiste royaliste devait se délecter aux jeux de massacre de son maître en éreintements, qui n'a laissé debout presque aucun des hommes marquants de la IIIe République, et avec lequel il avait en commun quelques haines. Pour un adversaire du régime, c'était du bel ouvrage! Sans doute ces louanges n'étaient pas sans réserves. On ne pouvait demander aux contempteurs du dix-neuvième siècle d'admirer les « bobards » à quoi Clemenceau resta obstinément fidèle, le scientisme, l'anticatholicisme, et de funestes idoles comme le principe des nationalités. Son patriotisme même, en raison de ces pailles, ne leur paraissait pas d'un métal irréprochable. Toutefois, l'admiration l'a emporté sur ces ombres, tandis qu'à gauche ces traits si caractéristiques de l'ancienne tradition républicaine n'ont pas suffi à vaincre l'embarras et les préventions des républicains avancés. Pour les radicaux d'après-guerre, l'inventeur du radicalisme n'était plus qu'un authentique « réactionnaire », et cela parce qu'il ne donnait ni dans le socialisme marxisant ni dans le pacifisme genevois. Son patriotisme, d'une estampille si nettement jacobine, ils préféraient n'en pas parler, il leur convenait mieux d'évoquer le négociateur parfois malheureux que le sauveur de la patrie. En un mot, le radicalisme a évolué en sens inverse du parti conservateur. Celui-ci, qui voulait

la paix à tout prix au lendemain de la défaite, est aujourd'hui le défenseur du nationalisme, tandis que l'ancien radicalisme revanchard s'en éloigne de plus en plus. Etonnante interversion des attitudes.

Rien de plus caractéristique de cette évolution que la dégradation de l'idée de patrie. Pour Clemenceau, la patrie était tout; en elle subsistait le mystère du monde; il n'admettait pas qu'on la discutât. « La patrie, écrivait-il après l'Yser, mot mystérieux qui tient l'homme enfermé dans un cercle magique. » Aujourd'hui, le cercle magique est bien rompu. Il l'est si complètement que, non content de regarder en face la patrie comme toutes les autres idoles, l'esprit critique en est arrivé à la nier. Non seulement il n'éprouve plus à son sujet le frisson sacré, mais il n'en reconnaît même plus la nécessité pratique, et il semble même y renoncer. L'internationalisme d'hier, celui de Jaurès compris, concevait les Etats-Unis d'Europe comme une Fédération des patries libres, purgées de tout impérialisme conquérant, mais décidées à se défendre. L'humanitarisme d'après-guerre est si épouvanté du prix qu'a coûté la défense, même légitime, de la patrie qu'il abandonne cette défense. L'objection de conscience se multiplie; la nation, comme si rien ne s'était passé depuis Lamartine, n'est plus, pour les intellectuels d'extrême-gauche, qu'un mot pompeux pour dire barbarie. Ici encore, on mesure l'intensité de la réaction antipatriotique à l'étendue des sacrifices qu'a exigés le patriotisme. Car ce n'est plus seulement le nationalisme qu'on répudie, c'est parfois le patriotisme lui-même.

Sommes-nous en présence d'une réaction éphémère ou d'un mouvement définitif? Il faudra, dans ce dernier cas, s'attendre à des transformations assez graves dans l'équilibre de l'Europe, car le nationalisme, loin d'être partout en décroissance, se montre encore, dans certains Etats, singulièrement virulent. Si ces poussées d'impérialisme ne rencontrent qu'une résistance insuffisante ou une ab-

sence de résistance, on devine sans peine ce qui se passera. A voir les choses d'un point de vue rationnel, il est naturel, et il est légitime, que l'esprit critique ne ferme pas plus les yeux devant la religion de la patrie que devant toute autre religion. Qui regarde en face les divinités surnaturelles n'abdiquera pas son jugement devant des cultes tout humains. Et l'idée d'Europe, l'idée d'Occident, l'idée d'Humanité, parce qu'elles sont progressivement plus riches d'universel, satisfont mieux la raison et le cœur que l'idée plus étroite de patrie ou de classe. Mais quand on cherche à voir comment ces idées prendront corps, on n'aperçoit que deux types possibles. Ou les nations subsisteront comme unités politiques, purgees de leur souveraineté absolue, mais libres et égales dans une fédération, ou au contraire elles s'anéantiront dans un immense macrocosme dont elles ne seront que des provinces. Cette dernière conception, toute mystique, peut valoir pour le royaume de Dieu, elle ne paraît pas à la taille de la faiblesse humaine, qui n'a pas même pu réaliser la chrétienté. Une fédération d'Etats autonomes et solidaires, assez souple pour s'élargir suivant les besoins, paraît mieux dans les possibilités terrestres. Mais si on ne consent pas à la disparition des patries, il faudra les défendre, donc consentir des sacrifices. La défense des patries dépendra d'ailleurs, d'une part, des réformes sociales qui les rendront dignes d'être aimées et défendues, d'autre part, d'un système de règlement des conflits qui n'entraînera pas la destruction de l'humanité. Que l'on envisage l'une ou l'autre de ces hypothèses, la pensée de Clemenceau est dépassée par toutes. Mais il reste le dernier prophète d'un culte qui eut son sublime : l'amour sacré, inconditionnel de la patrie.

Seul enfin, Clemenceau l'était de plus en plus devenu, non seulement par sa pensée philosophique et politique, mais encore par son attitude à l'égard de ce qu'on

nomme, d'un terme vague et un peu mythique, le monde moderne. Entendons le monde de la grande industrie, des valeurs mobilières et de l'action collective. A ce monde anonyme et mécanique un Clemenceau n'était pas accordé. De là vient que son radicalisme, déjà dépassé par son caractère chauvin, l'était plus encore par son individualisme. Non que le rôle politique du radicalisme, comme on le prétend quelquefois, soit achevé. Ce qui est accompli, ou ce qui se présente aujourd'hui sous une forme très différente, c'est le premier programme du parti radical, celui que Gambetta formulait à Belleville et que Clemenceau releva contre lui. Ce programme n'appartient plus désormais qu'à l'histoire. Mais si le radicalisme est autre chose et mieux qu'un programme, à savoir un état d'esprit critique, il apparaît assez clairement qu'il vivra autant que cet esprit. Confondu pratiquement avec ce qui en est cependant bien distinct, l'esprit de critique systématique, il animera toujours les oppositions. Mais, en tant qu'il voudra exercer une action positive, le radicalisme devra se plier aux conditions de la politique moderne, c'est-à-dire au jeu des partis. Et s'il veut disputer au parti socialiste son influence sur les classes ouvrières, il devra pratiquer une politique, sinon spécifiquement socialiste, au moins de plus en plus socialisante (17). Sans doute, le parti radical recrute encore, comme par le passé, le gros de sa clientèle dans les classes moyennes et rurales; c'est pourquoi le radicalisme conservateur oppose une résistance toujours effective aux tendances du radicalisme socialisant. Mais la vie rurale elle-même se transforme profondément, et plus elle sera nivelée et assimilée par l'industrialisme, plus sa représentation politique changera de caractère et d'hommes. A tous ces points de vue, le radicalisme qu'incarnait Clemenceau, anticlérical, nationaliste, individualiste, expression politique d'une démocratie petite bourgeoise et paysanne,

(17) Cette tendance est actuellement très sensible.

appartient plutôt au passé qu'il n'est chargé d'avenir.

Et ce qui a fait la grandeur historique de Clemenceau, ce caractère indomptable qui l'a toujours poussé à résister à ses ennemis, à voir entre lui et les adversaires de son pays et de l'ordre social des questions de force, est-il sûr que l'avenir en fasse un pareil emploi? Entendons-nous. Il est certain que la force sera toujours la reine du monde, mais quelle force? Sera-ce toujours la force brutale, celle qui frappe du poing sur la table et ne veut se laisser ligoter par aucune réglementation? On commence à s'apercevoir que l'impérialisme proprement militaire finit toujours par susciter contre lui des coalitions qui l'abattent; l'histoire, à cet égard, est un perpétuel recommencement. Et, malgré les échecs et les piétinements, les solutions pacifiques, sous la poussée universelle de l'opinion éclairée, résolvent de plus en plus des conflits qui naguère eussent fait couler le sang. Mais voici une autre manifestation de la force, moins éclatante, plus discrète, plus hypocrite, et caractéristique du monde moderne. C'est la force de l'or, la pression des « puissances d'argent ». Elle a vaincu le sang qui, lorsqu'elle était plus faible, l'utilisait. Elle a vaincu le guerrier, asservi l'idéologue et corrompu l'opinion; le marchand l'a emporté sur le héros. Contre cette nouvelle puissance un Clemenceau restait sans armes. On le vit bien lorsqu'il s'en alla, sans autre appui que sa parole, son prestige et son héroïsme, tenter de persuader les rois du dollar que les sacrifices des nations exténuées méritaient mieux qu'un nœud coulant. Le vieil homme fut acclamé, mais les créanciers restèrent impassibles. Quel saisissant raccourci! Le maître des forces militaires et l'animateur des courages vaincu par les maîtres de l'or! Ce maniement de l'économique, Clemenceau l'ignorait tout autant que la technique de l'Etat; il se mouvait sur le seul plan de la force physique et du sentiment, et tout ce qu'il dédaignait l'a écrasé.

Par tous ces traits, même s'il incarne à quelques égards l'esprit des temps nouveaux, Clemenceau apparaît comme un homme d'autrefois. Roc de granit au milieu de galets trop polis, chêne robuste et noueux dominant des arbres émondés, fauve regardant avec mépris des animaux au cou pelé, telle est l'image qu'il laissera. Il était temps qu'il s'en allât. Mais, en définitive, peut-être la leçon suprême de sa vie est-elle moins périmée qu'on se plaît à le proclamer. C'est une leçon de courage, et tant qu'il y aura des hommes et des forces hostiles, le courage sera la vertu des forts. Même s'il ne prend plus la forme militaire (n'en jurons pas), il restera toujours l'attitude dernière de qui ne veut pas plier devant la violence et regarder en face le destin et la mort. Et c'est la seule attitude efficace, car c'est seulement par l'énergie morale, par la force de dire *non*, qu'on pourra vaincre l'or après le fer, les puissances de corruption après les puissances de contrainte. Quant aux vertus de l'âge proprement militaire, l'honneur, la bravoure, le sacrifice, n'assurons pas non plus qu'elles seront démodées dans l'âge de la machine. Elles y seront seulement transposées, comme l'ont bien vu les annonciateurs de la morale et de l'honneur du travail. En tout cas, quelle que soit sa destinée, le nom de Clemenceau restera dans l'histoire. Il ne sera pas oublié, non seulement, comme l'a dit M. Léon Blum, tant qu'on écrira une histoire de France, mais aussi tant qu'on gardera le sentiment d'une certaine conception héroïque de la vie. On dira qu'il fut celui d'un homme — d'un rude homme.

GEORGES GUY-GRAND.

NOUVEAUX DOCUMENTS AUTOUR DE RIMBAUD

Si Arthur Rimbaud, mort en 1891, vivait encore, il n'aurait à ce début de 1930 que soixante-seize ans. Nombre de ses contemporains, plusieurs de ceux qui le connurent jeune homme, sont encore debout dans une verte vieillesse.

En ces six lustres, ou presque, diront certains de ses fervents, peut-être serait-il revenu aux lettres et nous aurait-il donné de nouvelles pages, comme les premières inspirées et brûlantes.

Non point. Rimbaud adulte, Rimbaud voyageur ne parlait pas le langage de son adolescence illuminée. Il ne le comprenait même plus. L'Esprit souffle quand il veut et l'Esprit avait abandonné Rimbaud.

Mais du moins le génie qui fut en lui a-t-il été assez tôt discerné pour que sa vie encore si proche nous puisse être connue, en ses deux phases, pour que tous les matériaux important à la reconstitution de son existence soient encore retrouvés par les chercheurs? A dire vrai, son image nous est apparue longtemps comme dans un miroir déformant qui tour à tour élargit ou allonge. On a éprouvé pour Rimbaud des adorations ou des hostilités passionnées; ses apologistes ou ses détracteurs ont étiré son souvenir dans un sens ou dans l'autre.

C'est maintenant, semble-t-il, qu'avec l'apaisement et le recul apportés par le temps, on doit voir son visage vrai émerger des souvenirs et des rapports contradictoires qui jouaient autour de lui. Telle la figure d'une

statue que les eaux ont recouverte apparaît à mesure que les flots se retirent. Un peu de limon reste au coin des yeux, aux narines, aux commissures des lèvres. Aux soins pieux des gardiens la tâche d'enlever ce qui est poussière et de révéler la pierre nette.

Un visage? Deux visages. Il y eut deux Rimbaud successifs; deux âmes en lui, toutes deux inquiètes et violentes, l'une élancée hors du temps, du lieu et des formules acquises, monstre isolé parmi les âmes humaines, « sans commencement ni fin, sans père ni mère ni généalogie », pour parler comme l'Ecriture. Elle fut l'inspirée et mourut de son inspiration. L'autre demeura, jumelle dépareillée, atrophiée par le développement qu'avait pris sa sœur plusieurs années durant. Pratique, cette âme dernière, humainement normale; altruiste et didactique, de par un ordre accepté de l'être mort : *Il faut que j'en aide d'autres, chère âme,* — mais effrayée et même honteuse au seul souvenir des excès permis au génie défunt.

Les images fuyantes de sa double personnalité, c'est dans des pays, dans des milieux divers que Rimbaud les dispersa. Il faut, de tant de reflets dans tant de prunelles, reconstituer la vie à peu près vraie du Boanergès que célébra Jacques Rivière, de l'austère commerçant de Harrar, puis du malade passionnément révolté, du mourant apaisé enfin, retrouvant aux dernières heures les extases des *Illuminations.*

Personne qui ait connu Rimbaud durant toute sa vie, sinon sa mère et sa sœur Isabelle. Par Mme Rimbaud, on n'aurait rien su d'Arthur. Ce fils, dès qu'il eut quatorze ans, ne lui fut plus que chagrin, puis irritation, puis stupéfaction. Il refusa de terminer ses études, il erra sans but précis, il écrivit de ces petites choses qui « pratiquement ne mènent à rien ». Enfin, par une aberration surprenante il ne voulut plus vivre que dans des pays lointains, sauvages. S'étonnera-t-on qu'il en soit revenu

mourant, à trente-sept ans? Mme Rimbaud put répéter : « Heureux ceux qui n'ont pas d'enfants », et malvenus ceux qui voulurent plus tard lui parler d'Arthur.

Mais il y avait Isabelle. Intelligence et sensibilité. Et, comme chez Arthur, passion, violence parfois et mysticisme. Mais pureté absolue, droiture parfaite, inflexible volonté de faire ce qui est bien et beau. Une conscience d'abord étroite, parce que formée par une mère austère, par des religieuses provinciales, par le « comme il faut » d'une petite ville, — attachant une importance extrême à l'opinion « des Ardennes ». Une instruction traditionnellement limitée, la culture d'une pensionnaire, — élargie toutefois par l'existence même d'un frère éperdument admiré, en qui l'on voit la force, la volonté, l'audace, la bonté aussi, et tout l'honneur, et la toute-science, et dont on voudrait être digne. Arthur est le roman d'Isabelle. Un roman pour jeune fille. Petite, elle ne connaît rien de plus beau que son grand frère. Chaque année il revient au foyer maternel, pour un mois, pour deux mois ou plus. Elle le voit écrire, puis brûler *Une Saison en Enfer*. Isabelle a près de vingt ans ce dernier hiver où, retour de Chypre, il est à Roche, puis à Charleville, triste et malade. Pendant onze années ensuite, c'est la jeune sœur qui fidèlement écrit à l'exilé. Quand il revient, pour mourir, c'est elle seule qui le veille, le soigne, l'écoute, l'enveloppe de son amour comme d'une ouate pour amortir les derniers heurts.

Arthur mort, c'est sa mémoire qu'elle veut défendre. Elle sait qu'un moment de la vie de l'adolescent a fait horreur à l'homme mûr, et c'est avec ce dernier qu'elle se solidarise passionnément. Il lui est plus proche, plus compréhensible. Elle ne sait pas ce que son frère écrivit, ce qu'il vécut, en ces temps révolus. Elle sait seulement que ces choses furent maudites et répudiées par l'Arthur dernier, celui auquel elle a juré d'accomplir ses volontés ultimes, celui dont elle écrit à sa mère : « Je le défen-

drai après sa mort comme pendant sa vie. » Si donc « la moindre allusion » aux actes ou aux productions littéraires de son adolescence jetait Rimbaud « dans des transports de chagrin et de fureur », s'il parlait de cette époque comme d' « un moment malheureux », si à Roche, dans les confidences amenées par une tisane opiacée, il avait déclaré qu'il aurait pu écrire encore, mais que « c'était mal » et qu'il n'avait pas voulu « y perdre son âme », n'était-ce pas à Isabelle de défendre le mort contre ses admirateurs aussi bien que contre les ennemis de sa mémoire?

Et pourtant... ce poète depuis si longtemps défunt ne mérite-t-il pas aussi une admiration frémissante? Sa gloire ne pourrait-elle pas être haute et pure si *on* comprenait? Serait-il possible, désirable, de faire connaître pour faire comprendre? Son cœur à elle, peu de temps après la mort d'Arthur, n'avait-il pas « tressailli d'émotion » en lisant pour la première fois les *Illuminations*?

Curieux et grave conflit chez une jeune fille solitaire, petite bourgeoise et campagnarde à la fois, qui n'a jamais approché le mouvement des idées, qui n'a moralement, intellectuellement, ni appui, ni conseil.

Dans ses premières lettres à ceux qui lui parlent des œuvres de son frère, on la sent tendue, hérissée. L'attaqueront-ils? Saura-t-elle le défendre de la façon qu'*il* aurait voulu? Sous le ton dur et tranchant perce l'anxiété.

Voici ce qu'elle écrit à M. Louis Pierquin de Charleville :

Roche, 3 janvier 92.

Monsieur,

Je vous retourne la lettre de M. Vanier que vous avez bien voulu me communiquer. Puisque vous avez l'obligeance de vous mettre à ma disposition pour correspondre avec ce monsieur, je vous serais très reconnaissante si vous vouliez bien lui dire que ma volonté expresse est que rien ne soit publié ni même vendu pour le moment, surtout le *Reliquaire*. Si une

nouvelle édition de ce volume venait à paraître, je ferais saisir immédiatement. Je m'oppose également à ce qu'aucun morceau détaché de la dite œuvre soit reproduit dans les ouvrages d'autres auteurs ni dans tous journaux ou revues littéraires ou autres. En fait de biographie, je n'admets qu'un thème : c'est le mien, je réfute tous les autres comme mensongers et offensants; j'entends du reste qu'on laisse dormir en paix celui qui n'est plus sans parler davantage de lui qu'il ne s'est occupé des autres pendant les douze dernières années de sa vie.

N'êtes-vous pas étonné, Monsieur, du bruit que l'on fait aujourd'hui autour de tout cela? Je suppose que parmi les plus bruyants sont ceux à qui profite la vente des livres; je serais curieuse de savoir qui a touché les droits d'auteur...

Si, dans un temps plus ou moins éloigné, je me décidais à laisser réimprimer quelque chose, ce serait revu et modifié selon que je le jugerais conforme aux intentions et aux idées mûries de mon cher auteur...

Puis :

Paris, le 23 octobre 1892.

...Ce qui prouve la vérité de mes allégations, c'est que pendant la période où il a le plus écrit, jamais il n'a essayé de rien faire imprimer; c'est encore ce fait que je vous ai conté au sujet de la *Saison en Enfer* qu'il voulait anéantir complètement avant la mise en vente, c'est aussi la destruction qu'il fit de tous ses manuscrits, vers et prose. Depuis le jour où il brûla (très gaiement, je vous assure) toutes ses œuvres dont il se moquait et plaisantait, il ne s'était plus jamais occupé de littérature. Le vieil homme s'était métamorphosé; idées, opinions, goûts, tout était changé. Et, en lisant attentivement *la Saison en Enfer*, n'y trouve-t-on pas l'aveu qu'il s'est trompé, et qu'il est bien revenu, après expérience acquise, de toutes les illusions passées?

Non, je ne consentirai jamais à une nouvelle édition complète des vers de mon cher et *honnête* Arthur. Non seulement j'ai le droit d'opérer ce que M. Vanier appelle une mutilation, mais c'est mon devoir strict...

On a un peu l'impression ici de quelqu'un qui crie

pour s'affermir dans sa résolution. Et si l'on a quelque peine à convaincre Isabelle en ce qui regarde la publication des œuvres, on y arrive toutefois : le 1er octobre 1895 elle mande à ce même M. Louis Pierquin :

Monsieur, Peut-être savez-vous que les *Poésies Complètes* d'Arthur Rimbaud viennent d'être publiées...

J'ai vu avec tristesse que le très intéressant travail fait par vous sur Arthur Rimbaud en 1893 et qui a paru dans le *Courrier des Ardennes* du 25 décembre de la même année n'a point pris place dans le volume des *Poésies Complètes*...

Je n'aurais pas voulu qu'on publiât diverses poésies; notamment les *Premières Communions*. Mais M. Vanier a insisté si vivement, et avec de tels arguments (si cela peut vous faire plaisir je vous communiquerai les deux ou trois lettres qu'il m'a adressées à ce sujet) que je me suis laissé convaincre, et c'est alors qu'ont été ajoutées les « Notes de l'éditeur » que vous lirez.

Il y a quelques morceaux, prose et poésie, qui n'étaient pas contenus dans le *Reliquaire* et aussi, faits par Verlaine, deux petits croquis qui ne ressemblent à personne et ne rappellent rien, c'est tout à fait fantaisiste...

Quelle autre véhémence quand on voulut étudier et faire connaître la vie d'Arthur Rimbaud en insistant sur les équipées scandaleuses qui furent contemporaines de sa production littéraire!

Elle est outrée de penser que, pour quelques frasques de tout jeune homme, quinze années de travail et de probité sont oubliées. Sa rancune est amère, et ne cédera que bien plus tard, contre ces Carolopolitains qui ricanent au seul nom d'Arthur Rimbaud, contre ces gens de lettres qui ajoutent aux histoires et jettent l'anathème sur la vie entière du mort.

Paterne Berrichon, qui écrit une biographie de Rimbaud pour la *Revue Blanche,* demande à Isabelle des renseignements sur son frère. Une correspondance s'engage et les pages que voici sont tirées des lettres d'Isabelle :

Roche, le 21 juillet 1896.

...Si d'un côté vous avez pensé juste en supposant que mon frère A. Rimbaud a possédé toute science, toute idée, en devinant que, loin de l'abandonner, son génie poétique si particulier s'est identifié à lui au point que ce n'a plus été seulement ses écrits, mais sa vie toute, jusqu'à la fin, qui a été, comme vous dites, une « épopée vécue », et son poème le plus noble et le plus saint, je suis persuadée, cependant, qu'il n'a pas eu l'ambition de devenir le verbe et le dieu dont vous parlez.

Demeurez convaincu qu'il aurait pu réaliser ce rêve magnifique, s'il l'avait voulu, et certainement il avait conscience de sa puissance; mais indifférent à toute gloire comme il l'était, il eût probablement gardé pour lui seul le trésor de ses impressions et de ses sensations.

... Et puis, vous le dirai-je? Il avait trop remords d'avoir écrit certains poèmes! Pendant longtemps il s'était rassuré, ne sachant pas qu'on avait édité et croyant tout tombé dans l'oubli.

Dans les derniers temps je ne sais comment cela est arrivé, mais sans aucune recherche ni provocation de sa part, lui qui se croyait ignoré, a reçu de nombreux témoignages d'admiration au sujet de ses vers et de ses proses. Offres tentantes, propositions flatteuses, lettres enthousiastes, il n'a répondu à rien, et je l'ai vu péniblement impressionné en apprenant qu'un certain nombre de ses poèmes avaient été publiés...

...Là-bas, au Harrar, il a écrit des choses très sérieuses... Mais quand vous parlez de littérature, ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas? — Et puis peut-être, après tout, avez-vous raison; peut-être avez-vous eu l'intuition exacte de ce qu'il aurait fait, si, vivant aujourd'hui, il avait appris le bruit fait autour de son nom et de son œuvre de jeunesse. Il est possible qu'alors il aurait formulé quelque rétractation admirable, essayé d'effacer par quelque chant de repentir sublime telles parties de la première conception, abhorrées et maudites, créant ainsi dans son immense désir de racheter le passé, un chef-d'œuvre littéraire d'un éclat merveilleux, quelque chose de divinement bon et d'incommensurablement beau.

Oui, c'est ainsi qu'il s'est révélé à moi sur son lit de mort.

Roche, 9 août 1896.

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt votre *Verlaine héroïque*. Comme vous écrivez bien, quelle manière charmante que la vôtre!

Dommage que vous vous passionniez pour des choses...

Vrai, cela me fait l'effet de voir gaspiller un trésor.

Entre nous : Arthur aurait été on ne peut plus mécontent que vous glorifiiez ainsi « un moment malheureux de sa vie pendant lequel, après tout, il n'a fait de mal à personne ». C'est lui qui s'exprime.

Quant à Verlaine, je ne sais, ça m'étonne de le voir comparé à un dieu. J'étais habituée à l'entendre traiter avec le dernier mépris (génie littéraire hors cause), par qui le connaissait...

Roche, le 21 août 1896.

Monsieur,

Avant d'avoir ouvert la *Revue Blanche*, en voyant sur la couverture le nom d'Ernest Delahaye comme auteur de la petite horreur qui a la prétention d'être le portrait de Rimbaud, j'ai deviné que votre étude contenait des erreurs et des outrances regrettables...

...Il se grisait pour obtenir une excitation sensorielle. Qu'il se soit grisé en ce temps-là (il a prouvé depuis son extrême sobriété, ayant, par système, pendant les onze années d'Orient, bu exclusivement de l'eau ou de la bière du pays — eau et orge fermentée) et dans le but précité, c'est possible : mais que va-t-on conclure de ce que vous énoncez-là? On dira : les écrits de Rimbaud sont troubles, incompréhensibles; pas étonnant : ce sont les élucubrations d'un homme ivre.

Je regrette que vous ayez fait mourir Verlaine et Rimbaud du même mal. Le médecin de ma famille, précisément le même qui soignait Verlaine déjà atteint en 1879 quand il était ici (c'est-à-dire à Coulommes, situé à deux kilomètres de Roche) m'a, sans préciser, dit que la maladie de Verlaine résultait de fêtes immodérées.

Le cas d'Arthur est tout différent. Il s'agit pour lui d'une

tendance arthritique due aux vents secs et aux brusques changements de température, chaleur et pluie, propres au Harrar. Presque tous les Européens de ces régions contractent cette fâcheuse prédisposition aux désordres articulaires... Des fatigues sans mesure, des chocs aussi, ont développé une tumeur dans le genou, en février 1891... L'amputation fut effectuée dans des conditions désespérées, malgré cela la plaie se cicatrisa au bout de quelques jours, particularité extraordinaire qui faisait dire aux docteurs que jamais ils n'avaient eu affaire à un tempérament aussi sain et aussi vigoureux.

N'attribuez pas, Monsieur, à un accès d'acrimonieuse humeur les critiques que je formule ici. Vous ne pouvez comprendre ce que je souffre quand je vois mon cher mort livré en pâture à de malsaines curiosités : il me semble qu'on l'expose enchaîné et couvert d'oripeaux tout souillés à une foule idiote qui l'insulte et se moque de lui. Pourquoi insister sur des misères démesurément amplifiées?...

...Un point sur lequel je me rencontre tout à fait avec vous, c'est dans la conviction que j'ai depuis longtemps — peut-être d'avant que vous ne vous en soyez douté vous-mêmes, qu'Arthur a été l'initiateur de Verlaine dans un genre de littérature spécial. Votre piété, vos admirations, vos pitiés sont miennes aussi, bien qu'elles soient parfois de nature à effaroucher de bourgeoises consciences... Vous vous exprimez comme un séducteur de lettres que vous êtes et, de cela, j'aurais lieu d'être inquiète, car enfin si vous recouvrez des faits inexacts d'un tel vêtement de charme et de persuation, on vous lira, on vous croira, on vous retiendra, — et après vous n'importe qui aura beau rétablir bonnement les faits sous leur véritable jour, on ne l'écoutera pas.

Dites-moi, vous n'allez pas, j'espère, continuer à raconter, raconter les absurdités de la préface du *Reliquaire* relatives à ses voyages. Des biographes n'ont voulu voir dans ces pérégrinations que de gigantesques vagabondages, de vulgaires passions à satisfaire, des sommes d'argent gagnées à des trafics incompréhensibles et dépensées aussitôt en orgies. Cette interprétation prouve les basses inclinations ainsi que l'ignorance de ceux qui lui ont donné cours...

...Il était dévoré du désir d'apprendre et de voir...

...En 1874, professorat en Angleterre obtenu par les soins de Mme Rimbaud. Entre parenthèses, vous êtes dur pour Mme Rimbaud; ce n'est pas crime d'être sévère et austère. Qu'auriez-vous donc voulu qu'elle fît pour Arthur? Il partait sans prévenir; je veux bien croire que c'était en vue d'éviter une opposition dont il était sûr, mais, par principe, c'était impossible aussi qu'elle l'encourageât dans ses essais de littérature — qu'elle déteste. Quand il écrivait sa détresse, elle lui envoyait un peu d'argent pour lui permettre de revenir. Qu'aurait-elle fait de plus? Elle ne pouvait pourtant pas le suivre partout. Quand il voyageait pour s'instruire, elle ne refusait pas de l'aider modérément. D'ailleurs, il ne lui demandait presque jamais, il voulait tout acquérir par lui-même sans l'aide de personne...

Roche, 21 septembre 1896.

...La photographie que vous m'avez envoyée est beaucoup mieux que celle de Carjat. Les yeux, la bouche — si difficile — le menton sont parfaits, il n'y a pas la moindre retouche à y faire. Le front est bien, mais vers le haut il y a une petite tache occasionnée je crois sur la vieille photographie par un doigt mouillé d'encre; c'est peu de chose, cela a l'air d'une mèche de cheveux plus révoltés que les autres. Il faudrait seulement éclaircir un peu le teint (lequel était légèrement bistré) en proportionnant exactement les nuances.

Pour l'envoi de cette photographie, qui m'a fait grand plaisir, je vous remercie, ainsi que pour la revue américaine contenant l'article de M. Mallarmé.

Comment ne sentez-vous pas, vous autres littérateurs, qu'en relatant ces faits « plutôt drôles » auxquels vous faites allusion, vous commettez une mauvaise action? Car, sans discuter sur leur plus ou moins d'exactitude (vous savez que j'ai toujours protesté et je m'en tiens à ce que j'ai dit), ou bien ces histoires-là sont fausses et en les racontant..., ou bien elles sont vraies : alors supposez que pareilles mésaventures vous soient arrivées dans des moments de détresse et représentez-vous le beau plaisir que vous et vos familles éprouveriez à les voir publier et amplifier, même le plus spirituellement du monde...

...Quand je vous ai dit que j'étais habituée à entendre traiter Verlaine avec mépris par quelqu'un qui le connaissait, ce n'était pas à Arthur que je faisais allusion. Je n'ai jamais entendu ce dernier émettre une opinion, louange ou blâme, sur Verlaine; quand on effleurait ce sujet en s'adressant à lui, il répondait brièvement et d'un air plutôt contrarié; si bien qu'on se taisait aussitôt...

...Quant à supposer qu'il aurait réclamé ses droits d'auteur, c'est le méconnaître. Il n'aurait rien réclamé, ni rien touché, pas plus que moi et ma famille n'en avons jamais touché un sou (1). Il aurait simplement interdit vente et publication et peut-être, comme je vous l'ai dit la première fois que je vous ai écrit, se serait-il crû obligé à une rétractation.

La *Saison en Enfer* n'est-elle pas déjà une sorte de rétractation?

Roche, le 17 octobre 1896.

...Ce qui me déplaît intolérablement dans les Ardennes, c'est précisément l'opinion que font naître les prétendus faits sur lesquels vous vous étendez avec complaisance : telle erreur ou exagération publiée à Paris, écrite par une plume d'or pour des lettrés parisiens, est peut-être appréciée et reçue comme preuve de haute morale et d'héroïsme parmi les fervents de quelques cénacles; mais en province cela produit un scandale et déshonore celui qui en est l'objet. De plus, en déduction de ce que l'on croit connaître de la première jeunesse de Rimbaud, personne n'ayant encore rien dit des onze années passées en Orient, la malveillance des petites villes trouve encore là une source de soupçons désobligeants.

Aussi je n'ai donné des renseignements à la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* que sous deux conditions : 1° on s'inspirerait pour la première partie de la biographie d'une étude faite il y a quelques années par M. Pierquin de Charleville, sans emprunter quoi que ce soit à d'autres biographes; 2° rien, absolument rien ne serait de nature à éveiller la curiosité du public sur les livres d'Arthur; les gens capables de saisir les beautés de ces œuvres les possédant déjà, et la vulgarisation

(1) Les *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud avaient été publiées un an auparavant par la maison Vanier.

de ces poèmes ne pouvant qu'être nuisible à l'auteur. Si les rédacteurs de la Revue avaient l'indélicatesse de passer outre à mes recommandations, ils s'attireraient certainement une méchante affaire; et ce n'est pas là une vaine menace; je sais vouloir quand il le faut, et ne recule devant rien pour défendre ce que j'aime...

...J'ai horreur de toute réclame commerciale au sujet des œuvres d'Arthur. Je voudrais qu'on ne vendît plus un seul exemplaire. Je regrette bien que M. Vanier en ait tiré une édition si considérable qu'il en reste à la maison (c'est vous qui me l'avez appris); c'est un vrai chagrin pour moi...

Roche, le 27 octobre 1896.

...Je ne vois pas en quoi je fais preuve de violence : je ne connais pas du tout ces messieurs de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne,* je n'avais jamais entendu parler d'eux, je ne sais à quel degré ni de quoi ils sont capables en aucune façon; ils m'ont demandé des renseignements que je leur ai donnés le plus consciencieusement possible et avec la plus grande confiance; ils ne m'ont jamais interrogée sur les faits de la vie d'Arthur de 1870 à 1878, bien qu'à plusieurs reprises et avec intention, j'aie fait moi-même allusion à cette période, afin d'éviter de les voir tomber dans les exagérations et les erreurs contre lesquelles j'ai toujours protesté, et *jamais, jamais, jamais* ils ne m'ont répondu un seul mot à ce sujet. En présence de ce silence que je ne sais comment interpréter, j'ai pris le parti de les prévenir que, unir les erreurs et les exagérations dont il s'agit aux renseignements fournis par moi constituerait un abus de confiance qui ne serait pas toléré. Et je ne me dédis pas, loin de là.

Vous-même reconnaissez qu'on doit taire « certains faits effaroucheurs de simplicités »; pouvez-vous me blâmer de ce que moi qui nie ces faits, qui sais l'effet déplorable que la publication de ces erreurs produirait dans les Ardennes, je me révolte à la pensée de les voir cités à côté des documents que j'ai confiés; ce qui leur conférerait une apparence de vérité. On croirait que je les admets, que je les confirme; j'aurais fourni des armes contre la réputation de mon frère!...

... Je sais, pour ma part, un certain nombre de gens inca-

pables absolument de comprendre une seule ligne de Rimbaud, qui au seul énoncé de ses œuvres vont tâcher de se les procurer et ne manqueront, s'ils les lisent, d'y découvrir n'importe quelles monstruosités imaginaires — ce qui ne les étonnera pas, du reste, de la part de ce polisson, ce vagabond, ce communard, cet escroc, ce raccoleur, ce carliste, ce propre à tout, cet ivrogne, ce fou, ce bandit, etc. : c'est avec ces épithètes qu'Arthur serait jugé d'emblée et sans autre examen si, malheureusement, on venait à raconter les épisodes fantaisistes que vous savez.

Pour ce qui vous concerne, puis-je vous approuver de citer des faits que je n'admettrai jamais? Même en *supposant* que ces faits soient exacts, je vous avoue ne pas voir comment vous pourrez en tirer une conclusion morale et logique conforme à la vérité, puisque, pour les motifs que je vous ai dits dans quelques-unes de mes premières lettres, Arthur a déploré l'époque de sa vie où il faisait de la littérature, époque qu'il définit : « un moment malheureux pendant lequel cependant je n'ai jamais vécu au moyen du mal ni aux dépens de personne ». Je vous cite ses propres paroles, et il m'a parlé ainsi plusieurs fois, et à des moments où, l'eût-il voulu, il n'aurait plus pu s'abuser ni mentir. — A part cela je suis forcée de vous admirer dans vos intentions et dans le ton employé...

...Moi, je ne suis qu'une ignorante vivant dans une retraite complète. Je ne sais rien, mais je comprends assez volontiers quand on veut bien m'expliquer. Pourquoi cette haine d'écrivains arrivés contre Arthur qui, lui, ne haïssait personne et qui, j'en suis sûre, n'a fait de mal à personne? Je voudrais bien savoir le nom de ce littérateur qui se propose d'accuser Arthur pour excuser Verlaine. N'est-il pas invraisemblable qu'un enfant de quinze à seize ans ait pu être le mauvais génie de Verlaine âgé de onze ans de plus que lui?

En tout cas, je vois Arthur, s'il était là, hausser les épaules de dédain et de pitié à l'intention de ceux qui essayent de le salir. — Je me figure aussi qu'il aurait une poignée de main bien cordiale pour celui qui l'admire et veut le défendre.

I. RIMBAUD.

P.-S. — Je vous ai envoyé trois dessins faits de mémoire.

Ils ne valent rien. Arthur était infiniment mieux qu'ils ne le représentent. Un surtout, celui où il est habillé à l'orientale lui donne l'air bossu, n'est-ce pas? Mais enfin ils lui ressemblent comme figure tout de même.

Certaines phrases de ces lettres ont une valeur de gestes; elles ont, attendrissant, le mouvement animal de la mère qui défend son petit. D'autres, moins concentrées, d'un ton plus aisé, montrent encore la méfiance envers ces Ardennais qui daubent sur Arthur et une crainte un peu amusée de la terrible Mme Rimbaud :

Je suis bien sensible, Monsieur, au précieux souvenir reçu ces jours derniers. Vous dessinez comme vous écrivez : ce portrait d'Arthur est vivant. Je crois seulement que vous l'avez un peu rajeuni, qu'il n'avait pas les joues si pleines; mais c'est peut-être moi qui me trompe. Il y a ici une photographie faite par Carjat un peu après celle qui vous a servi de modèle; Arthur était déjà bien changé; il est maigri et a l'air inspiré. Voulez-vous que je vous l'envoie pour comparer avec celle que vous avez?

Si vous veniez ici, l'accueil, de ma part, serait cordial, bien entendu. Mais Mme Rimbaud n'est pas toujours d'humeur affable, et j'aurais lieu d'appréhender que les entretiens projetés, vu surtout la nature du sujet traité, ne fussent promptement écourtés...

...L'idée d'une conférence m'a donné le frisson. Je crois que vous vous exposeriez à une cruelle déception. Les gens de Charleville sont grincheux comme leur climat, froids et traîtres comme le brouillard de la Meuse, égoïstes, surtout. L'Ardennais est, par tempérament, ennemi de la poésie, non sentie même par ceux qui se piquent de la comprendre. Vous ne seriez ni écouté ni compris. Si, par curiosité, non par sympathie, on venait vous entendre, à peine sorti on dauberait sur vous; et surtout personne ne se rappellerait ou ne voudrait se rappeler que vous vous seriez dérangé et auriez fait des frais matériels...

13 janvier 1897.

Monsieur, Ceci est pour vous avertir que par le même cour-

rier, j'envoie les lettres d'Arthur à M. Bourguignon qui les mettra à votre disposition...

...J'ai été bien surprise quand ces messieurs se sont présentés, la veille du jour de l'an; surprise, et, par les raisons que je vous ai dites dans ma dernière lettre, passablement troublée. Eux étaient magnifiques d'assurance. Tout s'est bien passé, d'ailleurs, mais on n'a pas dit d'intéressant autant que j'aurais voulu, moi toujours retenue par la crainte d'une redoutable contradiction de tierce partie.

Le lundi, quand M. B. est revenu, je suis allée vite chercher la boîte contenant les papiers d'Arthur, avec la louable intention de les faire lire tous à notre visiteur. Ce fut absurde de ma part, et cette après-midi-là j'ai supplicié ce pauvre M. B. en le bourrant de documents.

Derrière moi, maman qui me trouvait doublement indiscrète — de communiquer les papiers d'Arthur et d'abuser de la patience de M. B., me tirait par la robe et me faisait des yeux terribles — Des éclairs précédant le tonnerre, me disais-je, et justement cela m'électrisait, en ce sens que je tâchais à ce que tous les documents fussent examinés avant l'éclat de la foudre. Mais je me trompais : il n'y eut pas d'orage. Il se trouva au contraire que M. B fut très sympathique à Mme Rimbaud. L'aveu des vingt et un ans de celui-là avait fait vibrer chez celle-ci quelque fibre grand'maternelle, et autant pour soustraire M. B. à une lecture qu'elle supposait devoir l'ennuyer que pour le prémunir contre les dangers de la littérature en général, elle lui adressait des conseils et des questions auxquelles lui répondait poliment. De sorte qu'il se trouvait torturé des deux côtés à la fois sans oser se défendre. Je me demande à présent quel effroyable mélange tout cela a dû faire dans sa mémoire. Comme après tout je n'ai péché que par excès de bonnes intentions, il aurait tort de me garder rancune. Et puis, je ne demande pas mieux que de réparer s'il est possible. Quant à M. Houin, il avait été tout à fait imposant, lui et son titre universitaire.

Pendant l'adolescence et la jeunesse d'Arthur, Isabelle peut-être le vit sous le jour particulier à la famille, mais au moins elle l'eut devant les yeux, leurs vies se

touchant, se connaissant. C'est grâce aux récits de la sœur que l'on peut reconstituer le milieu, le décor, l'atmosphère où se développa le jeune poète. Un fragment de lettre le montre à dix ans, imaginaire voyageur puéril et conteur fervent :

...Tout petit, il écrivait déjà par plaisir. Il avait à peine dix ans qu'il nous intéressait durant de longues soirées en nous lisant ses voyages merveilleux dans des contrées inconnues et bizarres, au milieu des déserts et des océans, dans les montagnes et sur les fleuves. Naturellement, tout cela était jeux d'enfant; aussitôt composés et lus, ces manuscrits étaient déchirés et perdus...

Parmi les documents concernant Rimbaud et qui furent plus tard réunis par Isabelle et son mari, celui-ci rapporte une amusante et caractéristique anecdote. Une lettre d'un condisciple d'Arthur, nommé Jolly, à son frère, le 26 mai 1868 :

Tu connais sans doute les Rimbault (sic); l'un d'eux (celui qui est maintenant en troisième) vient d'envoyer une lettre en 60 vers latins au petit prince Impérial à propos de sa première communion. Il avait tenu cela dans le plus grand secret et n'avait pas même montré ses vers au professeur : aussi fit-il quelques barbarismes assaisonnés de quelques vers faux. Le précepteur du Prince vient de lui répondre en lui disant que le petit (ce dernier mot biffé) sa Majesté avait été touchée de cette lettre, que comme lui elle était élève et lui pardonnait de bon cœur ses vers faux.

C'était là une petite leçon pour notre Rimbaud qui avait voulu faire un coup de tête en montrant son savoir-faire. Le principal ne lui a pas fait de compliments.

Le fait sur lequel Isabelle revint le plus souvent, c'est la destruction de la *Saison en Enfer*. Ecrivant de Roche à M. Pierquin ou à Paterne Berrichon, elle redit comment Arthur brûla papiers et livre « très gaiement je vous assure » — « en ma présence » — « Vous savez... qu'ici elle (La *Saison*) fut détruite ». Les souvenirs d'Isa-

belle complétaient verbalement la scène : la nuit tombante... l'heure du goûter... elle et Vitalie présentes.

Isabelle, née le 1er juin 1860, avait alors treize ans et cinq mois — non point dix ans comme le pense M. François Ruchon. Or, si l'on ne sait voir et comprendre à sa quatorzième année, on ne saura jamais ni voir ni comprendre. Les deux fillettes virent leur frère brûler tout ce qui lui tomba sous la main de ses manuscrits et un bon nombre d'exemplaires de *Une Saison en Enfer*.

Isabelle connut plus tard la trouvaille faite à Bruxelles, chez Poots, de 450 brochures environ de la *Saison en Enfer*.

La conclusion à laquelle elle était arrivée est celle-ci : Rimbaud avait demandé que l'on tirât sa plaquette à 500 exemplaires, il avait probablement payé un acompte grâce, dit Delahaye dans une lettre à Paterne Berrichon (21 août 1896), à une « générosité momentanée de Mme Rimbaud ». On lui envoya cinquante volumes. Peut-être avait-il eu d'abord le projet de se rendre à ce moment à Paris où — le paiement fait — on lui eût expédié le reste de l'édition. Ce n'était évidemment pas à Roche qu'il avait jamais pensé mettre en vente la *Saison*. Mais entre temps il avait changé d'avis et l'autodafé eut lieu.

Viennent pour Rimbaud les années de pérégrinations inquiètes. Il reste cependant toujours en contact avec sa famille, il revient à Roche ou à Charleville pour de fréquents séjours. En 1874 — probablement en septembre — Mme Rimbaud ayant laissé Isabelle au couvent, fait avec Vitalie un séjour de plusieurs semaines à Londres auprès d'Arthur; c'est alors qu'elle trouve pour son fils une situation en Ecosse. Puis :

Dans tous les cas, en juin, juillet, août 1875, nous (ma mère, ma sœur et moi) étions à Paris avec lui, et quand nous l'y avons laissé, fin août, il venait de prendre un emploi de répé-

titeur à Maisons-Alfort. (Lettre à Paterne Berrichon, décembre 1896.)

Il ne peut y avoir d'erreur sur l'année, puisque la famille s'était rendue à Paris afin d'y faire soigner Vitalie malade qui, rentrée à Charleville, n'en mourut pas moins en septembre.

Quand Isabelle Rimbaud eut épousé Paterne Berrichon, la jeune femme se laissa aisément convaincre du sublime de tout ce qui venait d'Arthur. Les adorations pour le poète des deux époux se complétèrent, se développèrent l'une l'autre, pour monter à un paroxysme d'admiration. Ils jugèrent qu'il fallait chercher à tout connaître de leur héros et à en faire tout connaître. Et tant pis pour les simplicités qui s'effaroucheraient. Il suffirait de faire également tout comprendre. On éclairerait de documents, de témoignages, ces années fiévreuses où Rimbaud fut poète.

Paterne Berrichon, après sa *Vie de Jean-Arthur Rimbaud,* reprenait son travail pour l'amplifier et le compléter, écrivait *Jean-Arthur Rimbaud, le poète,* employait tous les renseignements qu'il avait pu réunir sur la première partie de l'existence de son beau-père. Tous les renseignements? Non, pas tous. Faire tout connaître? Non, pas ce qui prête aux plus fâcheuses interprétations.

Que Rimbaud eût été camelot et bonisseur de cirque, déserteur, raccoleur, engagé carliste, on le pouvait admettre, on le pouvait même expliquer à l'honneur de son génie. Mais une autre accusation avait été, était encore formulée avec insistance : celle qui incriminait les relations de Verlaine avec l'auteur des *Illuminations.* Et jamais, leur eût-on donné les preuves les plus aveuglantes d'une culpabilité qu'ils niaient, Paterne Berrichon ni sa femme ne l'eussent admise. A Isabelle Rimbaud, aussi froide physiquement qu'ardente sentimentalement, les aberrations de l'instinct apparaîssaient monstrueusement invraisemblables. Son mari, facilement attendri par tout

ce qui est féminin, éprouvait pour ces déviations l'horreur naturelle aux hommes de tempérament très sain. Croire que Rimbaud avait pu être marqué d'une tare semblable, c'eût été pour eux la fin de leur foi, la fin de leur raison d'être. Qu'Arthur ait proclamé pour le Voyant cette nécessité d'un « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens »; d'une recherche de « toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie », de « tous les poisons », et même qu'au brusque retour de sa personnalité, une fois rentré dans les voies de la morale héréditaire, il eût manifesté une véritable horreur pour la vie menée durant les trois années de son inspiration, ne mit point en eux de soupçons. Rimbaud avait été pervers, délibérément; il ne fut pas vicieux. Ses courtes débauches avaient été voulues et calculées, ses excès dans ce domaine allaient si bien à l'encontre de sa nature qu'il n'en put soutenir l'effort. Plus tard, il en exécra tellement le souvenir qu'il engloba dans la même répugnance les contemporaines productions de son esprit, ne séparant plus ses débauches physiques de son effervescence mentale.

Il faut admirer ses fervents de n'avoir pas douté de lui, et comprendre que devant les documents qui suivent ils aient dit : « Si même ces pages accablent Verlaine, elles ne prouvent rien contre Rimbaud. » Mais ils surent aussi que les détracteurs du poète — ou même les indifférents, — que tous les friands de scandale crieraient à la culpabilité démontrée. Isabelle put redire : « J'aurais fourni des armes contre la réputation de mon frère. » On décida de ne pas les fournir. Peut-être un moment viendrait où Rimbaud serait considéré par des yeux plus clairvoyants, où l'on jugerait de sa vie dans son ensemble, où l'on verrait les errements de son adolescence rachetés non seulement par les productions de son génie mais ensuite par son curieux redressement moral et par la hauteur de sa vie dernière. Pour ce moment-là, cer-

taines lettres seraient conservées. Elles sont d'Edmond Picard, le célèbre avocat bruxellois.

Bruxelles, le 19 avril 1910.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre et votre article. Je ne puis vous envoyer des copies des pièces du dossier criminel : la loi s'y oppose et le Procureur Général aussi.

Mais j'ai le droit de parler de mémoire, et celle-ci est bonne, photographique dans une certaine mesure.

Si je comprends bien, c'est la question d'homosexualité qui vous préoccupe surtout. Je vous renseignerai quand vous viendrez à Bruxelles en mai, complètement, sur ce que contient le dossier à cet égard. Mais voici un acompte :

1° Verlaine nie, tranquillement.

2° Rimbaud nie, dédaigneusement.

3° Si on les a interrogés là-dessus, c'est à cause des imputations du procès en divorce, et du caractère excessif, étrange des violences de Verlaine sur Rimbaud.

4° Rien de précis, sauf, malheureusement, un rapport médical.

Le juge d'instruction ordonne (*stupendum!*) une exploration corporelle du poète et le poète (*stupendissimum!!*) se laisse faire. Deux médecins légistes (Vlaminck et Semal) l'examinent et dressent procès-verbal. Il décrivent, anatomiquement, « le Pénis » et « l'Anus » (je m'excuse). Ils constatent les dimensions! l'aspect!! les lignes!! Et ils concluent que l'Illustre a des stigmates de Pédérastie *Active* et *Passive* (sic et souligné). Ils ajoutent (ces morticoles pafluents de bienveillance) que ces « configurations » n'attestent pas que la charmante Sodomie serait *invétérée*, mais plutôt récente.

Ce que valent comme preuves ce qu'ils décrivent, si c'est scientifiquement admissible, etc., je n'en sais rien. C'étaient des médecins estimés, très « répressifs », mais certes pas des princes.

Cordialement.

EDMOND PICARD.

NOTE

En réponse à la lettre ci-jointe du 1er juin 1910 de M. Paterne Berrichon.

Observations.

Les pièces du procès Verlaine publiées dans le livre de M. Lepelletier, collationnées par moi sur des originaux, sont exactes, sauf quelques rectifications sans portée que j'ai marquées au crayon sur les copies que vous m'avez envoyées.

Réponses aux questions.

Première question :

Que dit en substance le procès-verbal de l'arrestation? Rimbaud y accuse-t-il Verlaine, comme il semble qu'il était en droit de le faire?

Réponse :

Le procès-verbal d'arrestation est du 10 juillet 1873. Verlaine est invité par l'agent requis par Rimbaud de le suivre au bureau de police. C'était au moment où Verlaine, Rimbaud et la mère de Verlaine se rendaient à la gare du Midi où Rimbaud se proposait de prendre le train au moyen des 20 francs que Mme Verlaine lui avait remis.

L'agent a déclaré que Rimbaud s'était plaint d'avoir été blessé la veille, vers 2 heures, par un coup de revolver et qu'il venait de croire que Verlaine se proposait de recommencer.

Rimbaud explique que la société de Verlaine à Londres lui était devenue impossible. Il ajoute : « Si Verlaine m'avait laissé partir librement, je n'aurais pas porté plainte. »

Deuxième question :

Que dit en substance Mme Verlaine pour excuser son fils? Charge-t-elle Rimbaud?

Réponse :

La mère de Verlaine dit au bureau de police, d'après le procès-verbal : « Depuis deux ans environ, Rimbaud vit aux dépens de mon fils qui a eu à se plaindre de son caractère acariâtre et méchant. Mon fils a agi dans un moment d'égarement après une discussion avec Rimbaud. »

Troisième question :

Quelles sont les imputations du procès en séparation? Ne contiennent-elles pas, en outre le grief d'homosexualité, le rappel de certains gestes de Verlaine contre son enfant?

Réponse :

Le dossier du procès correctionnel ne contient rien à cet égard. Il s'y trouve une lettre de Me Victor Arnould qui semble avoir été le conseil de Mme Verlaine. Il demande à pouvoir prendre connaissance du procès correctionnel et on l'y a autorisé.

Quatrième question :

Y a-t-il dans le dossier des rapports de la police française contre Verlaine et contre Rimbaud?

Réponse :

Il y a un rapport de la police française du 21 août 1873. Il y est dit que Rimbaud, par ses goûts dépravés, s'est attiré le mépris. Il y est dit aussi que Verlaine avait pour Rimbaud une passion honteuse et que la passion avait affaibli ses facultés intellectuelles.

Cette pièce est signée, pour le préfet de police, par le chef de la première division.

Cinquième question :

Faut-il attribuer l'arrêté d'expulsion contre Rimbaud à autre chose qu'à son refus de porter plainte contre Verlaine?

Réponse :

Rien dans le dossier correctionnel n'est relatif à ce point. Il me paraîtrait extraordinaire que l'on eût fondé en Belgique un arrêté d'expulsion sur le motif indiqué. Peut-être pourrait-on éclaircir ce point en demandant à prendre communication du dossier administratif de Rimbaud à l'administration de la sûreté publique.

Mais il est à craindre que l'on n'obtienne qu'un refus.

Observations complémentaires.

Il existe dans le dossier correctionnel une déclaration sur timbre de Rimbaud qui a été produite devant la Cour d'appel afin de suppléer à l'absence de Rimbaud qui aurait dû y être témoin.

Dans cette pièce, qu'aura sans doute fait valoir Me Nélis, avocat de Verlaine, Rimbaud excuse son ami et ne met les coups de revolver que sur l'égarement de celui-ci.

Comme on l'a vu plus haut, c'est aussi la thèse de Mme Verlaine mère.

Cette pièce me paraît avoir de l'intérêt. Dois-je essayer d'en avoir copie?

Il est à remarquer qu'actuellement, le Parquet Général de la Cour d'appel de Bruxelles paraît beaucoup moins commode pour ses communications qu'à l'époque où elles étaient demandées soit par M. Lepelletier, soit par Me Arnould. Les Procureurs généraux de cette époque sont décédés.

13 juin 1910.

EDMOND PICARD.

Bruxelles, le 18 juin 1910.

Cher Monsieur,

Voici deux copies complémentaires.

En rectification de ma note précédente, remarquez que la déclaration sur timbre de Rimbaud a été remise par lui-même dès l'instruction en première instance. J'avais cru que c'était seulement devant la Cour d'appel.

—

C'est bien le *lendemain* du jour où Rimbaud fut blessé qu'il a requis l'arrestation de Verlaine, lorsqu'ils allèrent avec Mme Verlaine mère à la gare du Midi où Rimbaud comptait prendre le train pour Paris.

—

Me Arnould, décédé, était l'avocat belge de Mme Paul Verlaine (je le suppose). Je ne connais pas le nom de son avoué à Paris. Le cabinet de Me Arnould n'a laissé aucune trace. Il n'est guère présumable qu'il aurait reçu des manuscrits de Rimbaud. A quel titre Mme Paul Verlaine les aurait-elle eus en sa possession? Pourquoi les aurait-on remis à son avocat belge?

—

Y a-t-il eu un arrêt d'expulsion contre Rimbaud? N'est-il pas retourné volontairement en France? Il l'annonce dans sa déposition du 18 juillet 1873.

A vous.

EDMOND PICARD.

Après la jeunesse d'Arthur en Europe, à laquelle Pa-

terne Berrichon allait consacrer un nouveau volume, il fallait étudier sa vie en Orient; ce à quoi on s'appliqua en interrogeant tous ceux qui le connurent là-bas. Le témoignage de M. Alfred Bardey, qui fut « en relations commerciales suivies avec Rimbaud depuis 1880 jusqu'à 1887 », est le plus intéressant. S'agit-il d'éclairer ce que furent en Orient les habitudes de Rimbaud? M. Bardey écrit, le 7 juillet 1897, après avoir rendu hommage aux qualités de son ancien employé, et déploré son « esprit caustique et mordant » :

...Au point de vue moral, sa vie n'a rien offert de particulier en Arabie ou en Afrique. Il eut des fréquentations de femmes au Harrar et une liaison assez longue avec une Abyssinienne.

C'est en 1881 que Rimbaud, moins heureux ou moins prudent que d'autres, contracta la maladie syphilitique qui dix années plus tard fut cause de son retour en France, où l'on fit l'amputation de sa jambe droite et dont il mourut.

...Je ne puis citer exactement les personnes qui ont pu garder rancune, ce mot est peut-être trop gros, à Rimbaud de ses sarcasmes, mais j'ai souvent entendu regretter aux voyageurs de Harrar et du Choa l'esprit dénigrant de notre ami. Et en même temps ils reconnaissaient sa supériorité en presque toutes choses...

...C'est à Aden que la liaison avec l'Abyssinienne eut lieu de 1884 à 1886. L'union fut intime, et Rimbaud qui logeait et subsistait d'abord chez nous loua une maison spéciale pour y vivre avec sa compagne en dehors des heures qu'il passait dans nos bureaux.

Il n'y a pas eu d'enfant.

La maladie a été contractée en 1881 à Harrar, pendant que j'y étais. Je suis très heureux de ce que vous me dites relativement à sa mort qui pourrait ne pas avoir été causée par la syphilis de Harrar. Ce que je croyais une certitude m'était pénible surtout pour la mémoire de Rimbaud et l'opinion que ceux qui ne l'ont pas réellement connu ont pu s'en faire...

Le 16 juillet 1897.

...L'Abyssinienne fut renvoyée dans son pays par Rimbaud dès qu'il nous eut quittés en septembre ou octobre de 1885 ou 1886. D'Aden, en examinant nos livres, je pourrais être plus précis sur ces dates déjà un peu vieilles. Mais si vous avez des lettres ou documents de Tadjourah 1885, c'est à la fin de cette année qu'il s'est associé avec Labattut, car sa caravane a été effectivement formée à Tadjourah. L'Abyssinienne, à laquelle il donna quelque argent, fut rapatriée quelques jours avant, convenablement.

Je ne connais rien des sentiments intimes que Rimbaud avait pour cette femme. Je sais qu'il était bon pour elle et il avait demandé à la bonne de ma femme de lui apprendre quelques travaux de couture...

Je n'ai jamais cru à l'accusation de sodomie, bien que j'aie lu autrefois des articles sur Rimbaud remplis de cruelles insinuations. C'est même pour cela que je me suis permis d'écrire à la Société de Géographie quelques mots sur ce qu'avait été Arthur Rimbaud de 1880 jusqu'à sa mort, non pour réhabilitation, mais par justice.

Je crois que tous ceux qui l'ont connu pendant cette même période, y compris ceux qu'il a froissés de ses railleries, ont la même conviction que moi, même pour l'époque antérieure. Ils sont nombreux et il est facile de le leur demander.

On dit aussi que les Abyssins ont réellement des mœurs très libres et que la syphilis est généralement répandue chez eux, mais que le vice de sodomie y est inconnu.

La maladie qu'il eut en 1881 au Harrar était une fièvre pestilentielle contractée à Boubassa où il alla, *premier Européen* et de son initiative, pour créer des marchés.

Il emmagasinait les produits qu'il achetait pour nous, y compris des peaux de bœufs séchées dans des maisons rondes, communes dans la campagne du Harrar. Il couchait au milieu de ces marchandises plus ou moins saines. La vérité m'oblige à dire qu'il venait de contracter la syphilis (cela avait peut-être un rapport avec sa fièvre spéciale) et qu'il en avait des marques incontestables dans la bouche.

C'est lui-même qui prenait les plus grandes précautions pour

ne pas nous communiquer son mal par le contact des ustensiles servant à manger ou à boire.

J'ai assurément soigné Rimbaud, peut-être pas toujours à son gré, car il était excessivement irritable pendant sa maladie, mais je ne l'ai pas guéri, car il y avait au Harrar en 1881 les docteurs de l'armée égyptienne d'occupation et nous avions une pharmacie de campagne assez complète.

Je ne sais si Rimbaud a su en 1884 que son ancien ami Paul Verlaine venait de faire paraître les *Poètes Maudits*. Je crois qu'il écrivait encore, mais il ne m'a jamais laissé faire allusion à ses anciens travaux littéraires. Je lui ai demandé quelquefois pourquoi il ne les continuait pas. Je n'obtenais que ses réponses habituelles : « absurde, ridicule, dégoûtant, etc. ».

M. Bardey, contristé par la façon désinvolte dont Rimbaud parle dans ses lettres des personnes à qui il eut affaire à Aden, prend trop au sérieux les épithètes prodiguées par son ancien employé. Rimbaud en effet, écrivant à sa famille, déversait sa mauvaise humeur dans des phrases pour lui sans grande importance. De même il explique à sa sœur : « Quand je me plains, c'est un peu une façon de chanter. »

Mais sollicité d'écrire une préface aux lettres de Rimbaud, M. Bardey s'en défend. Il craint de dire involontairement des choses qui pourraient déplaire à un mort susceptible et il ajoute : « Je ne veux pas que Rimbaud irrité vienne me tirer par les pieds pendant la nuit. Il a été suffisamment ennuyeux de son vivant. » Encore « ennuyeux » est-il en surcharge au mot « désagréable », biffé.

Toujours de M. Bardey, le 20 janvier 1898 :

...Pour cela (pour gagner la confiance des indigènes) il faut de l'activité, de l'énergie et de la bonté. Rimbaud possédait ces trois qualités, amoindries cependant par cette irritabilité un peu trop cachée et cet apitoiement si continuel sur son propre sort. J'espère que vous ne verrez ni rancune, ni animosité dans cette lettre, car je vous jure que s'il y a quelque apparence de cela il n'y en a réellement pas.

Dès la publication de votre livre, j'aurais pu répondre aux qualificatifs nous concernant par la déclaration qu'il existe à la Cour d'Aden un papier dans lequel je me porte caution des actes à venir de Rimbaud qu'on allait expulser ou condamner pour rixe un peu trop violente avec l'Arabe Ali Shamock. J'ai fait preuve de solidarité en renvoyant celui-ci qui était notre plus ancien magasinier et contremaître, qui nous était très utile. Il ne fait pas bon avoir contre soi ces gens-là en pays arabe. Commercialement parlant s'entend.

Nombre de documents permettent encore de fixer différents points du séjour de Rimbaud en Orient. Sans même parler de la lettre, signée Félix Faure, donnant à Rimbaud l'autorisation de fabriquer des fusils sur la côte africaine, voici celle du consul de France à Suez, M. Labosse, qui fait allusion à une visite du voyageur, voici cette autre, du consulat de France en Syrie, qui donne des renseignements et des conseils pour l'élevage des mulets que Rimbaud — en octobre 1887 — songeait à entreprendre. Encore, parmi les lettres que reçut là-bas l'exilé volontaire, celle-ci de sa mère, qui du reste s'exagère le silence d'Arthur, car au nombre des missives envoyées d'Aden il en est une du 26 mai et une du 28 septembre 1885.

Arthur, mon fils,

Ton silence est long, et pourquoi ce silence? Heureux ceux qui n'ont pas d'enfants, ou bien heureux ceux qui ne les aiment pas; ils sont indifférents à tout ce qui peut leur arriver. Je ne devrais peut-être pas m'inquiéter; l'année dernière à pareille époque, tu as déjà passé six mois sans nous écrire et sans répondre à aucune de mes lettres quelque pressantes qu'elles fussent, mais cette fois-ci voici bien huit longs mois que nous n'avons eu de tes nouvelles. Il est inutile de te parler de nous puisque ce qui nous concerne t'intéresse si peu. Cependant il est impossible que tu nous oublies ainsi, que t'est-il donc arrivé? n'as-tu plus ta liberté d'action, ou bien es-tu malade au point de ne pouvoir tenir la plume, ou bien n'es-tu plus à Aden, serais-tu passé dans l'Empire chinois? En

vérité nous perdons la raison à force de te chercher et j'en reviens à dire, heureux, oh! bien heureux ceux qui n'ont point d'enfants ou qui ne les aiment pas, ceux-là du moins n'ont pas de déceptions à redouter puisque leur cœur est fermé à tout ce qui les entoure. A quoi bon m'étendre davantage, qui sait si tu liras cette lettre, peut-être ne te parviendra-t-elle jamais puisque je ne sais où tu es ni ce que tu fais.

Bientôt tu dois être appelé pour faire tes treize jours comme soldat, les gendarmes viendront encore une fois ici pour te chercher, que puis-je dire, si du moins tu m'avais envoyé ton pouvoir comme tu me l'as déjà donné, je l'aurais fait voir aux autorités militaires, mais voici déjà trois fois que je te le demande sans rien obtenir, tout donc à la volonté de Dieu, quant à moi j'ai fait ce que j'ai pu.

A toi.

V. RIMBAUD.

On a chicané Paterne Berrichon sur ce qu'il a raconté du séjour de son beau-frère au Harrar, et en particulier sur les lettres elles-mêmes d'Arthur qu'il aurait retouchées. Qu'il ait parfois légèrement changé une expression, pensant la rendre plus correcte, il se peut. Mais pour comprendre certaines différences entre les originaux et les lettres de Rimbaud telles qu'elles furent publiées, il est bon de méditer ce passage d'une lettre d'Isabelle Rimbaud à Berrichon, en décembre 1896 :

...La correspondance était adressée à Mme Rimbaud qui ne veut pas la communiquer. Si vous veniez à Charleville, elle ne souffrirait davantage que vous ni personne en prissiez connaissance. Cependant l'intention d'Arthur était bien que ses lettres soient aussi bien pour moi que pour maman, et parfois il le déclarait nettement au cours de l'épistole. — Voulez-vous que je les transcrive pour vous comme celles que je joins à ma lettre aujourd'hui? C'est mon droit. Je respecterais les moindres détails de ponctuation, mise à la ligne, etc., j'omettrais seulement les détails de famille et des minuties sans intérêt concernant des questions d'argent et de gain. Il n'y a dans cette correspondance rien de bien

caractéristique qui ne soit résumé dans les notes que je vous ai envoyées courant d'octobre.

Si dans les fragments de lettres donnés alors ou que je pourrai vous donner à l'avenir, il y a des idées exprimées qui vous surprennent de la part d'Arthur, dites-le-moi franchement, je découperai, dans l'autographe, les dits passages et vous les enverrai.

Par ci par là il y avait une lettre (illustrée quelquefois) pour moi seule : c'est mon trésor personnel, je ne le partage pas : point partageable, du reste. Arthur, mon cher professeur, y parle trop de moi : il voulait faire mon éducation. — Les lettres de Marseille, parmi lesquelles la grande que vous avez, sont aussi toutes à moi.

Ces lettres particulières à la jeune sœur expliquent certaines phrases du volume — non retrouvées dans les originaux — par l'interpolation dans la lettre officielle d'une ligne ou deux tirées de la lettre jumelle destinée à Isabelle seule. Ainsi de la phrase : « Les caféiers mûrissent; d'autres sont en fleurs et ça sent délicieusement bon un goût qui rappelle tout à fait la fleur d'oranger, » que Paterne Berrichon fut accusé d'avoir inventée.

Isabelle, en 1896, fit des lettres cette copie qu'elle offrait et qu'elle envoya à Paterne Berrichon, ce véritable volume existe encore; d'une écriture précipitée, il a bien été copié dans l'esprit ci-dessus promis. La jeune fille, toutefois, jugea qu'elle pouvait introduire dans ces lettres des phrases prises dans les missives des mêmes dates, mais destinées à elle seule. Sa copie donne donc — entre autres — la phrase incriminée, avec son assez laid provincialisme ardennais que Rimbaud commit lui-même, très vraisemblablement. De toute façon, s'il y avait une invention, elle serait donc du fait d'Isabelle et non point de celui de Paterne Berrichon. La même chose encore quand il s'agit de l'or de Rimbaud : « Je porte continuellement dans ma ceinture quarante et des mille

francs d'or, ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dysenterie. » L'exagération du voyageur porte ici sur le poids : combien pèsent quarante mille francs d'or? Douze kilogrammes neuf cents, n'est-ce pas? Moins encore s'il ne s'agit pas d'or monnayé, mais d'or en poudre, sans alliage. Et il n'est pas dit que tout l'or de Rimbaud était en thalers. Il ne se donne pas non plus la peine d'ajouter qu'une partie peut-être de sa fortune est en perles que l'on emploie aussi comme monnaie au Choa; Borelli en parle en racontant son voyage avec Rimbaud quelques mois plus tard.

Encore dans la lettre d'Aden du 30 avril 1891, la copie faite par Isabelle dit bien : « Je sortirai de cette affaire avec 135.000 francs environ. J'aurais eu plus, mais à cause de mon malheureux départ je perds quelques milliers de francs. »

On a contesté à Rimbaud la possibilité d'avoir possédé une somme aussi forte. En quoi pourtant est-il impossible qu'il ait gagné cent mille francs en ses trois actives années de Harrar?

M. Bardey déclare bien qu'à la même époque deux de ses employés, qu'il nomme, se font chez lui, à Aden, trente mille francs par an.

En ce qui concerne la situation que Rimbaud s'était créée au Harrar parmi les indigènes et auprès des quelques Européens, il n'y a pas de raison de mettre en doute ses récits répétés à sa sœur; tous les renseignements du reste en confirment l'esprit : les rapports de l'explorateur Borelli, les lettres du ras Makonnen, celles de l'Italien Sotiro, — qui dépeint à Rimbaud, malade en France, la famine régnant au Harrar cette année maudite de 1891, l'exécution des Gallas qui ont « mangé leurs fils et leurs frères », qui lui annonce la mort de l'abbane Farak Ali, empoisonné par sa femme, — quelques lettres aussi de Ilg, premier ministre de Ménélik, et celle-ci, plus récente,

de M. Lagarde, ancien gouverneur d'Obock, à M. Paul Claudel :

Paris, le 7 septembre 1919.

DIRECTION GÉNÉRALE
DE LA
MISSION DE LA MARINE

—

Mon cher Collègue,

Je trouve en rentrant à Paris, votre lettre du 25 août et je m'empresse d'y répondre — non point hélas! comme je le voudrais, car j'aurais été vraiment heureux de donner ample satisfaction au beau-frère du grand poète.

Je ne possède rien à l'heure actuelle, malheureusement, comme documents, d'autant plus que j'ai eu, il y a de nombreuses années, à m'occuper d'Arthur Rimbaud sans avoir rien pu retrouver de très précis.

Rimbaud devait être au Harrar, en effet, lors de mon arrivée sur les côtes de la mer Rouge (1884-86). Il y luttait d'une part pour la vie (quelle rude vie!) et rêvait ensuite de choses que les indigènes et les chefs musulmans de l'entourage de l'Emir du moment ne comprenaient point... Ils les considéraient cependant comme inspiration céleste, tant et si bien que des « fidèles » s'empressèrent autour de lui, suscitant les jalousies et les haines des cadis et muphtis menacés dans leurs « affaires » par le nouveau prophète qu'ils essayèrent du reste, de faire tuer sur place.

Vous savez quelles graves et profondes perturbations politiques se produisirent dans ces régions à partir de ce moment et mes souvenirs s'arrêtent là.

J'ai souvent regretté de n'avoir pu les fixer mieux!...

Très heureux d'avoir eu cette occasion de recevoir directement de vos nouvelles, je vous prie de croire, mon cher collègue, à tous mes sentiments les plus cordiaux et dévoués.

Mille bons souvenirs.

LAGARDE.

Mais Rimbaud, brusquement frappé de cette maladie qui le guettait depuis toujours, dont sa sœur Vitalie était morte à dix-sept ans, dont sa sœur Isabelle devait mou-

rir à cinquante-sept, revient précipitamment en Europe. Qui donc, sachant l'influence qu'avait prise Rimbaud au Harrar, et connaissant un peu les Arabes, si touchés d'une sympathie européenne, une fois qu'ils y croient, s'étonnera des marques d'attachement et de regret qu'il reçut en traversant le désert des Somalis sur cette dure civière dessinée par lui?

A Aden, l'hôpital anglais; il congédie son domestique Djami, « qui rampait à mes pieds, me suppliant de l'emmener avec moi ». Isabelle ajoute en note :

Ce domestique dont parle Arthur était un indigène de Harrar, depuis huit ans à son service; il était marié depuis peu et avait un petit enfant. Arthur ne voulut pas l'emmener en France, quoiqu'il l'appréciât beaucoup, afin de ne pas le séparer de sa femme et de son enfant.

Marseille. Rimbaud crie au secours vers sa famille. Mme Rimbaud arrive, reste auprès de lui pour l'opération. Elle écrit ensuite à Isabelle :

Marseille, lundi 8 juin 1891.

Mes paquets sont prêts, je compte partir demain mardi dans l'après-midi, je ne serai pas à Roche avant jeudi soir, par la gare de Voncq, que personne ne se dérange, j'aime mieux arriver seule, je voulais partir aujourd'hui, mais les larmes d'Arthur m'avaient ébranlée, et puis pour rester il faudrait que je reste encore au moins un mois, cela ne m'est pas possible; je fais tout pour le mieux; que la volonté de Dieu se fasse. Je te recommande de ne plus m'écrire ici.

A toi.

VEUVE RIMBAUD.

Sitôt qu'il lui est possible, Rimbaud va retrouver sa famille à Roche; c'est Isabelle dès lors qui le soigne avec un dévouement ardent. Le mal empire; l'infirme veut retourner en Orient pour demander au soleil la guérison; sa sœur l'accompagne. Il s'arrête à Marseille, il y meurt.

Une petite note d'Isabelle, au crayon, dans la copie des lettres, dit :

Aden était un endroit qu'il chérissait presque autant que le Harrar. Malade, jusqu'à son dernier jour, son désir était d'y retourner, de revoir l'endroit avant de mourir. Il aurait aimé d'y être enterré parce que le cimetière est au bord de la mer, non loin de la maison de commerce. Je l'y aurais certes emporté dans son cercueil s'il l'eût exigé. Il y a renoncé seulement à cause de moi, parce qu'il devinait bien l'inévitable opposition que je rencontrerais.

Personne ne pourrait être plus que lui loyalement et sincèrement attaché à ses amis. Il parlait un peu lestement, mais cela n'empêchait pas ses sentiments affectueux.

Pendant son séjour à Marseille, Isabelle a écrit à sa mère les lettres que l'on connaît sur la conversion et l'agonie d'Arthur. Elle lui a adressé ces lignes aussi, le 22 septembre 1891 :

Je viens de recevoir ton petit mot, tu es bien laconique. Est-ce que nous te serions devenus antipathiques au point que tu ne veuilles plus nous écrire et répondre à mes questions?... Quoique cela te paraisse assez indifférent, je dois te dire qu'Arthur est bien malade...

Mme Rimbaud tient rigueur à ses enfants parce qu'Arthur a détourné Isabelle d'un mariage de raison avec un propriétaire ardennais riche, mais peu sympathique.

La jeune fille ramène à Charleville le pauvre corps mutilé, et, seule avec sa mère, par un froid et sombre matin, elle conduit au cimetière ce qui reste d'Arthur.

Froissée et douloureuse, elle n'a plus de vie, de raison d'être que dans le souvenir de ce frère passionnément aimé, éperdument admiré, dont elle s'est juré de défendre la mémoire dans tous ses détails envers et contre tous.

MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA.

LA LUTTE AVEC L'ANGE

I

Cette échelle mystérieuse
Comme de séraphins voilés
En qui s'engage la dormeuse
Aux cieux vaguement révélés,

Ou d'un crucifié peut-être
Le corps à l'extrême étoilé
— En qui se fond une fenêtre —
Atteste un monde désolé.

Et parmi l'or qu'elle prépare,
Vers une forme de fanfare
Des plis de soie à peine issant,

Tremble l'alerte où se dérobe
Un sein blotti et bleuissant
Dans le frissonnement de l'aube.

II

L'enfer se peuple où tu reposes,
Vivante qui te décomposes
Quand la nuit saigne de nos armes.

— Pourquoi faut-il que les Déesses
Ne répondent à leurs promesses
Que dans le doute et dans les larmes?...

III

L'aile a bougé sur le carreau rouge,
Comme se déplace un rayon, — l'aile
Tourière, — et le ciel exigu bouge
Avec les murs crépis à la chaux.

C'est un feuillis clair et grêle, un frêle
Bruit d'aile, un délicieux ruisseau,
Deux pieds menus qui courent et mêlent
Tout Galaad à ce froid carreau.

Il est bien d'autres douceurs encor,
Le souvenir d'une vie ancienne,
Et le bonheur d'être joint aux morts,
Pour ceux qui sont dans la grande peine.

IV

Odeur de crypte et terre sépulcrale,
Jamais ce lieu n'a respiré l'été,
D'où l'on peut voir la sombre cathédrale
Comme un faisceau d'archanges arc-boutés.

V

Il disait, errant sur les tombes
Où le promenoir des colombes
Ramenait à l'ombre ses pas :

— « La trace des pieds délicats
Et l'écho des voix glorieuses,
Tout est la pâture du vent.
Les morts même sont décevants.
Cherche dans ces armures creuses
Ce qui reste des seins vivants... »

VI

J'ai le désir et l'angoisse d'attendre
L'ardent démon que mon corps a souffert,
Le mal amour si cruel et si tendre,
Qui m'a donné cette soif du désert.

C'était un ange, un gitan de la horde,
Toute rigueur, ou le luxe des nuits!
Il fallait bien que se brisent les cordes
Et que l'espoir module sur le buis.

Si les amants, les prêtres, les poètes,
Ceux qu'il charma de sa bouche secrète,
Cachent son nom à la foule éperdue,

Toi, mascaron, sonne aux portes du songe
L'avènement de sa lèvre tordue
Par qui j'ai su la saveur du mensonge!

VII

Autrefois, quand l'objet de mon trouble secret
Prenait sur ses genoux ma tête adolescente,
Il m'a semblé de voir sa rigueur fléchissante
Et sourire au tombeau quelque esprit de regret.

Mais depuis qu'en mon sein le revenant halette,
Quel doute impie, ou quel besoin de pressurer,
L'attache à ce cœur d'homme encor mal assuré?
Cherche-t-il seulement l'armure du squelette?

Qui j'ai vu se confondre aux rêves printaniers,
Des prémices du ciel alléger ses paniers,
Se mêler aux essaims, m'offrir même la rose,

N'est plus à mes côtés, tendu par le soupçon,
Que l'extrême de l'âme à qui la chair propose
Un foyer, un seul lit et ses dieux, pour rançon.

PAUL LORENZ.

L'ASTROLOGIE
ET
L'ŒUVRE DE PAUL CHOISNARD

RÉNOVATION DE L'ASTROLOGIE EN MODE SCIENTIFIQUE

PHILOSOPHIE. — SOCIOLOGIE. — PSYCHOLOGIE

—

Le développement progressif de ses idées maîtresses obligea Choisnard (1) à publier de nombreux ouvrages. Comme de l'un à l'autre il revient à plusieurs reprises sur les mêmes questions pour les développer, les enrichir d'arguments nouveaux et situer aussi tout lecteur dans l'atmosphère des écrits antérieurs, j'adopterai provisoirement un exposé qui, évitant le plus possible les répétitions, donnera une vue sommaire de cette œuvre magistrale avec ordre et clarté.

(1) Un homme vient de disparaître, dont l'œuvre, de portée immense, doit ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire des Sciences, comme l'écrivait un savant, le docteur Allendy.

Le commandant Paul Choisnard s'est éteint à Saint-Genis-de-Saintonge dans la nuit du 9 au 10 février.

Depuis plusieurs années, il souffrait sans une plainte et se montrait même confiant en l'avenir. Chaque jour à la tâche, il se rendit encore à son cabinet de travail le vendredi 7, mais à bout de forces, il dut consentir à s'aliter. C'était la fin.

Choisnard naquit à Tours et fit ses études au lycée de cette ville où son père était professeur; sa mère était fille du professeur Flambart, dont il prit le nom pour signer ses premiers ouvrages.

Admis à l'Ecole Polytechnique, il en sortit lieutenant d'artillerie.

Homme de devoir et de haute probité morale, d'aptitudes fort diverses et très doué pour les sciences et la philosophie, il passait ses heures libres à la recherche des voies qui conduisent à la vérité dans tous ses domaines.

Un sens psychologique affiné l'attira vers l'astrologie. Il voulut savoir ce que contenait de substantiel cette pratique ancienne si florissante jadis, de nos jours oubliée et presque suspecte. Les vieux livres qui en traitaient lui montrèrent un amas assez confus de matériaux divers; nombre d'entre

On ne trouvera donc pas, dans ce qui va suivre, d'ordre chronologique. Les ouvrages, classés d'après leur objet, seront groupés en trois catégories comprenant :

1° Ceux qui concernent la découverte et la définition du fait astrologique.

2° Ceux qui exposent les moyens de recherche de ce fait (statistiques et fréquences comparées).

3° Ceux qui montrent les diverses applications de cette méthode.

Puis viendra un bref examen des ouvrages philosophiques publiés en dehors des travaux spéciaux à l'Astrologie et qui prouvent que la méthode suivie pour la rénovation de celle-ci s'applique à toutes les sciences d'observation.

Enfin, je conclurai en définissant la portée de l'Astrologie et le rôle social auquel elle semble nécessairement appelée.

I

LE FAIT ASTROLOGIQUE

L'incohérence des propos relatifs à la définition de l'Astrologie et à sa valeur fut la principale raison qui décida Paul Choisnard à des recherches sur ce sujet. Alors, jeune lieutenant d'artillerie, il se mit à l'étude et passa plusieurs années à rechercher un équilibre scientifique parmi les obscurités de ceux qui, se réclamant de la tradition, avaient ajouté au fonds sérieux de celle-ci des rêveries non vérifiées, et le plus souvent rela-

eux, d'ordre scientifique indiscutable, étaient masqués par une présentation et un jargon rebutants.

Son sens critique aiguisé distingua bientôt le vrai du faux à travers cette documentation obscure et il acquit la certitude de la réalité des influences cosmiques sur l'humain.

Mais il fallait faire passer cette certitude dans l'esprit positif d'une époque accoutumée à considérer l'Astrologie comme chimérique et superstitieuse. Le jeune polytechnicien en jugea la possibilité par une révision du sujet au moyen d'une mise au point scientifique. Il se mit à l'œuvre et c'est le fruit de plus de trente années de son labeur dont il est question ici.

tives à des remarques faites de coïncidences isolées, acceptées sans discussion comme des règles précises. On constate d'ailleurs tous les jours ce défaut chez des personnes dont l'esprit, sans logique ni raison, est atteint du mal d'écrire qui augmente leur suffisance et les pousse à vanter parfois des élucubrations absurdes comme des pensées géniales.

C'est en 1896 que Paul Choisnard, après diverses conversations avec des amis sur les sciences dites occultes, commença ses recherches sur l'Astrologie pour y découvrir la vérité scientifique que les ouvrages anciens pouvaient renfermer.

Pendant deux ans, il tâtonne à travers leur labyrinthe sans parvenir à trouver d'issue, c'est-à-dire sans pouvoir mettre scientifiquement au point la question, bien qu'il en eût cependant pressenti la possibilité; mais, travailleur infatigable, logicien parfait, homme de science averti, il trouvait enfin la solution du problème, non dans les livres anciens, mais dans l'observation directe de la nature.

En 1898, il fut présenté par Mme Maurice Sand à Mme Adam, directrice de la *Nouvelle Revue,* dans le but de faire accepter son premier article, *L'Astrologie et la Science moderne,* qui fut publié dans le numéro du 15 mai 1898 de la *Nouvelle Revue*. Jusqu'en 1900, il fit paraître plusieurs autres articles, principalement dans la *Revue du Monde invisible* que dirigeait alors Mgr Méric.

En 1901, parut son premier livre, *Influence astrale,* recueil des divers articles publiés en revues de 1898 à 1900, sorte d'introduction générale à l'étude de l'astrologie scientifique; dans ce livre furent amorcés tous les éléments développés depuis cette époque.

Vinrent ensuite, en observant l'ordre indiqué : *Preuves et bases de l'Astrologie scientifique* (1908), puis *La Revue de l'influence astrale* (publication fondée en 1913 en collaboration avec Louis Bousquet et qui fut interrompue

par la Guerre), *Qu'est-ce que l'Astrologie scientifique?*, *L'Astrologie et la Logique*, *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres*, *Les Preuves de l'Influence astrale sur l'homme*, *les Objections contre l'Astrologie*.

La lecture de cet ensemble montre un tel faisceau de preuves qu'il devient impossible de douter de la correspondance astrale. Il faut remarquer, avec l'importance de l'effort accompli, la valeur de cette certitude et l'ampleur d'une pareille réalisation.

L'Astrologie, telle qu'on l'exposait dans de nombreux traités, était, sinon toute à refaire, du moins à rénover, à asseoir sur de telles bases que l'esprit d'examen de notre époque ne pût discuter celles-ci. Beaucoup des anciens traités, en effet, sont dépourvus de sens critique, de logique, de méthode et de preuves; leurs auteurs croient avoir démontré une règle en se contentant de l'indiquer; en joignant quelques exemples à l'appui, exemples toujours faciles à trouver, ils se croient dispensés ainsi de distinguer une simple coïncidence d'une loi véritable.

Il en résulte un amas confus où le faux devient impossible à distinguer du vrai.

Délaissant des procédés qui, de longs siècles, contribuèrent au discrédit de l'Astrologie, Paul Choisnard pose sur le terrain expérimental les problèmes fondamentaux de cette science en commençant par nous en donner une définition exacte; ceci, jusqu'à ce jour, était inconnu, le « fait astrologique » n'ayant jamais été défini sous forme précise et reproductible à volonté.

En observant que les adversaires de l'influence astrale objectaient avec juste raison que telle conjonction planétaire n'avait pas toujours le rapport qu'on lui attribuait, il en conclut néanmoins que si ce rapport n'existait pas *toujours*, il existait *fréquemment*, et que c'est précisément *cette fréquence* qu'il s'agissait de mesurer.

C'était là le fait essentiel, enfin précisé exactement dans la définition suivante :

Dans les ciels de naissance, un *aspect astral* est dit correspondre à telle *faculté humaine* ou événement humain quelconque, quand cet aspect se rencontre plus *fréquemment* chez ceux qui présentent cette faculté ou cet événement que chez les autres hommes.

Cela paraît simple, même évident, mais il fallait y penser, et l'on s'étonne que tant d'hommes d'une intelligence supérieure et d'une haute science, astrologues fameux, n'en eurent jamais l'idée. Cette grave lacune parait dépendre de deux causes. La première se trouve dans une erreur tellement répandue qu'on peut la dire humaine; elle consiste à employer, la plupart du temps, des termes sans les bien définir. La seconde provient de l'habitude prise par les anciens astrologues de s'attacher uniquement aux ressemblances entre Ciels d'*hommes semblables*. Or, Choisnard fait observer que toute correspondance, c'est-à-dire tout lien ou connexion entre deux objets, se fonde en dernière analyse sur la notion des *contrastes* ou des *différences*. Dans le cas qui nous intéresse, c'est donc par l'observation des dissemblances entre ciels *d'hommes différents* qu'on arrive à établir les ressemblances entre ciels d'hommes semblables, et à donner une certitude à ce fait de correspondance. Sans doute on peut dire que cela revient au même, mais il y a cependant une nuance, et c'est le ton de cette nuance qui le guide vers la lumière.

Dans *Preuves et bases de l'Astrologie scientifique*, Choisnard réunit et expose les preuves de l'Astrologie basée sur un contrôle impersonnel. Au lieu de procéder comme ces astrologues qui n'avaient cherché qu'à appliquer des règles pour démontrer leur valeur, lui démontre la valeur des règles avant de les appliquer. Le livre de *Preuves et bases de l'Astrologie scientifique* est le fruit de recherches expérimentales poursuivies pendant dix

années. On ne doit plus, comme on l'a fait trop souvent, fonder l'astrologie sur le succès des tireurs d'horoscopes. Une interprétation maladroite et défectueuse n'infirme en rien le principe, pas plus qu'un mauvais musicien ne prouve quoi que ce soit contre la musique. D'après sa juste définition, l'astrologie doit reposer sur les fréquences respectives des éléments qu'on envisage.

On aboutit ainsi à l'enregistrement de faits impersonnels et accessibles à tous, sans exiger de l'astrologue moderne ces sources mystérieuses de divination, ces facultés spéciales de sensitivité, d'intuition, de voyance, qui, tout en étant remarquables chez certaines personnes, demeurent toujours sujettes à l'illusion.

Dans une courte étude, *Qu'est-ce que l'Astrologie scientifique?*, parue d'abord dans le *Mercure de France* en 1921, Choisnard fait une mise au point logique de la question de l'influence astrale étudiée sous forme scientifique en la posant sur ses vraies bases, c'est-à-dire les seules conformes à sa définition, car c'est toujours à cela qu'il faut en revenir. C'est, en quelques pages claires et concises, un résumé dégagé de toutes les difficultés techniques et à la portée de n'importe quel lecteur dépourvu de parti pris.

On le conçoit, les ouvrages de Choisnard surprirent désagréablement les négateurs de profession. Si l'on peut justement reprocher aux astrologues habituels leur défaut de vues scientifiques, que dire de l'illogisme et des contradictions de leurs détracteurs? Il semble que ceux-ci confondent la réflexion avec le croassement et s'appliquent à faire grand vacarme pour ne pas entendre raison.

Arguments et preuves se succèdent irréfutables dans les livres de discussion scientifique que sont *L'Astrologie et la Logique*, où l'auteur défend l'Astrologie sur le terrain de la critique et de la logique rationnelles; les *Objections contre l'Astrologie*, où l'on voit que depuis l'anti-

quité toutes ces objections se réduisent à des questions mal posées ou à des arguments n'atteignant en rien le sujet visé; les *Preuves de l'influence astrale sur l'homme,* conférence faite à Bruxelles et à la Sorbonne en 1927, et où l'auteur résume la partie essentielle de ses divers travaux.

Depuis longtemps et bien avant Voltaire, plus amusant que philosophe dans son *Dictionnaire philosophique,* d'ailleurs inspiré du *Traité de la Divination* de Cicéron, auteur lui-même plus caustique que bien renseigné, l'Astrologie a toujours été critiquée, non avec des arguments solidement étayés, mais avec des plaisanteries. Cicéron et Voltaire ont fait école dans cette manière. Que l'ironie constitue pour certains individus un passe-temps agréable, soit! Mais elle ne signifie rien pour établir scientifiquement une preuve. On ne saurait confondre mots d'esprit avec arguments démonstratifs.

D'autres contradicteurs paraissent avoir contre l'Astrologie une haine personnelle et qui grandit au fur et à mesure qu'on leur oppose des arguments valables. Choisnard s'est attiré de nombreuses discussions, et même, pourrait-on dire, presque des inimitiés. Il faut répondre simplement comme lui, à ceux qu'anime un tel état d'esprit : « La science vraie ne peut être l'ennemie que de l'erreur démontrable. »

En reconnaissant que le sens critique et la logique ont manqué jusqu'ici à l'Astrologie, Choisnard prouve qu'il est tout à fait impossible d'admettre avec bon sens deux sortes d'astrologies, l'une ancienne — occulte — et l'autre nouvelle — scientifique, comme d'aucuns le prétendent, et cela pour la simple raison que l'ancienne ne peut se justifier qu'en s'appuyant sur la nouvelle et que la nouvelle n'a pas le droit de rejeter ce que l'ancienne a de juste. Seule une logique rigoureuse saura faire le triage des vérités et des erreurs.

Une des objections les plus importantes, et répétées

indéfiniment au cours des siècles, est celle des dissemblances constatées dans le caractère et la destinée d'hommes ayant des similitudes de Ciels de naissance et vice versa, c'est-à-dire des différences de Ciels de naissance avec les similitudes de destinées, comme par exemple une mort collective dans un même naufrage ou dans un événement le guerre.

En réponse à cette remarque, voici un texte extrait des *Objections contre l'Astrologie* et qu'on doit citer parce qu'il est sans réplique.

Il ne s'agit pas de savoir si ceux qui sont nés dans le même instant peuvent différer entre eux. Pour que l'Astrologie soit fondée ou non, la question essentielle est de savoir s'ils diffèrent *moins* entre eux que ceux qui sont nés à des moments éloignés et sous des ciels distincts. Et cela, toute proportion gardée pour *l'hérédité*, le *milieu* et tous les *autres facteurs* contingents ou nécessaires qui concourent à la formation du *caractère* ou de la *destinée* de l'homme.

Le facteur astral n'est qu'un facteur parmi tous ceux qui peuvent concourir à la formation de ce caractère et de cette destinée. C'est à l'expérience seule à décider si ce facteur-là est plus important que les autres.

La véritable astrologie n'a jamais prétendu que le *même facteur astral* devait aboutir à des *identités humaines*. L'étude des jumeaux liés, c'est-à-dire ayant à la fois identité d'*horoscope*, de *vie intra-utérine* et d'*hérédité* (ici, trois facteurs identiques au lieu d'un), prouve qu'on aboutit à des *ressemblances* plus ou moins frappantes, mais jamais à l'identité.

Ces considérations rendent délicate l'application de l'astrologie, mais elles ne sauraient annuler le rôle distinctif que comporte un ciel de naissance humaine.

Les mille variantes de la même objection comportent toutes la même réplique.

Choisnard réfute avec la même maîtrise les objections concernant le système astronomique changé, la précession des équinoxes, le prétendu fatalisme astrologique, les fausses interprétations, les naissances artificielles, etc.,

etc. Bref, le bon sens et la science expérimentale démontrent avec une netteté indiscutable que l'Astrologie n'est pas une chimère, mais une question à réviser. Jamais aucune donnée positive n'a pu être élevée contre elle, et, à toutes les époques de l'histoire, des esprits d'élite l'ont estimée et pratiquée. On sait, du reste, que Képler, universellement connu comme astronome de génie, fut aussi un astrologue éminent, contrairement à l'affirmation de nombre de savants contemporains.

L'Astrologie ne mérite aucunement la mauvaise réputation ni les épithètes ridicules dont on a voulu l'accabler. Et comme d'éminents pontifes et prélats, grands mathématiciens, la pratiquèrent, il était intéressant, à ce propos, d'interroger l'un des plus grands esprits de l'humanité et l'un des plus en vogue parmi les écrivains actuellement à l'ordre du jour, saint Thomas d'Aquin. Choisnard a eu la curiosité de rechercher dans la *Somme théologique* l'opinion, en matière de correspondance astrale, du grand philosophe et maître logicien. C'est ainsi qu'il écrivit un de ses ouvrages les plus attachants, *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres.*

Une ancienne erreur semblait faire regretter que le grand théologien eût sacrifié aux préjugés de son temps en consacrant « quelques pages » à l'Astrologie et en y perdant sa logique, partout ailleurs irréprochable. Ceci paraissait étrange. Pourquoi saint Thomas d'Aquin serait-il devenu illogique subitement? Dans son livre, Choisnard fait justice de cette hypothèse. La logique de l'illustre théologien ne se trouve nullement en défaut quand il étudie très sérieusement la théorie des astrologues, à laquelle il consacre plus de 150 pages, et, chose ignorée d'ordinaire, même parmi les thomistes, si l'on réunissait les divers passages où il aborde ce sujet, on obtiendrait un volume de plusieurs centaines de pages. Ceci établit l'importance que le philosophe attachait à l'influence astrale qui, selon lui, *s'exerce directement* sur

tous les corps physiques et *indirectement* sur l'intellect et la volonté. Il reconnaît qu'une *connexion* réelle existe entre la position des astres au moment de la naissance et les actions des destinées humaines, d'autant mieux que la plupart des hommes suivent leurs penchants naturels.

Il est donc possible et permis, en observant la *multiplicité* des exemples, de connaître les tempéraments et les caractères, et *de conjecturer les futurs*, en prenant bien soin de réserver toujours la part de la volonté et du libre arbitre, grâce auxquels le sage parvient, dans une certaine mesure, à dominer l'influence astrale. L'interférence de causes concomitantes inconnues de nous explique pourquoi ces conjectures ne sont pas absolues et indiquent seulement des possibilités et des fréquences. L'ordre de l'Univers, conclut le docteur de l'Eglise, est gouverné par l'influence des astres, lesquels sont mus eux-mêmes par des *substances spirituelles*, obéissant à la volonté de Dieu.

Tel est le résumé de la doctrine astrologique de saint Thomas; on remarque qu'elle est en désaccord avec l'opinion de la Science officielle depuis trois siècles, et qu'en revanche elle concorde rationnellement avec les résultats nouveaux de l'expérience, fondée sur ce fait que certains aspects d'astres à la naissance sont manifestement *plus fréquents* pour certaines catégories d'individus que pour d'autres.

Une telle justesse de vues est particulièrement remarquable chez un philosophe qu'on trouvait là en rupture de logique.

Ce qu'il appelle, dans la *Somme*, la multiplicité des exemples n'est qu'une forme empirique du calcul des probabilités, inconnu de son temps, calcul que nous examinerons tout à l'heure.

En passant, Choisnard cite un texte tendant à établir un judicieux parallèle entre l'astronomie, *science mathé-*

matique des positions, et l'astrologie, *science philosophique de relations*. Comme ce texte est de Ptolémée, il faut renoncer à certains racontars d'après lesquels l'astronomie serait une science moderne issue de la vieille et chimérique astrologie.

Enfin, dans cette même étude, l'auteur exécute magistralement le livre d'un membre de l'Institut, Boucher-Leclercq, qui, par un ouvrage d'érudition, *L'Astrologie grecque*, écrit sur le ton de la plaisanterie et du sarcasme, prétendait lui-même enterrer l'Astrologie. Aucune des attaques de cet écrivain n'essaye même de se fonder sur des preuves logiques. Or, pour nier, aussi bien que pour affirmer, ces preuves sont nécessaires, et le livre de Boucher-Leclercq n'en présente aucune. La seule preuve qu'il apporte est que le raisonnement scientifique et le don de plaisanterie sont deux choses bien différentes.

En dépit des négateurs qui sont irréductibles, soit qu'ils se voilent volontairement la vue, soit qu'ils soient incapables d'examen, l'intervention de Choisnard est venue apporter dans le domaine de l'Astrologie une transformation radicale : *Un aspect astral est dit correspondre à telle faculté ou à tel événement humain, quand cet aspect se rencontre plus fréquemment chez ceux qui présentent cette faculté ou cet événement*, que chez les autres hommes. Désormais, aucune confusion n'est donc possible, le fait astrologique est défini, et voici qu'une pratique ancienne, devenue léthargique et considérée morte, se ranime au soufle de la raison scientifique, puis, avec une vigueur inattendue, s'apprête à l'escalade de sommets jusqu'alors inaccessibles.

II

LA MÉTHODE EN ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE STATISTIQUES. FRÉQUENCES COMPARÉES

Définir exactement le *fait astrologique*, c'était avoir fait le premier pas. Il s'agissait encore de trouver une

méthode à la fois capable d'établir des lois astrales et de vérifier le legs du passé.

La véritable astrologie n'est pas, en effet, une doctrine, un dogmatisme à enseigner, elle concerne des principes et des faits à exposer, et le livre de la Nature à expliquer d'après eux. Le *bon sens expérimental* est donc la seule méthode à préconiser, mais ce bon sens, il sied de savoir le préciser par le calcul. Après avoir démontré définitivement que le *fait astrologique* était un *fait de fréquences,* Choisnard établit que l'unique moyen de comparer des fréquences justes ne pouvait être que dans la *statistique,* à condition, bien entendu, que celle-ci soit menée avec une rigoureuse exactitude.

Il s'agit, nous dit-il, de compter avec toute l'impartialité possible les répétitions d'un cas, c'est-à-dire d'un aspect astral, car bien que la correspondance réside dans les *variations concomitantes* ou *co-variations,* il ne suffit pas que deux phénomènes varient de n'importe quelle façon pour que l'on soit en droit de conclure à une loi de relation entre eux.

C'est donc sur une *statistique valable* que doit s'appuyer la constatation d'une fréquence expérimentale.

Pour mieux éclairer ce texte, rappelons-nous qu'un phénomène est dit correspondre avec un autre lorsque nous le voyons se produire, cesser ou varier quand l'autre paraît, disparaît ou se modifie.

Cette méthode, à laquelle Choisnard fait de fréquentes allusions dans tous ses ouvrages, est exposée avec toute la précision voulue et le développement qu'elle comporte en deux études fondamentales : *Le Calcul des probabilités appliqué à l'Astrologie* et l'*Influence astrale et les Probabilités,* parues respectivement en 1914 et 1924. Il y a montré, en particulier, quelles sont les conditions essentielles de la validité des statistiques, qui ne consistent aucunement à se noyer dans le grand nombre.

La première étude, avant d'être publiée en volume,

fit l'objet de plusieurs articles dans la Revue *L'Influence astrale*.

L'auteur y fait un dénombrement général de tous les *facteurs astrologiques*, c'est-à-dire des éléments astronomiques sur lesquels portent les correspondances astrales, et qui sont les véritables termes de comparaison par où les ciels respectifs se distinguent pour un lieu et un moment donnés. Dans les Ciels quelconques, chaque facteur astrologique peut être spécifié par une *fréquence astronomique*. La fréquence variera avec les ciels de diverses catégories, et pour chacune de celles-ci, l'expérience évaluera la *fréquence spéciale* à tel ou tel facteur.

Ce procédé fournit un contrôle mathématique impersonnel, indéfiniment reproductible et vérifiable par tous.

Sa mise au point, bien que perfectionnée par l'auteur depuis la guerre, était, bien avant 1914, une chose faite et chose absolument nouvelle.

L'introduction des statistiques et probabilités en Astrologie était si logique et si nécessaire qu'elle devait prendre rapidement une grande extension. Tous les progrès de l'Astrologie scientifique sont dus à elle depuis trente ans. Aujourd'hui, quiconque veut étudier l'Astrologie, soit pour la défendre, soit pour la pratiquer, soit pour la réfuter, doit s'astreindre à mesurer l'écart des fréquences par des statistiques probantes; et, à moins de rester hors des limites du bon sens, personne n'oserait prendre parti contre une innovation qui, selon l'expression de Laplace, n'est que « le bon sens précisé par le calcul ».

Dans cette étude, d'importance majeure, Paul Choisnard indique la solution des questions les plus pressantes en Astrologie, comme par exemple la nature et le nombre des facteurs astrologiques qu'un ciel peut comporter, leur dépendance entre eux, leur fréquence, leur

durée de révolution zodiacale, le nombre maximum des ciels distincts (d'après les limites d'appréciation convenue) qu'on peut dresser par jour sur toute la Terre, ou dans un pays donné. Vis-à-vis d'un ciel déterminé, comment il faudra opérer pour trouver, soit telle ou telle similitude de facteurs spécifiés — simples ou composés, — soit tel nombre de similitudes de facteurs non spécifiés; combien il faudra prendre de thèmes de nativité pour en trouver deux pareils; combien deux ciels quelconques doivent en moyenne comprendre de similitudes entre eux et quelles en sont les espèces, etc., etc...

Ces quelques indications suffisent à montrer la valeur considérable, la valeur capitale de ce travail. Il donne un outillage scientifique de précision avec la manière de s'en servir; il montre une voie féconde ouverte à un nombre inappréciable de recherches nouvelles qui permettent de multiplier à l'infini les preuves de l'influence astrale.

Le moyen de recherche ou de vérification d'une *loi de correspondance* se résume de la façon suivante :

Quand un indice astral est dit ou paraît correspondre à telle ou telle faculté, soit en aptitudes, caractère, destinée ou toute possibilité autre, il suffit de faire :

1°) Une statistique d'un nombre assez grand (plusieurs centaines suffisent d'ordinaire) de personnes possédant notoirement cette faculté et de noter les *pour cent* obtenus dans ce *cas spécial* ou cas particulier.

2°) De faire une statistique semblable sur un nombre illimité de thèmes d'individus quelconques sans choix, ni distinction préalable, ces derniers représentant la masse des êtres, donc, *le cas général.*

3°) De comparer les deux statistiques obtenues, celle du *cas spécial* et celle du *cas général.*

Si elles sont égales ou sensiblement semblables, il est manifeste que l'indice astral visé ne correspond pas à la

faculté qu'on lui attribuait, donc qu'il est sans relation avec elle et doit être rejeté.

Si elles sont différentes, l'indice visé plus considérable dans le cas particulier ou *spécial* que dans le cas *général*, il devient évident que cette répétition plus fréquente de l'indice retenu s'applique à la faculté envisagée et qu'il y a par conséquent entre eux une relation nette qui a caractère de loi, laquelle est d'autant plus accusée que la différence des *pour cent* est plus grande.

La probabilité mathématique qui ressort de cette combinaison ne peut être faussée par le sentiment ou le parti pris, puisque, résultant d'un chiffre, elle devient impersonnelle et ne peut ainsi varier avec l'opérateur quel qu'il soit (à moins de truquer les données et de fournir ainsi une preuve éclatante de mauvaise foi).

Il faut naturellement, pour faire ainsi la recherche d'une loi de correspondance, posséder un assez grand nombre de thèmes; mais, de nos jours, il devient relativement facile de s'en procurer. Quant aux thèmes d'individus possédant des aptitudes spéciales (philosophes, mathématiciens, peintres, musiciens, etc., etc...), des dictionnaires ou catalogues divers permettent de se créer des collections, si l'on veut opérer soi-même.

Certaines documentations sont plus difficiles ou plus longues à obtenir, mais avec le temps on finit toujours par y arriver.

Dans son autre ouvrage : *L'Influence astrale et les probabilités,* Choisnard a cherché à préciser la méthode employée, particulièrement dans l'exposé de la *loi d'hérédité astrale,* que nous étudierons plus loin. Il réfute diverses objections soulevées par ses multiples travaux et montre que la méthode préconisée par lui a créé un courant d'études dont l'évaluation se chiffre en l'espace de 25 ans par une cinquantaine de publications fondées sur ce sujet, sans parler des ouvrages allemands qui se multiplient depuis la guerre en développant ces

bases. Remarquons que l'auteur s'est surtout attaché à l'étude de l'*Astrologie humaine* visant l'inégalité des hommes entre eux d'après leurs ciels de naissance; mais il fait observer que toutes les astrologies qui pourraient être valables (météorologiques ou autres) reposent sur les mêmes principes qu'il a exposés, à condition qu'elles aient pour but des correspondances réelles; or, ces correspondances ne peuvent être définies et prouvées que d'après les *probabilités expérimentales* ou fréquences appréciées par des statistiques valables.

La tradition de Ptolémée, comme tous les écrits anciens, ne peut être fructueuse qu'à la lumière de ce principe, sans quoi sa lecture ne sert qu'à embrouiller les idées ou augmenter le parti pris.

Entre temps, Choisnard publiait *La Représentation du Ciel en Astrologie scientifique,* parue en 1921, afin de guider les chercheurs sur le choix de la figure à adopter, sujet qui a son importance. L'auteur fait ressortir l'avantage du cadran zodiacal fixe comme base graphique qui s'impose à l'étude scientifique, bien qu'il n'ait été proposé par aucun traité ancien.

Les partisans de l'orientation du Cercle zodiacal avec le milieu du ciel en haut de la figure ne possèdent qu'un argument qui est le suivant : « Si nous regardions le ciel au moment de la naissance, c'est ainsi que nous le verrions. » C'est exact; seulement, pour figurer l'horoscope on ne regarde pas le ciel. Il ne s'agit pas, en effet, d'exécuter une peinture exacte de la voûte céleste, mais de préciser les positions planétaires au moyen de signes conventionnels, comme on dresse toute carte. En matière de conventions et de signes graphiques, il est logique d'adopter le système le plus simple et le plus clair, celui qui nous permettra d'atteindre de la manière la plus pratique le but que nous recherchons. L'établissement d'un horoscope comprend deux catégories d'éléments astronomiques à représenter, les premiers sont pour ainsi

dire fixes sur la voûte céleste : ce sont les signes du zodiaque; les seconds ont, au contraire, un caractère essentiellement variable, ce sont les astres de notre système planétaire et les traces que le méridien et l'horizon de la naissance inscrivent sur le zodiaque. Il est donc tout naturel de donner à la figuration du cercle zodiacal une orientation invariable qui consistera évidemment à prendre la tête de l'année astronomique, le Bélier, comme point de départ immuable, la ligne Bélier-Balance placée horizontalement. Ainsi, le Cercle zodiacal fait l'office de cadran d'horloge et les éléments mobiles sont autant d'aiguilles indiquant, chacune selon sa nature, une période de temps plus ou moins long.

L'expérience démontre que, pour la lecture des temps indiqués, il est plus pratique de faire tourner les aiguilles et non le cadran; ceci n'est pas qu'une simple comparaison, car tous ceux qui auront expérimenté la figuration recommandée ici conviendront des nombreux avantages qu'elle apporte dans l'analyse d'un thème, pour préciser les places zodiacales et les angles qu'elles font entre elles, pour la représentation des planètes dans une journée sans la spécification de l'heure, c'est-à-dire figurer les thèmes dont on ne possède que le jour et dont l'heure nous demeure inconnue, pour faciliter les études comparatives et les statistiques, pour étudier les notes héréditaires qui apparaissent avec beaucoup plus de netteté dans la présentation invariable du cadran zodiacal.

Et si, malgré tout, certains pratiquants veulent s'obstiner aux vieilles habitudes et préfèrent contempler le milieu du ciel en haut de la figure, il leur suffit alors de tourner leur schéma, pour lui donner l'orientation qu'ils désirent.

Pour nous, ce qui nous est une base constante doit rester fixe; la simplicité, la logique, la commodité réclament indubitablement l'emploi du cercle zodiacal inva-

riable et, dans l'intérêt de la science astrologique, la netteté et la rapidité des opérations exigent de l'adopter.

Pour compléter cette excellente méthodologie, Choisnard publiait en 1923 une *Table des positions planétaires* où les diverses positions des planètes sont indiquées de dix jours en dix jours depuis 1801 jusqu'à notre époque. L'intérêt de ce livre ne se borne pas à une économie réalisée sur l'achat des éphémérides; il permet surtout des recherches plus rapides sur les cycles astraux des ciels de naissance avec une approximation suffisante et le maximum de simplicité possible; en outre, il contient un résumé fort pratique des quelques notions de cosmographie indispensables aux études astrologiques sérieuses.

Dans un autre ouvrage, *Les directions en Astrologie,* Choisnard éclaircit une question que beaucoup d'astrologues avaient contribué à rendre obscure et embrouillée, celle des *directions.* Par ce terme, on désigne l'arc de mouvement diurne décrit par un point de la sphère céleste pour atteindre une position semblable à celle d'un deuxième point (ce deuxième point le précédant dans le sens des signes du zodiaque).

La mesure commune du mouvement diurne pour tous les points du ciel, ce n'est pas la longueur, mais la durée, non l'espace, mais le temps, et elle s'exprime en degrés de mouvement diurne.

Une grande confusion est venue du fait que beaucoup d'astrologues n'ont pas su distinguer avec une netteté scientifique les directions proprement dites d'autres éléments secondaires, souvent arbitraires et dont ils ne montrent pas le bien-fondé.

Choisnard nous dit avec juste raison que, « bien que la définition générale d'une direction s'applique à n'importe quel point de la sphère céleste qui passe à l'horizon, elle vise cependant d'ordinaire, dans la pratique, des points du zodiaque représentant les projections des pla-

nètes sur l'écliptique, leurs aspects zodiacaux et les points de rencontre du méridien et de l'horizon avec l'écliptique ».

Il prouve que tout le calcul d'une direction se ramène à deux équations très simples. Il donne en outre un moyen de contrôle pour vérifier la valeur de correspondance avec tel ou tel événement humain. Enfin il démontre la nécessité de faire un choix parmi les diverses directions, afin de ne pas se perdre dans un enchevêtrement de données innombrables et de ne retenir d'abord que les significations importantes, c'est-à-dire celles qui concernent le Soleil, la Lune, l'Ascendant et le M. C. L'expérience établit la réalité de la correspondance humaine des directions.

Ce petit ouvrage, en nous donnant une définition exacte d'un facteur astrologique et une méthode judicieuse pour l'apprécier, a son importance et contribue à parfaire le mode d'investigation si heureusement approprié par l'auteur aux études astrologiques.

C'est ainsi qu'à la définition scientifique du fait essentiel vient s'ajouter une méthode limpide d'expérimentation impartiale et impersonnelle, et c'est en astrologie une véritable révolution. L'horoscope n'est plus une appréciation individuelle plus ou moins ingénieuse, il est devenu désormais une donnée mathématique.

Et ce progrès nouveau s'accomplit sous l'impulsion première des admirables travaux de Paul Choisnard, conçus savamment et présentés avec une simplicité d'exposition et d'expression, une clarté et une logique qui sont la marque incontestable du plus pur génie français.

Malgré certains avis intéressés, on peut dire que l'Astrologie est, chez nous, en avance de plus de vingt ans sur les autres pays, en tant que démonstration et critique scientifique. Ce qui a pu faire illusion sur ce point, c'est la profusion à l'étranger, notamment en Allemagne

depuis la guerre, des écrits astrologiques. Mais la genèse de la question permet de constater que c'est à la France — sur l'initiative d'un de ses fils laborieux, entraînant à sa suite de nombreux chercheurs de pays divers — que revient l'honneur d'avoir donné naissance à l'*Introduction des statistiques et des probabilités en Astrologie,* et d'avoir placé celle-ci définitivement sur un domaine scientifique progressif et comportant, de ce fait, des développements et des applications impossibles à prévoir, mais qui permettent et déjà font entrevoir les plus belles espérances.

III

APPLICATION DES FRÉQUENCES COMPARÉES

1° *Application à l'Astrologie.* — Ayant trouvé un moyen scientifique et inattaquable de comparaison d'ordre impersonnel, c'est-à-dire non soumis aux fluctuations du sentiment, Choisnard en fait lui-même l'utilisation et communique le résultat obtenu en publiant depuis 1902 jusqu'à nos jours, en dehors des travaux déjà mentionnés, *Langage astral, Notions élémentaires d'Astrologie scientifique, Etude nouvelle sur l'Hérédité, Essai de Psychologie astrale.*

Le *Langage astral,* traité sommaire d'Astrologie scientifique, parut en 1902. Il eut une deuxième édition en 1922 et une troisième en décembre 1928, avec, chaque fois, une mise au point nouvelle. Ce livre est essentiellement une étude de l'*inégalité originelle entre les hommes d'après la comparaison de leurs Ciels de naissance.*

Le souci principal des astrologues anciens, comme de la plupart des modernes, fut surtout la recherche de la divination des événements dans leurs moindres détails, plutôt que l'étude des caractères et la psychologie comparée. Nous en avons hérité un amas de recettes de prédictions qu'il n'est bon d'accepter que sous bénéfice d'in-

ventaire. Choisnard en vérifie quelques règles et nous indique comment réviser les autres; c'est un renouvellement, non pas du vieux langage que de tout temps parlèrent les astres, mais de la façon rationnelle de le déchiffrer, de dévoiler l'énigme du cœur humain, d'atteindre cette connaissance de soi-même et des autres qui est la plus difficile et la plus nécessaire de toutes les sciences et pour laquelle, autant que pour toute autre, un criterium impersonnel est indispensable. Sur ce terrain où s'enchevêtre une broussaille dense de jugements fantaisistes et téméraires qui provoquent d'innombrables froissements, la science astrale apporte une méthode expérimentale indépendante de tout sentiment préconçu. Comment arriver à évaluer les tendances et les disponibilités de chacun? Tel est proprement l'objet du *Langage astral.* Après un rapide aperçu concernant la façon de représenter un ciel de nativité, l'auteur expose les lois générales d'influence et, à l'aide de quelques exemples démonstratifs, nous indique le procédé d'interprétation.

L'harmonie planétaire de chacun qui découle du zodiaque, des maisons astrologiques et des planètes, est une résultante variant avec chaque cas particulier et dont l'appréciation demande une expérience qui ne s'acquiert qu'avec une longue pratique. L'ouvrage comporte des tables de calcul qui simplifient très heureusement la partie mathématique, d'ailleurs très réduite. Il n'est pas nécessaire, en effet, de connaître la trigonométrie, ni d'employer des logarithmes pour faire de l'Astrologie.

En quelques notes brèves, l'auteur indique comment éviter les erreurs dans l'emploi des éphémérides diverses, de même que dans les variations astronomiques des facteurs astrologiques, dans les cycles planétaires — ou nombre d'années que met une planète à faire un tour complet du zodiaque, — enfin dans la figuration du ciel pour l'hémisphère austral et pour les régions voisines des pôles. Sans prétendre être définitif, le *Langage*

astral, par une logique et une clarté parfaites dans l'exposé de la technique astrologique, constitue le manuel le plus pratique à consulter; et la troisième édition se trouve encore enrichie de corrections et d'augmentations nombreuses, avec une nouvelle préface où l'état actuel de l'astrologie scientifique est l'objet d'une étude splendide qui, savamment conduite, reste simple et lumineuse.

On trouve dans les *Notions élémentaires d'Astrologie scientifique* un résumé de l'ouvrage précédent, qui fut composé sur la demande des lecteurs de la *Revue de l'Influence astrale* et qui parut d'abord sous forme d'articles dans cette publication en 1913. L'auteur fait lui-même remarquer qu'un traité d'Astrologie ne peut être actuellement que provisoire en attendant que la découverte de lois vienne le rectifier par une mise au point progressive; et il se propose ainsi de retoucher et de compléter peu à peu les éditions successives du *Langage astral.*

Abordons maintenant une question nouvelle, qui était encore inédite au moment où Paul Choisnard eut l'idée de l'étudier, celle de l'*Hérédité astrale.*

Dès le début de ses recherches, il avait été frappé par certaines ressemblances des Ciels de naissance entre parents et il avait signalé ce fait dans son premier article en 1898. Ayant recueilli, au cours de longues investigations, un grand nombre d'exemples typiques sous ce rapport, il eut la pensée de les publier en tant que contribution à l'étude de l'hérédité et il en vint à la conclusion d'une loi importante, loi de relation positive entre l'*Hérédité et le Ciel de naissance.* C'est alors qu'il publie, en 1903, Son *Etude nouvelle sur l'Hérédité,* où il nous fait constater — à l'aide d'un contrôle mathématique impersonnel — que le Ciel de naissance de chacun de nous présente souvent une certaine analogie avec celui de nos parents et que, par conséquent, les hérédités transmises peuvent être connues, tout au moins partiellement, à l'aide de facteurs astronomiques. Nous trouvons donc ici

des éléments nouveaux reposant sur des faits scientifiques et concourant à la solution du problème particulièrement compliqué de l'atavisme. L'auteur appuie sa démonstration sur un grand nombre d'exemples apportant à tout lecteur sans parti pris — non pas de vagues hypothèses — mais les leçons précises de l'expérience.

Après la guerre, Choisnard reprit cette même étude et publia, en 1919, la *Loi d'Hérédité astrale,* complément et développement de ses précédents travaux. Les fréquences comparées des similitudes de facteurs astrologiques justifient nettement cette loi. Si nous observons, par exemple, la position de la Lune dans les Ciels de naissance, nous verrons qu'on a 5,5 chances sur 100 de la trouver au même lieu du zodiaque pour les individus sans parenté — comparés entre eux deux à deux — tandis que chez des individus de proche parenté, nous aurons environ 10 chances sur cent. Cet *écart des fréquences* du rapport de *un* à *deux* environ entre le *cas général* et le cas particulier ou *spécial,* pose sur une solide base d'expérience et d'observation la *loi d'hérédité astrale.* Là encore l'auteur cite de nombreux exemples où il nous est loisible de voir d'une façon frappante les formes astronomiques revêtues par cette grande loi, et, tout en réfutant les objections qui lui furent faites depuis sa précédente étude sur ce même sujet, il montre que, de toutes les preuves connues de la correspondance entre les astres et l'homme, la loi d'hérédité astrale est la plus manifeste, la plus accessible à tous et la plus facilement reproductible.

En 1925, paraît l'*Essai de Psychologie Astrale,* étude sur la manière d'établir une loi astrale et de s'en servir dans l'interprétation, concernant l'inégalité originelle des hommes entre eux, de leurs prédispositions, tant dans leurs caractères que dans leurs destinées, ce double point de vue demeurant constant. A titre d'exemple, l'auteur nous fait assister à la recherche d'une loi de correspon-

dance ayant trait à l'aptitude, à la philosophie — poursuivie sur plus de 300 cas.

Comme dans tous ses ouvrages, il multiplie les exposés de cas typiques et divers, qui sont autant de démonstrations après lesquelles il n'est plus possible de ne pas reconnaître le bien-fondé de ses assertions, l'excellence de sa méthode, la réalité de la correspondance, le caractère rationnel et positif — de même que l'utilité bienfaisante au point de vue moral et social — de la science astrologique. Dans ce livre, il explique encore, par la *Loi des Maxima*, les tendances de la nature à faire naître un individu de caractère donné, à un moment plutôt qu'à un autre.

Pour faciliter l'interprétation des Ciels de naissance, il a résumé sous forme de *Dictionnaire de psychologie*, les correspondances astrales vérifiées ou entrevues qui lui ont paru les meilleures à retenir pour l'instant. Et quelques exemples typiques montrent la voie à suivre pour tirer un parti pratique de ce dictionnaire.

Nul ne devrait ignorer ce livre.

2° *Les applications philosophiques.* — En dehors des travaux spéciaux à l'Astrologie, Choisnard écrivit plusieurs ouvrages philosophiques montrant que la méthode suivie en astrologie s'applique à toutes les autres sciences d'observation. C'est dans cet esprit qu'il publia la *Chaîne des Harmonies*, l'*Education psychologique*, *L'Amour et le Mariage d'après les principaux écrivains*, la *Loi de Relation et l'Erreur séparatiste*, les *Probabilités en Science d'observation*, l'*Introduction à la Psychologie comparée*, *Entretiens sur la Sociologie*, et enfin *Rapports entre l'Astrologie et la Métapsychique*.

La Chaîne des Harmonies nous invite à contempler le déroulement grandiose de l'énergie universelle en ses divers modes de vibrations qui caractérisent toute forme concrète, telle une harpe infinie dont les cordes dispo-

sent, dans un ordre parfait de progression, toutes les modalités vibratoires dont se compose l'Univers. L'échelle des vibrations acoustiques étant la mieux connue grâce à l'art musical, c'est d'après elle que l'auteur présente sa démonstration, en nous faisant observer qu'une étude analogue peut s'appliquer à tous les modes vibratoires. Il nous prouve que la « spirale logarithmique » est le seul mode de rayonnement dont les propriétés mathématiques conviennent à la conservation des rapports d'harmonie. Notre harpe universelle se déroule donc comme une spirale vibrante, harmonieuse et illimitée autour d'un point central, foyer d'où l'énergie vitale émane et où elle revient selon un double phénomène d'évolution et d'involution, par une transposition eurythmique sur un clavier de résonances aux gammes innombrables.

Nos perceptions sensorielles ne peuvent, hélas! capter que quelques accords de ce concert immense; autrement dit nos sens ne sont faits que pour enregistrer quelques gammes seulement de vibrations.

De la double spirale évolutive et involutive, l'auteur, par le calcul algébrique, en vient à la notion de la « double conque » figurant la double polarisation des valeurs positives et négatives. Flux et reflux de l'océan fluidique où baigne le monde, double pouvoir des êtres — à la fois émissif et réceptif — équilibre des deux courants opposés grâce auxquels l'énergie vitale se concrétise.

En ne perdant pas de vue la définition précise et générale que l'auteur a donnée de la spirale, qui varie de la droite à l'ellipse, — y compris ces limites, — l'aspect spiriforme se remarque chez la plupart des minéraux, des végétaux et des animaux. Il semble que ce soit le sceau même de la nature. On en retrouve le type dans les organes de nos sens, véritables appareils à transposer les vibrations et, en physiologie, en acoustique, en optique, aussi bien qu'en mécanique, électricité, chaleur, en astronomie

comme dans le dynamisme intra-atomique, la spirale logarithmique peut servir de courbe figurative aux lois fondamentales.

Procédant par analogie et induction rationnelle, Choisnard nous fait entrevoir les grandes énigmes de la mort et de la résurrection, de l'existence de l'âme et des mondes invisibles, des phénomènes de matérialisation et de dématérialisation. Le mystère lui-même de la tri-unité de Dieu et de l'Univers trouve, hors de la portée de nos sens, une *image,* cependant positive, sur la spirale infinie déroulant la chaîne ininterrompue des harmonies où chaque être est spécifié par son rythme, c'est-à-dire numériquement. Par là, on rejoint les antiques philosophies chinoise, égyptienne, pythagoricienne, de même que des données essentielles de la théologie chrétienne de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin, fondées sur la valeur première du *Nombre* ou *Verbe Divin.*

Cette définition du mode de rayonnement de l'énergie universelle, de même que son application à l'étude des problèmes métaphysiques, est vraiment une chose immense, féconde pour l'avenir, ouvrant tout un monde nouveau de recherches. C'est l'un des plus beaux ouvrages de Choisnard.

Un esprit de l'envergure de celui qui conçut la *Chaîne des Harmonies* devait forcément être attiré par l'importance que la psychologie occupe dans nos relations sociales. Chacun de nous, en effet, est porté à juger son prochain, même lorsqu'il n'a aucune utilité à le faire. Au lendemain de la guerre, après avoir eu l'occasion d'exercer son esprit d'observation pendant le grand conflit où toutes les classes sociales se mêlaient dans les formations militaires et où les caractères s'accusaient avec plus de relief, en ces circonstances exceptionnelles, Choisnard fit paraître, en 1920, l'*Education psychologique,* étude vécue parmi les faits les plus saisissants et les milieux les plus divers.

Tout le monde fait de la psychologie plus ou moins, et souvent sans y entendre grand'chose. Ce défaut de jugement, d'après Choisnard, doit être attribué à deux causes : d'abord l'excès d'analyse, qui épluche les menus détails sans savoir tracer les grandes lignes d'un caractère; en second lieu, cette insensibilité, cette sécheresse de cœur d'où résulte l'incompréhension de la sensibilité d'autrui. Un psychologue insensible appréciant des sentiments est comme un aveugle-né qui prétendrait disserter sur les couleurs... De là naissent chaque jour des malentendus innombrables, des discussions, des paroles blessantes qu'un peu d'éducation psychologique pourrait nous épargner.

Connaître quelqu'un, ce n'est pas le qualifier avec quelques épithètes plus ou moins convenables, c'est pouvoir définir ses disponibilités, c'est-à-dire comment il réagira en présence de telle ou telle circonstance et, surtout, comme il lui convient de s'orienter dans telle voie et dans tel milieu pour fournir son meilleur rendement... C'est, en un mot, découvrir ses correspondances et savoir les relier. Choisnard, avec beaucoup d'expérience et de tact, pose les bases essentielles du jugement psychologique et de son perfectionnement.

Pour compléter cette même étude, le commandant Choisnard publie en 1925 *Introduction à la psychologie comparée*, où il trace un judicieux parallèle entre l'inégalité originelle et l'inégalité acquise, entre l'hérédité et le milieu, les affinités et les circonstances, la physiologie et le caractère, la connaissance de soi-même et celle des autres. Il nous parle de certains arts prétendus divinatoires et des corrélations qui peuvent les justifier; c'est toute une investigation de la nature humaine et des rapports qui les rattachent à la grande Nature, liens innombrables qui sont aussi des indices de tous ordres inscrits dans le champ de l'univers par la puissance mystérieuse qui mène les mondes. Il nous invite à les étudier et à

les méditer, afin de devenir plus indulgents et de mettre plus de circonspection et de prudence dans les appréciations journalières. Trop de gens ont, en effet, sans avoir jamais rien approfondi et souvent bien peu étudié, une tendance à s'admirer eux-mêmes, et, se croyant de la dernière finesse, à trancher sans appel.

La méthode comparative avec laquelle nous l'avons vu explorer divers domaines, Choisnard va maintenant l'employer à l'examen d'un sujet qui, d'une façon ou d'une autre, a toujours fait vibrer l'être humain : l'Amour. Et c'est ainsi que paraît *L'Amour et le Mariage d'après les principaux écrivains,* délicieux petit livre exhalant le parfum à la fois puissant, persistant et délicat des essences précieuses qui viennent directement du cœur.

Des pages vibrantes ainsi rassemblées, il ressort que l'amour vrai rougirait de servir de masque à une disposition uniquement physiologique, parce qu'il ne peut et ne doit être autre chose, en réalité, qu'un accord préétabli, une affinité profonde et complète, une harmonie divine qui détruit l'égoïsme et qu'exalte le don de soi.

Poussant son investigation méthodique à l'étude de la philosophie, Choisnard s'efforce de remédier à la véritable cacophonie qui nous vient de la discordance des différents systèmes philosophiques. Pourquoi, en effet, ne peuvent-ils s'entendre? Il attribue cet échec au morcellement arbitraire et à l'opposition artificielle des idées ainsi qu'à la spécialisation scientifique, alors que la nature nous donne l'exemple d'un enchantement parfait.

C'est ainsi qu'il écrit *La Loi de Relation et l'Erreur séparatiste* pour démontrer que les systèmes séparatistes tels que l'irrationalisme, le pragmatisme, l'éclectisme sans cohésion, le positivisme étroit, le spiritualisme exclusif, le déterminisme absolu, faute de se rattacher aux vérités générales, raisonnent contre la raison, car la vérité n'est pas dans un petit point de vue particulier, mais

dans la résultante de données innombrables et parmi lesquelles il faut toujours laisser une large place à l'inconnu.

Une autre source d'erreurs réside dans la définition des termes. Beaucoup de discussions, dites philosophiques, reposent sur des imprécisions de vocabulaire, et, loin d'éclairer les idées, n'engendrent que des confusions de mots.

Cela est si vrai qu'Alfred Fouillée, après avoir passé en revue toutes les philosophies possibles, s'écrie avec stupéfaction : « Qu'est-ce donc en définitive qu'une loi? — Comte, Littré et Taine n'ont fait ni l'analyse complète, ni la critique entière de la notion la plus essentielle aux sciences... » — Et, ceci dit, Fouillée se borne à suivre leur exemple, faute de pouvoir assigner à toutes les lois un caractère commun. Choisnard fait encore observer que là comme partout doit intervenir la comparaison des fréquences, criterium rationnel applicable à toutes les lois, c'est-à-dire à toutes les relations, car la connaissance consiste à saisir des liens, des rapports et des correspondances entre les choses. Le progrès dans la connaissance que nous avons d'une chose consiste toujours, en somme, à parfaire ou à multiplier les relations que nous pouvons en saisir.

C'est là une méthode philosophique nouvelle dont l'initiative lui revient, qui complète et retouche sur plusieurs points celle de Descartes et qui, si elle était bien comprise, devrait connaître un égal retentissement.

En fait, toutes nos connaissances relèvent de la *méthode des fréquences comparées* et on peut dire même que c'est le processus naturel de tous nos jugements. C'est ce que prouve Choisnard dans un nouvel ouvrage, *Les Probabilités en Science d'observation,* dont la lecture convainc que nous ne pouvons en effet émettre une opinion qui, consciemment ou à notre insu, ne repose

sur une comparaison de *fréquences* et par conséquent sur des statistiques faites au moins de sentiment.

Le fait de s'écrier chaque jour : « Que la vie est donc chère! » revient à évaluer approximativement un *écart de fréquences* entre les prix atteints à diverses époques et à l'époque présente par les denrées de première nécessité. Si nous usons ainsi du principe des statistiques dans la vie courante, à plus forte raison sommes-nous obligés de le faire lorsqu'il s'agit de préciser des valeurs scientifiques. Nous n'avons pas en effet d'autre mode de contrôle impersonnel, et le mérite de Choisnard est d'avoir compris toute l'importance de ce principe, de l'avoir généralisé et de s'en être servi pratiquement pour projeter une éclatante lumière sur de nombreux points discutés depuis des siècles et jusqu'alors demeurés obscurs.

S'il est encore une question bien trouble et qu'il importerait immédiatement d'éclaircir, car elle est des plus pressantes et des plus actuelles, c'est la « Sociologie ». Existe-t-il, en vérité, une science moins positive, plus inextricablement enchevêtrée de généralisations personnelles, de rapprochements arbitraires, de documents suspects, d'affirmations sans preuves et de lois sans démonstrations? Quand on songe que les témoins d'un fait divers nous donnent autant de versions différentes qu'ils sont de personnes, même lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à dénaturer la vérité, quel crédit accorder à l'historien? Napoléon a formellement nié toute possibilité d'exactitude historique. Que faut-il donc penser d'une sociologie qui n'aurait d'autre base que l'histoire des civilisations, c'est-à-dire une interprétation variant avec chaque interprète?

Choisnard, dans ses *Entretiens sur la Sociologie* publiés en 1926, nous incite, là comme ailleurs, à faire prévaloir le même esprit de méthode, le même procédé capable de vérifier les corrélations qui existent entre les phénomènes

sociaux, relations appréciables, non par des raisonnements fondés sur des données partiales, mais sur le calcul expérimental des co-variations.

Tous, nous nous préoccupons des questions de traditionalisme et de progrès, de vie chère, de natalité, de mortalité, d'association, d'individualisation, de liberté d'enseignement, de morale, de législation et de liberté, des droits et des devoirs... Sur tous ces sujets d'un intérêt si grave et si quotidien, Choisnard émet des remarques pleines de cette sagesse qui résulte de l'union sincère d'un grand bon sens et d'un grand cœur.

Enfin, il publie, dans le courant de l'année 1928, une substantielle petite brochure traitant des rapports entre l'*Astrologie et la Métapsychique* où, tout d'abord, il nous met en garde contre l'erreur qui tendrait à ranger l'Astrologie parmi les arts divinatoires à base indémontrable ou — tout au moins jusqu'ici — indémontrée.

L'Astrologie, s'appuyant sur des principes d'observation expérimentale des faits impersonnels, doit évidemment être placée parmi les sciences naturelles. Cela n'empêche qu'elle peut rendre de grands services à la métapsychique. Ainsi, en ce qui concerne la clairvoyance et les facultés supranormales, elle donne des moyens de contrôle en nous renseignant sur le devenir individuel humain, — selon l'heureuse expression du docteur Osty, — de même que sur les facultés supranormales, au moyen des aspects sidéraux.

Mais, alors que la division métapsychique dépend de certains individus doués de facultés particulières et de source inconnue, la prévision astrologique repose sur des aspects célestes qui peuvent, longtemps à l'avance, être calculés impersonnellement et elle permet ainsi de *conjecturer* sur des *données positives*.

Puisque, comme l'exprime le Pr Charles Richet, « la métapsychique est l'étude des vibrations inconnues », l'Astrologie est à même de lui apporter une aide efficace

puisque son propre but est, précisément, l'étude de toutes les vibrations possibles d'après l'indice des astres.

Or, la notion des vibrations universelles entraîne nécessairement celle du caractère très limité de notre réceptivité sensorielle, ce qui, par le fait même, pose sur une base scientifique l'existence des mondes innombrables pour lesquels nos sens ne sont pas faits et qui, par conséquent, ne sauraient être perçus qu'au moyen de facultés supranormales.

On voit ainsi que l'Astrologie et la Métapsychique, loin d'être étrangères l'une à l'autre, sont liées sous tous les rapports.

IV

CONCLUSION

LA PORTÉE DE L'ASTROLOGIE

Ici s'arrête le cycle de l'œuvre de Choisnard (1), et l'on ne peut trouver meilleure conclusion à lui donner que celle que l'auteur suggère lui-même dans un article paru en 1914 dans la *Revue de l'Influence Astrale* et intitulé : *La Portée de l'Astrologie*. Quelle est l'étendue, quelle est la variété des horizons que nous ouvre cette science? Quelles sont les conséquences philosophiques et pratiques qui peuvent en résulter?

1° *Conséquences philosophiques.* — Les correspondances astrales apportent à la philosophie une aide efficace.

Les harmonies et les dissonances peuvent nous guider dans l'appréciation du vrai et du faux. Une manière de penser correspondant à une dissonance devra probablement être tenue pour suspecte et nous trouverons là un guide d'éducation morale et intellectuelle. En ce

(1) Deux livres récemment parus n'ont pas été cités : *Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique* et les *Statistiques et le bon sens en Astrologie scientifique*.

qui concerne les facultés ou puissances innées de l'homme, Choisnard propose de les évaluer d'après trois mesures astrales :

a) *Leur étoffe*, résultant des aspects planétaires. Plus ceux-ci sont nombreux, plus la personnalité est étoffée et comporte de facultés diverses.

b) *Leur intensité*, résultant de la puissance plus ou moins forte d'une influence planétaire suivant que celle-ci est plus ou moins proche du méridien ou de l'horizon.

c) *Leur harmonie*, appréciée par l'harmonie des aspects entre deux ou plusieurs astres. Ainsi le génie sera caractérisé par l'importance des trois éléments, tandis que les significateurs d'intelligence dissonants ou sans liaison tendront à marquer la folie ou la pauvreté d'esprit.

Le problème du libre arbitre et du déterminisme s'éclaire lui aussi à la lumière des astres. L'astrologie nous enseigne à connaître d'avance les prédispositions de notre caractère et de notre destinée et à nous servir de cette connaissance pour modifier les influences qui, ainsi, ne sont pas nécessairement fatales. La volonté et l'éducation, c'est-à-dire le libre arbitre individuel et collectif, viennent se combiner avec le déterminisme relatif des forces qui nous gouvernent.

Nous avons déjà vu tout ce qu'apportait l'astrologie à l'étude de l'hérédité; elle nous fournit encore une explication intéressante au sujet du danger de l'union entre consanguins. Dans ces sortes d'unions, les ancestralités sont évidemment moins nombreuses et par conséquent le nombre des moments favorables pour un ciel de naissance atavique est diminué d'autant. Il peut en résulter une naissance sans rapports ataviques suffisants et entraînant diverses perturbations vitales. L'énigme du bien et du mal se trouve liée à l'ensemble des harmonies humaines et résulte donc partiellement de l'influence astrale. Nos joies et nos souffrances, nos défauts et nos vertus, notre disparition précoce ou notre longévité, notre

santé même, dépendent en partie du rayonnement des astres, en partie de nous-mêmes et de notre milieu.

L'astrologie nous donne encore, comme nous l'avons déjà dit, un criterium impersonnel en psychologie pour définir les caractères et baser les jugements que nous portons les uns sur les autres et qui sont presque toujours obscurcis par la sympathie ou l'antipathie.

Elle nous prévient en outre des possibilités bonnes ou mauvaises du destin de chacun.

2° *Conséquences pratiques.* — Envisageons maintenant quelques conséquences pratiques de l'astrologie.

Les recherches généalogiques et celles en particulier de la paternité peuvent être, non pas résolues en toute certitude, mais orientées et limitées par l'hérédité astrale.

Les facteurs essentiels de l'hérédité astrale pourront encore fournir des indications utiles, quant aux choix du jour et de l'heure, pour opérer un accouchement artificiel dans un cas de naissance prématurée, celle-ci résultant parfois du principe d'hérédité astrale. Ce même principe pourra s'appliquer au choix des époques favorables ou non pour la conception.

L'astrologie nous explique scientifiquement pourquoi nous sommes en harmonie ou en dissonance avec telle ou telle personne et nous conseille utilement sur nos fréquentations. Le mariage n'est plus dès lors un saut dans l'inconnu, puisque les compatibilités et les incompatibilités d'humeur et de destinée peuvent être en partie prévues par elle mieux que par une police privée basée sur des racontars ou des lettres anonymes.

En matière d'éducation, l'astrologie nous dira quelles sont les dispositions, les aptitudes intellectuelles et morales de nos enfants, et vers quelle voie les orienter.

Nous éviterons bien des erreurs funestes dont les conséquences souvent pèsent sur toute une existence. Connaissant les tendances bonnes ou mauvaises de ceux dont l'éducation nous incombe, nous accomplirons notre tâche

avec plus de sécurité et pour le plus grand avantage des intéressés.

Ces considérations s'appliquent d'ailleurs à notre éducation personnelle et à l'évolution morale de chacun de nous.

On comprendra de même combien l'astrologie peut être utile dans l'étude de la criminalité.

Un thème de nativité contient encore des indications fort précieuses sur notre santé et celle des êtres qui nous sont chers. Non qu'un influx astral provoque fatalement telle maladie, auquel cas il n'y aurait rien à faire, mais des indices nous sont donnés qui peuvent nous prévenir de nos points faibles, des organes à surveiller, des maladies qui nous guettent plus particulièrement et vis-à-vis desquelles nous devons nous prémunir, surtout à certaines périodes qui nous sont également indiquées par des aspects astraux.

Pour toute affaire de quelque ordre qu'elle soit, il sera bon également d'entreprendre ou de s'abstenir suivant les périodes d'harmonie ou de dissonance, et c'est ici le cas de dire qu'un homme averti en vaut deux.

L'astrologie se présente donc incontestablement comme une bienfaitrice de l'humanité; encore ne nous est-il pas possible actuellement d'indiquer ni de prévoir toutes ses conséquences, mais les plus grands espoirs sont permis qui consolent de bien des tristesses.

Aussi notre gratitude doit-elle aller à ceux qui s'adonnent courageusement et d'une façon désintéressée à cette science. Ils se donnent à tous. Qui emploie une part de sa fortune à fonder des œuvres de bienfaisance est digne de louanges, mais le savant qui consacre son temps, ses ressources, son labeur quotidien à la recherche d'une vérité utile, celui-là est aussi un bienfaiteur de l'humanité. Lui ayant fait le don entier de soi, il fait ainsi œuvre d'amour.

C'est une chose de jouer au divin, une autre de cons-

truire un socle solide pour une science bafouée et sans appuis. Alors que la première est accessible à tous, la seconde exige plus que du savoir.

C'est celle-ci que choisit Paul Choisnard. Malgré certains scientistes officiels que gêna longtemps une rétractation obligatoire, malgré surtout la tourbe des faux astrologues, des charlatans ignares à étiquette astrologique, gênés bien davantage parce que ses œuvres montraient la vanité des sottises à l'aide desquelles ils dupaient le public, malgré les sots aux objections ridicules, aux négations sans preuves, malgré les jalousies, les discussions, les difficultés de toutes sortes, il a persévéré et vaincu.

Son labeur fécond et sans trêve a rénové une science millénaire qui, par son essence, dominera le monde.

Architecte génial, il évita de construire sur un sol compressible le magnifique édifice dont il entrevoyait les plans et c'est avec un rare bonheur qu'il trouva les matériaux permettant de l'asseoir sur d'inébranlables bases que les âges ne sauraient effriter.

Si le présent commence seulement à admirer son œuvre faite de conquêtes progressives que continueront ses cadets, l'avenir saura dire qu'il est, en sciences d'observation, le promoteur d'une voie nouvelle le plaçant aux premiers rangs de la science et de la philosophie.

Avec notre admiration, une sympathie respectueuse est due à l'homme de bien, au penseur, au philosophe, au grand savant que fut Paul Choisnard.

LIEUTENANT-COLONEL MAILLAUD
Président de la Société Astrologique de France.

« FIGURES »

JEAN COCTEAU

—

Entre M. Jean Giraudoux, fantaisiste, et M. Paul Morand, réaliste, M. Jean Cocteau a adopté l'attitude de l'acrobate, du clown et de l'illusionniste.

M. Morand avait pris l'Europe, l'Asie et les deux Amériques; M. Giraudoux on ne sait quelle île légendaire, déplaçable sur la carte diplomatique, comme ces mouches dont la Pompadour marquait les villes à investir sur le plan du maréchal de Soubise : il s'est emparé des fêtes foraines de Paris et de sa banlieue, des cirques, des camps d'aviation et des champs de courses, et pour se donner l'ivresse de boire un peu d'azur, avec Pégase devenu « Dada », il a bondi sur les toits des maisons et sur la plate-forme de la Tour Eiffel.

Il y a du cabotinage dans son impressionnisme qui est celui du « trompe-l'œil », et je pense que c'est à la façon dont Gugusse refaisait les exercices de l'écuyère qu'il a passé d'Edmond Rostand à Mme de Noailles et de Mme de Noailles à Apollinaire, à Mallarmé, à Lautréamont et à Rimbaud, au son de la musique d'Eric Satie et de Stravinsky.

Sans doute, se recommande-t-il, par-dessus toutes choses, de la poésie. Poésie sont ses poèmes, poésie ses romans, sa critique et son théâtre. Mais il n'entend pas le mot ou la chose de la même façon que les symbolistes qui s'enfermaient dans la Tour d'Ivoire. Chanter, pour lui, c'est faire la parade. Il a, bien sûr, comme Gugusse, sa vie secrète, ses joies et ses chagrins intimes. Mais ce

n'est que sur l'estrade qu'il rit et qu'il pleure, non sans délayer le fard qui le grime. Il lui faut se trouver en contact avec la foule pour se révéler, et il ne devient lyrique qu'en forçant l'attention.

Désir de réussite, objectera-t-on. Parbleu! Et Maurice Barrès avait bien utilisé un homme-sandwich pour la réclame des *Taches d'encre*. Je crois, cependant, discerner davantage dans le désir de se produire de M. Cocteau. De la coquetterie, d'abord, et très féminine, avec un brin de mythomanie; mais surtout de la faiblesse. Ecoutez-le se plaindre, sur le mode laforguien :

> Ah! que je puisse rire! Ah! que je me dévête
> Et que je mette à nu mon cœur, mon cœur trop gros!

Ce n'est pas de dominer qu'il est avide; ce n'est pas même d'être compris; c'est d'être plaint, aimé, admiré, caressé...

Un enfant (il l'a écrit à M. Jacques Maritain : « J'affirme que c'est l'enfant qui m'a vu en vous. L'enfant a vu l'enfant »); un « enfant terrible », un enfant prodige, et qui voudrait être traité comme tel par le public. Il n'existe qu'en fonction de ce monstre, malgré toute sa sensibilité, toute son intelligence, tout son art, et peut-être à cause d'eux. Quand il n'amuse pas le public, ne l'étonne pas, il va cueillir des fleurs à son intention dans le jardin de nos lettres classiques, ou il pose sur ses genoux les oiseaux qu'il a attrapés au vol dans la forêt de Shakespeare, les bêtes qu'il a prises au piège dans celle d'Orphée... Voilà la merveille Raymond Radiguet, et voilà le dernier joujou *J'adore*, de M. Jean Desbordes...

Une telle personnalité est bien représentative d'une des formes, au moins, du nouveau « mal du siècle ». Son puéril désir de sympathie, au milieu de l'indifférence générale, est un signe pour l'observateur. Comme on se fait du mal pour punir quelqu'un de son manque de tendresse, il a fumé de l'opium, et, hier, il s'est converti...

N'est-elle pas symbolique — symbolique à la lumière

de Freud — cette page du *Grand Ecart* où l'on voit, une nuit, deux enfants surprendre leur mère « en chemise, les cheveux épars » à la porte de leur précepteur auquel ils avaient comploté de faire une niche...?

M. Cocteau voulait jouer, et il a découvert la vie avec ses laideurs sans pouvoir se ressaisir devant elle...

« Ne sois pas trop intelligent... », tel était le conseil qu'il se donnait naguère, dans un de ses poèmes. Mais ce n'est pas contre le danger de l'esprit qu'il aurait dû se mettre en garde. Il avait plus à craindre de ses nerfs que de sa pensée, de ses illusions que de sa clairvoyance.

Si jeune qu'il fût encore, en 1914, sa précocité avait fait de lui un homme d'avant la guerre, et il n'a pas réussi à s'harmoniser au goût du monde chaotique que ce cataclysme a engendré. Il a eu le tort, pour mieux dire, de prendre pour un goût l'absence de goût d'un tel monde, ses engouements ou ses toquades. Il a cru qu'il fallait forcer le ton, et il s'est faussé la voix. C'est bien dommage, car il était doué. La réparera-t-il dans la retraite à laquelle il prétend qu'il s'est décidé? Je le souhaite. Mais jusqu'à présent il n'a connu que des réussites fragmentaires. De là sa définition qui ressemble à une boutade : « Le plus grand chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un lexique en désordre. »

Il est souvent amusant. Emouvant parfois; parfois, aussi, profond. Si je me demande néanmoins de quoi son originalité est faite — ses meilleures métaphores me rappelant tantôt celles de M. Morand, tantôt celles de M. Giraudoux, — je suis bien obligé de reconnaître que c'est de son incohérence même ou de sa versatilité — mettons de son « frégolisme »...

Acrobate, clown, illusionniste, l'ai-je qualifié au début de ces lignes. Sous l'habit noir de Gugusse, il porte aussi le joli costume bariolé d'Arlequin; mais il garde toujours sur la tête, en signe de deuil, le chapeau de haute forme du pitre.

JOHN CHARPENTIER.

MASTER LOU PO TO

CAPITAINE MARCHAND [1]

—

IV

LA CHANSON

Durant toute notre traversée, de Hong-Kong à Singapoore, il fallut pomper sans trêve, car l'eau embarquait par l'avant du *Taï-Nhan*.

En effet, malgré les pièces de bois protectrices, le choc avait été si rude que des rivets sautèrent, des tôles furent défoncées et si notre navire était sorti de Hong-Kong avec un glorieux nez camus, il n'en était pas moins un *Taï-Nhan* blessé.

Master Lou Po To fit répandre à l'intérieur du vaigrage quelques barils de ciment, disposer à l'extérieur des prélarts goudronnés, et, les voies d'eau étant ainsi un peu aveuglées, on put tout de même atteindre Singapoore.

Mais là, il fallut passer au bassin.

Des hourras avaient salué notre sortie, des hourras saluèrent encore notre arrivée.

Bien plus, les états-majors des navires alliés ancrés sur rade offrirent un banquet à leur vaillant collègue Master Lou Po To.

Là-bas, en Europe, l'Angleterre et quelques autres nations s'étaient rangées aux côtés de la France. Dans l'Océan Indien, des corsaires ennemis rôdaient. Aussi,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 762.

en ces heures douloureuses, chaque marin admirait-il l'audace et la science nautique de notre capitaine, et tout homme de mer voulait-il avoir l'honneur, au moins une fois dans sa vie, de serrer la main de ce fameux Master Lou Po To, ce vieux renard héroïque qui, avec son « little french », avait envoyé par le fond le lourd courrier boche, dont le tonnage, le luxe criard et les flas-flas concurrents avaient indisposé tous les capitaines marchands du Pacifique.

Une centaine de navigateurs français, anglais, portugais, russes et japonais s'assemblèrent donc dans la salle du banquet.

Au bout de la table d'honneur, présidait notre capitaine, toujours digne et accueillant. Et, durant ce repas, il ne s'interrompit de manger et de boire que pour lancer un trait d'esprit ou lisser de sa main droite les longues mèches de ses favoris.

Après le banquet, quelques intimes escortèrent Master Lou Po To et tinrent à le régaler encore.

Notre groupe se dirigea alors vers la ville chinoise, passa le pont, puis s'engagea, à tribord, dans Smith Street.

Là, on s'arrêta chez Margared l'Américaine, qui, aux dires des connaisseurs, avait le meilleur champagne de tous les Straits Settlements.

Nous n'étions plus, à ce moment-là, qu'une vingtaine de vieux amis.

Aucun intrus ni marin d'eau douce.

Certains montaient des goélettes mixtes, de ces sortes de fortes barques à moteur qui vont d'île en île, au raccroc du riz ou du coprah, suivant la saison, et qui, bien entendu, embarquent et débarquent bien d'autres choses encore...

D'autres étaient « ingineers » à bord ou dans les docks. Mais tous ces hommes-là appartenaient à l'espèce de marins que Master Lou Po To appelait les Loups de la Fo-

rêt Bleue, car, pour eux, la mer n'est qu'une sorte de forêt où un loup hardi peut aisément trouver et forcer du gibier.

A peine les bouchons de liège eurent-ils heurté les nattes du plafond, que la grosse Margared (elle pesait bien deux cent cinquante livres, pas vrai, Old Jim?), qui était déjà saoule, se mit à chanter d'une voix aiguë l'air célèbre : *It's a pretty jolly fellow.*

Au refrain, tout le monde accompagna, soit en chantant, soit en battant la mesure à coups de bouteille sur les tables. Attirées par le bruit, d'autres femmes, blanches, jaunes, noires, arrivèrent. Qui chanta, qui dansa, qui but, qui fuma. Si bien qu'au bout d'une heure les gigueurs sautaient parmi les flaques jaunâtres du champagne, et l'atmosphère ne fut plus qu'une nuée grise où des formes à prétentions humaines poussaient des cris, s'agitaient, puis, assoiffées, vidaient d'un seul trait des bouteilles de n'importe quoi.

C'était bien là une horde de loups, joyeusement lancée, prouvant sa force et sa richesse à coups de piastres, de dollars, de taëls et de florins.

Mais une voix, plus forte que les autres, put enfin dominer le vacarme, et dit en piggin :

— Master Lou Po To, une chanson, par tous les diables!

Et les autres d'approuver : « Yes! Yes! Lou Po To! une chanson! »

Notre capitaine se leva, le bruit tomba aussitôt, et ce silence ne fut pas un vulgaire silence de politesse, non, mais un silence de déférence respectueuse, car tous ces navigateurs reconnaissaient en notre maître le grand chef des Loups de la Forêt Bleue.

D'un revers de main, Master Lou Po To releva les bords de son feutre. Sa belle face de marin : large front basané, lèvres rasées et favoris flottants, fut alors directement éclairée par le feu des lampes, et, ce soir-là, elle

me parut plus belle, plus mâle et plus respectable que jamais.

— Messieurs, dit-il, Messieurs et Gentlemen, je consens à chanter quelque chose, mais seulement quelque chose de peu commun.

» Veuillez donc me lancer plusieurs noms de pays, et, sur-le-champ, je composerai et chanterai des couplets où ces noms-là seront insérés. »

Des bravos accueillirent cette bizarre proposition, et, aussitôt, des noms furent criés : Zanzibar, Calcutta, Mauritius, Nouméa, Java, Yokohama, Madagascar !

Et de rire ! car on se demandait comment ce vieux marin allait se dépêtrer de tout cela...

Cependant, Master Lou Po To se recueillit quelques instants, à la manière des pasteurs anglicans qui veulent concentrer leur pensée avant un prône, puis, face à tous les joyeux buveurs, il chanta ainsi :

A Zanzibar, je chargeai des esclaves,
A Calcutta, des bonzillons hindous,
Puis mon clipper remit aux Mascareignes
Trente convicts enfuis de l'île Nou.

Refrain

Mais, si je suis un vaillant capitaine,
Rouleur de mers et forceur de blocus,
Si des terriens j'ai crevé les bedaines,
J'ai succombé sous les traits de Vénus !

J'ai trafiqué des frêles Japonaises
Payées comptant avec de l'opium vert,
Sous les à-pic des côtes javanaises
J'ai fait glisser huit cents fusils mauser.

O Bengalis, apportez-moi vos perles,
Madagascar, donne tes sachets d'or,
Je veux, ce soir, acheter des femelles
Qui calmeront les flammes de mon corps.

Et maintenant, j'attends la mort superbe,
Sur des brisants, poussé par un typhon.
Mais en trouant les flots, je crierai m...
A ce vieux monde où règne le dieu c...

A chaque couplet, c'étaient des applaudissements, des éclats de rire et des cris d'admiration : « What a fine boy! Bravo! Very well! »

Tous les buveurs, formant un chœur de voix rudes, reprirent plusieurs fois le refrain, les Anglais disant Venious pour Vénus, les Portugais, capitan pour capitaine; quant aux Japonais, qui avaient été ivres dès les premiers verres, ils se contentaient de sourire de leurs lèvres rasées et de leurs petits yeux noirs garnis de lunettes serties d'écaille.

C'était un chœur de navigateurs aux poches pleines. C'était bien là un chœur de loups ivres d'alcool, de force et d'orgueil...

Lorsque Master Lou Po To s'assit sur son escabeau à trois pieds, tous les chanteurs, se dressant, lui firent une énorme et dernière ovation. La case de Margared en trembla!

Oh! combien nous étions fiers, nous, du *Taï-Nhan*, d'avoir pour chef un tel marin!

Au milieu de ce tohu-bohu, personne n'avait remarqué les allées et venues d'une vieille macaïste. Elle passait entre les tables et, tendant la main aux navigateurs, demandait l'aumône en toutes les langues. Evidemment, les jeunes hommes ignoraient quelle femme c'était, mais les vieux savaient qu'elle s'appelait Conception et qu'au temps de sa jeunesse elle avait été une des plus jolies macaïstes du port d'Hong-Kong.

Conception s'arrêta enfin devant Master Lou Po To; mettant ses poings sur les hanches, elle lui demanda en portugais :

— Eh bien! signor Louis, que ferez-vous pour moi, ce soir?

— Ma vieille Conception, répliqua notre commandant, je vais faire la quête pour toi, veux-tu?

— Si je veux, buenas gracias, si je veux!

Et ainsi fit-il!

Master Lou Po To, prenant d'une main le bras de la macaïste, saisit de l'autre son chapeau de feutre gris et se mit à quêter de table en table.

— Pour notre vieille amie, disait-il.

Si quelque jeune femme semblait se moquer de Conception, le capitaine arrêtait sa moquerie, brutalement :

— Tais-toi, chipie! Tu te sais jolie maintenant, n'est-ce pas? Mais comment seras-tu après vingt ans de Singapoore?

Les monnaies de toutes les nations avaient empli le chapeau jusqu'au double bord. Master Lou Po To versa le contenu sur une table.

Alors, à la vue du petit tas de papier et d'argent, des larmes coulèrent sur les joues ridées de Conception.

— Gracia, signor Louis, murmurait-elle à la fois joyeuse, honteuse et émue, gracia, Master, merci, *I thank you very much.*

Lorsqu'elle eut serré ce léger trésor dans un mouchoir, elle prit la main de notre capitaine et la couvrit de baisers... avec ses lèvres qui, autrefois, avaient certainement été les plus jolies lèvres de tout l'Extrême-Orient.

Comme elle baisait la main fine et rude de Lou Po To, elle eut fantaisie d'en ausculter les lignes. Elle les considéra un instant et, d'un air douloureux, murmura enfin à son bienfaiteur :

— Oh! ne prenez plus la mer, signor Louis, ne prenez plus la mer. Je crois distinguer dans cette paume des lignes méchantes.

Puis elle sortit en hochant la tête.

Master Lou Po To ne la regarda même pas s'en aller. Il se contenta de hausser les épaules. Son verre contenait encore quelques gouttes de champagne. Il le leva jusqu'à la hauteur d'une ampoule électrique et s'amusa à le vider lentement.

Passant à travers les gouttelettes du vin de France,

les lueurs pâles de la lampe lancèrent des éclairs d'or.

Autour de nous, l'orgie continuait. Les cris des femmes traversaient, en pointes aiguës, le sourd hourvari des voix mâles. Dans un coin, accoté à la muraille peinte en rose, un maître d'équipage anglais rendait à pleine bouche. De toutes les tables, on le moquait et on l'insultait.

Un capitaine japonais roula de son banc. Deux femmes voulurent le relever, mais tombèrent en travers de son corps. Un Russe barbu se leva et chanta, d'une voix de basse, le refrain de Master Lou Po To. Toute la salle reprit plusieurs fois encore :

Mais si je suis un vaillant capitaine...

Puis le Russe s'assit et dit à ses voisins :

— Je suis content, j'ai sauvé mon âme.

Notre maître, les coudes dans les flaques jaunâtres de la table, écoutait sans entendre et regardait sans voir. Il songeait sans doute à des choses très anciennes, à des paysages lointains... Peut-être songeait-il à ce que venait de lui dire la vieille Conception?

Moi, qui étais tout à côté de lui, je l'entendis qui, se parlant à lui-même, murmurait :

« Oh! Comme ce serait beau! »

Cependant que, plus ivres que jamais, les Loups de la Forêt Bleue entonnaient et reprenaient avec entêtement les couplets et le refrain de la chanson que l'on appela désormais, de Suez à Vladivostok, la chanson de Master Lou Po To...

V

LE PHARE

Comme nous sortions de chez Margared, le soleil se leva, et tout l'Orient, au delà de la grande rade, fut pollué de rouge sale. La mer était encore couverte de brumes basses, rasant l'eau; la terre malaise, sous les coups brutaux du soleil, devint aussi amarante que le globe de l'astre.

Nous étions quelques-uns à escorter encore, respectueusement, Master Lou Po To. Il y avait, entre autres, Jim Paterson, commodore du long courrier anglais *Impress of China,* et c'est lui qui, au moment des derniers serrements de main, lança cette phrase :

— En somme, vieux camarade, ce fut une grande victoire obtenue avec de modestes moyens.

— Oui, crut devoir ajouter Maneira, et n'oubliez pas, commodore, que Master Lou Po To n'a jamais été battu de sa vie.

Tout le monde ayant approuvé les paroles du mécanicien portugais, notre groupe poursuivit une promenade très lente par les ruelles du quartier chinois, où déjà les restaurateurs dressaient leurs étalages de canards écartelés, de cochon laqué au sucre et de pyramides d'œufs de cane teints en rouge.

Master Lou Po To, avisant un débit de soda-water, nous fit asseoir sur ses bancs poisseux, commanda des limonades à l'orange « avec beaucoup de glace », but une large rasade et, s'étant essuyé les lèvres d'un revers de main, commença de parler ainsi :

— Messieurs et Gentlemen, dit-il, tout à l'heure, l'un de vous a prononcé une parole que je n'ai pas voulu relever sur-le-champ parce que je songeais à ce que je vais vous raconter.

» Maneira a assuré, n'est-ce pas, que je n'avais été battu de ma vie.

» Maintenant, où, grâce à ce céleste rince-cochon, frais certes, mais assez trouble pour nous flanquer la variole noire ou la peste, j'ai pu regrouper mes idées, permettez-moi de vous dire comment le citoyen Louis Bodot, du port de Nantes, a été battu dans sa vie, et même battu à plates coutures.

» Cela s'est passé il y a quelque quarante ans, alors que, novice imberbe, j'avais l'honneur — si l'on peut dire — de porter le chapeau de paille à rubans et le col bleu à triple liséré.

» On avait éprouvé le maritime besoin de construire un phare sur l'une des Poulo-Condore, et on avait formé compagnie de débarquement avec des fractions d'équipages de tous les navires français de l'escadre d'Extrême-Orient.

» Nous étions ainsi environ quatre-vingts matelots à garder les îles et les constructeurs du phare blanc.

» Les travaux durèrent plus d'un an. Les maçons chinois, les coolies et prisonniers annamites menaient lentement l'affaire, ennuyés qu'ils étaient de travailler sur des cailloux gris que le soleil transformait, dix heures par jour, en un monceau de laves fumantes.

» Nous, de la compagnie de débarquement, avions d'abord élevé des baraques en tôles et planches, afin de nous loger, puis nous étions demeurés là, à ne rien faire, sinon à jouer aux cartes et à désensabler des œufs de caret.

» On s'embêtait à mourir, on crevait de chaleur sous les tôles et sur les rochers, et surtout, oh ! surtout, nous étions là quatre-vingts jeunes hommes de dix-huit à vingt-cinq ans... sans femmes !

» Au bout du dixième mois de cette prison, certains de nous parlèrent de fuir les îles sur une embarcation, et d'aller « à terre », c'est-à-dire en un lieu quelconque,

n'importe lequel, Saïgon, Singapoore, Bangkok ou Serawak, un pays qui ne fût pas un navire à cailloux! Poulo-Condore, en effet, quoi qu'en disent les cartes, n'était pour nous qu'un navire, puisqu'il y avait seulement en cette île de l'eau à boire, et des hommes, que les règlements du service rendaient ennemis les uns des autres.

» Cette idée, d'aller tirer une bordée en terre à femme et à spirit, se coagulait de plus en plus dans nos cervelles, lorsque, soudain, une chaloupe débarqua sur la plage un civil et sa femme.

» C'était le gardien du phare qui venait prendre possession de sa tour. Il était marié à une Européenne, et la vue de cette jupe blanche fit sursauter le sang dans nos veines.

» Les deux arrivants durent, pour aller au phare, traverser l'allée de nos baraquements, tandis que leurs domestiques et les surveillants indiens passaient par la plage.

» Cent soixante yeux dévorèrent le costume blanc, les cheveux, le casque rond à nœud rose, tout enfin, et quelques copains déclarèrent avec assurance qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi jolie femme...

» A la nuit, le phare fut allumé pour la première fois, et son faisceau commença d'éclairer, par coups de balai réguliers, l'archipel, la mer et ses écueils.

» Très longtemps, cette nuit-là, nos yeux de demi-fous demeurèrent fixés sur le point lumineux. Pour nous, il signifiait, en effet, autre chose qu'une terre à éviter. Il semblait nous faire signe, pis : nous narguer.

» Une, deux,trois, quatre, cinq secondes : Clak! Un tour de lumière qui disait :

» — Eh! là-bas, en dessous! Il y a une femme, ici. Et vous, les quatre-vingts matafians, êtes au sec sur vos paillasses!»

« Une, deux, trois, quatre, cinq secondes : Clak!

» Et le jeu continua ainsi jusqu'à l'aube ardente.

» Alors... mais comment cela se fit-il? Je ne pourrai guère vous l'expliquer : c'est déjà un peu confus dans ma mémoire, et vraiment ce fut incompréhensible. Enfin, voilà.

» Au quatrième soir de cette basane lumineuse, un de nous cria dans la baraque :

« — Moi, je m'en fous! Je vais me payer la rombière! »

» A ces mots, d'un seul élan, les quatre-vingts corps nus (il faisait si chaud!) bondirent hors la moustiquaire, et, tous, nous allâmes sur la plage.

» La mer, devant nous, battait lentement la mesure à l'orchestre muet des poissons. Les crabes grouillaient de leurs pattes arquées, quelques crevettes bondissaient. Tout là-haut, sur la colline, le phare satanique faisait virer sans fatigue sa lanterne de maison publique!

» On marcha vers la lumière. Nos pieds enfonçaient dans la grève, le sable chaud coulant entre nos orteils. Parfois, on s'emberlificotait dans des rameaux de liseron; parfois, on piétinait des touffes de chiendent. Leurs piquants lacérèrent nos jambes, quelques hommes tombèrent.

» Nul n'en murmura.

» Notre troupe de jeunes gens altérés de femmes allait silencieusement. De nous se dégageait un âcre relent de mâles en rut...

» A tribord, dans la mer sombre, à peine quelques sauts de poissons.

» A bâbord, des fuites de lézards apeurés.

» La grève achevée, on se heurta à la colline, et on en fit aussitôt l'ascension, très lentement, péniblement même, car la pierraille nous déchirait la plante des pieds.

» Au bout d'une centaine de mètres, quelqu'un découvrit le sentier du phare; aussi, en dix minutes, fut-on au sommet du massif calcaire.

» A un lacet, les bâtiments du phare apparurent, tout

blancs, en face de nous. Mais un ravin nous en séparait.

» Dans le ciel, la lanterne tournait à intervalles réguliers, illuminant les caps. Plus bas, au ras de terre, nos yeux distinguèrent une maison. Ce devait être le logement du gardien européen, car, par la porte largement ouverte, voici ce que nous vîmes : d'un côté d'une table, un homme qui lisait; de l'autre, une femme qui allaitait un enfant.

» Avant d'endormir son petit, la femme du gardien lui donnait la tétée du soir...

» Nous demeurâmes haletants, couverts de sueur, surpris, les yeux écarquillés vers le groupe dont le calme familial nous coupa toute force.

» Qui eût pu penser que cette bougresse-là avait un enfant?

» Aussitôt, notre esprit s'envola par-dessus quatre milles lieues marines, vers le pays natal...

» Ceux d'entre nous qui étaient célibataires pensèrent sans doute au petit frère que la maman berçait chaque soir, et les Bretons, presque tous « fayots » et mariés, songèrent, eux, à la femme qui, là-bas, devait, elle aussi, avant de se coucher, donner un sein lourd de lait à de petites lèvres roses goulues.

» Alors, silencieusement, nous, les quatre-vingts matelots, qui avions cent fois subi des tempêtes et fait dix fois le coup de feu, nous tournâmes les talons!

» Après la colline, la grève; après le sable, la baraque.

» On était parti en serrant les poings, on revint les yeux en larmes.

» Et voilà comment, Messieurs et Gentlemen, Louis Bodot, du port de Nantes, a été fait capot.

— Par un enfant, cap'tain? demanda Johnson, qui vida son soda-water en faisant une grimace très comique.

Master Lou Po To précisa :

— Oui, Johnson, une chose de rien du tout, une espèce de petit bouchon rose qui pouvait bien avoir six mois...

VI

SOUS LE SIGNE DE LA TORTUE

Après sa réparation, le *Taï-Nhan* demeura durant près de douze mois, à l'ancre, devant les docks brûlants de Singapoore.

Les temps étaient, en effet, peu favorables au commerce, tout l'Extrême-Orient paraissant comme suspendu aux basques des guerriers d'Europe.

Mais, subitement, fin 1916, au souffle de quelques voix intéressées, des hommes essayèrent d'en frapper d'autres, en Asie, et le bon trafic reprit pour des navigateurs tels que nous.

C'est ainsi que Master Po To reçut certain jour une lettre écrite en un français très correct : on le conviait à un rendez-vous d'affaire, dans la cité chinoise.

Il s'y rendit, entouré de son état-major et d'old Jim, car, toujours prudent, il se gardait de tous les pièges possibles.

Le numéro indiqué dans la lettre nous désigna un compartiment chinois avec balcon de bois ajouré.

Dans la salle basse, nous trouvâmes un groupe de Chettys indiens au corps rougeâtre pintadé de blanches virgules çivaïques. A notre approche, leurs longs yeux noirs prirent le bleuté de l'aile du corbeau.

Les murs de la pièce étaient tendus d'images violemment coloriées, de branchages frais et de massacres de cerf.

Un Chetty, délaissant pour deux secondes son lit de camp, nous introduisit dans une pièce intérieure. Deux Annamites s'y trouvaient. Notre groupe les effaroucha. Alors, Master Lou Po To, nous ayant priés de nous tenir

dans la salle aux Chettys, demeura seul avec les hommes aux yeux bridés.

De quoi fut-il question dans cette palabre?

Je ne le sus jamais. J'étais d'ailleurs très occupé à observer le travail du plus âgé des Chettys : de ses pieds et de ses mains, il broyait sur une pierre noire des herbes de son pays. Je humai le relent de la poudre obtenue par le vieillard. Son âcreté me fit fermer les yeux. Immédiatement, cette image surgit en mon esprit : une côte rouge ourlée de cocotiers, un lourd soleil amarante mourant par brusques sursauts dans un ciel mauve...

Le lendemain, notre équipage embarqua une centaine de caisses aux planches insculpées de dénominations anodines : lait, conserves. Ces caisses portaient aussi quelques-unes de ces inscriptions qui laissent croire aux terriens qu'à bord des navires on s'occupe de leurs colis comme si c'étaient enfants en nourrice : « *Haut. Bas. A éloigner des chaudières. Craint la chaleur et l'humidité.* »

Tout ça, vous le comprenez bien, ce ne sont que des coups d'épingle à la susceptibilité du marin qui, lui, barbote dans l'eau et se rôtit les fesses aux grilles des chaudières, sans que jamais un cochon de terrien s'en soucie.

Bref, on partit, et, après quatre jours de navigation vers le Nord-Est, on arriva, par une belle nuit de juillet, devant un archipel : les îles de Cu lao Cham, où nichent les salanganes. La houle du large, lourde et puissante, bondissait à l'assaut des musoirs rocheux, mais les îlots, insensibles à ce choc, semblaient en tout pareils à ces troupeaux d'éléphants sauvages qui, aux nuits lunaires d'été, aiment à se laisser fouetter par le cours écumeux des torrents.

Des perroquets voletaient d'île en île, et l'écho des roches ventrues répétait sans arrêt leurs bizarres caquètements.

A minuit, la marée commença à monter, amenant avec

son coup de tête des flots soulignés en jaune par la phosphorescence. Comme s'ils eussent été effrayés par cette immense vague lumineuse, les perroquets se turent : on entendit seulement désormais le lointain raclement de la mer contre la côte d'Annam.

Master Lou Po To prit avec lui dans le sampan-major Maneira, moi et quelques Chinois du pont. On nagea vers la terre. Bientôt, des dunes surgirent; sous la clarté lunaire, leur bossellement blanc sale me sembla coulé en vieil argent patiné.

Le sampan franchit la barre d'une rivière. Après quelques chocs mous, on entra dans une eau calme. Nous perçûmes alors le long gémissement que faisait le passage de la brise marine parmi les panaches pleurards des cocotiers.

La marée et le vent nous poussèrent au fond d'un estuaire. A tribord, entre deux dunes, se cachait une case de pêcheurs. Notre barque piqua son nez busqué surmonté de deux yeux rouges dans le sable d'une grève, et, sautant à terre, nous gagnâmes la maisonnette.

Dans cette case, autour d'une lampe à huile faite de la carapace d'une limule, se tenaient trois Annamites : un vieillard à barbiche en balai de cabinet, un autre vieux toussotant, et un jeune homme qui parlait français. Leur taille exiguë, leurs têtes effrayées et craintives, leur allure cassée pouvaient faire croire que ces trois hommes venaient de s'échapper de quelque cachot de l'inquisition.

C'étaient pourtant des personnages de haute ligne : les propriétaires des caisses de conserves et de boîtes de lait...

L'interprète nous expliqua que le vieillard était un ministre de la Cour de Hué. Ce devait être vrai, car les deux autres l'approuvaient toujours et lui parlaient comme si c'eût été Dieu le Père.

Master Lou Po To et ce vieux brigand convinrent de

débarquer les caisses en question la nuit suivante, à l'heure du flux, afin que les sampans pussent regagner sans peine l'estuaire de Fai Foo.

L'argent d'achat serait porté à bord du *Taï-Nhan* par M. le Ministre lui-même. Après ces deux opérations, paiement et débarquement, M. le Ministre ferait l'honneur à Master Po To de vouloir bien accepter la modeste collation que lui offrirait notre capitaine.

Ainsi fut fait.

La nuit suivante, la ténébreuse rivière vomit lentement des formes noires qui vinrent s'amarrer à notre flanc. Un sabord fut ouvert et, sans treuil ni palan, les caisses furent remises de main en main aux hommes à chapeau pointu.

Pendant cette opération, les trois Annamites se tinrent dans la cabine de notre compradore. A chaque colis pointé, ils déposaient un sac de piastres sur la natte où fumait old Jim.

Lorsque tout eut été terminé, les ténèbres engloutirent à nouveau les barques silencieuses.

Master Lou Po To convia alors ses hôtes dans notre carré. Tout l'état-major du *Taï-Nhan* était là, sauf Johnson, et je compris bientôt le pourquoi de cette absence.

Au cours du repas, nous ne cessâmes de plaisanter, rire et choquer verres et ustensiles. Ce fut très gai et très bruyant.

Après les toasts au champagne, M. le Ministre quitta la table et monta sur le pont : la clarté lunaire lui montra alors une mer, calme certes, mais une mer unie, immense, profonde, où le *Taï-Nhan,* emporté par le jusant et poussé par ses hélices, allait gaillardement, fuyant la terre...

Le vieux remua cocassement ses bras, dodelina de la tête. Les deux autres firent de même, coururent rejoindre Master Lou Po To qui faisait les dix pas sur le pont. Notre commandant, toujours calme et digne, goûtait le

charme de cette belle nuit lunaire, tout en lissant de sa main fine ses longs favoris... »

Aux questions angoissées de l'interprète, le capitaine eut un geste d'apaisement, puis voulut bien expliquer :

— Monsieur l'interprète, dit-il, je ne saurais cacher plus longtemps à M. le Ministre le léger accident qui vient de nous arriver. Tout à l'heure, en débarquant les caisses d'armes, qui, si mes renseignements sont exacts, doivent aider Sa Majesté Dzuy Tân à chasser les Français de l'Annam, tout à l'heure, dis-je, nous avons cassé notre chaîne de mouillage. Bien entendu, l'ancre est restée par le fond.

» Vous m'assurez que ces messieurs veulent regagner la terre. Rien de plus juste, car seuls les marins ont été créés pour vivre sur l'eau. Vous êtes tous trois les hôtes de M. Louis Bodot, du port de Nantes. Vos personnes sont donc sacrées, et tant que vous serez à mon bord, pas un cheveu de votre tête ne souffrira. Je n'ai qu'une parole et connais les règles inflexibles de l'hospitalité.

» Toutefois, j'ai quelques scrupules à m'éloigner des côtes d'Annam. Quelles raisons vais-je donner à mes associés pour leur expliquer la perte des maillons et de l'ancre?

» Certainement, aucune de plausible pour un marin.

» J'ai donc pensé que si, pour me dédommager de cette perte, M. le Ministre consentait à me verser une somme légère, je vous ferais immédiatement débarquer.

» Qu'en dit Son Excellence? »

Tous trois comprirent alors qu'ils étaient bien prisonniers du *Taï-Nhan*... Ils essayèrent de parlementer, de discuter; ils menacèrent même.

Pour mettre fin à ces jérémiades, Master Lou Po To, qui, à la mer, n'aimait pas gaspiller son temps, tira sa montre du gousset et, en désignant les aiguilles aux Annamites :

— Il est deux heures un quart, dit-il. Vous avez, Mes-

sieurs, quinze minutes pour réfléchir à ceci : il me faut dix mille piastres d'indemnité. Sinon, je pique sur Tourane et vous remets délicatement entre les mains de la gendarmerie.

Ayant ainsi tranché, il se dirigea vers le gaillard d'avant, afin de vérifier l'arrimage de nos caronades.

Mais, peu après, le *Taï-Nhan* se rapprochait des îles bleues, et le sampan-major se détachait de sa coupée, emportant le seul interprète, qu'il déposa sur le rivage déjà rosi par les premiers feux de l'aurore.

Bientôt, le soleil se leva brusquement, son ocre rouge faisant contraste avec l'ocre jaune de la terre d'Annam. Les flots prirent une teinte verdâtre; les îles parurent d'abord mauves, puis roses et enfin grises, simplement bordées à leur base d'un mince liséré noir laissé par l'humidité du jusant.

Les deux Annamites demeurèrent toute la journée enfermés dans une cabine, ne s'occupant qu'à faire crisser leur peau sous le raclement de leurs ongles.

A la nuit tombante, un sampan fusa entre deux îlots et nous héla. Aussitôt, nos matelots, armés de carabines, se postèrent aux bastingages.

C'était seulement l'interprète qui revenait de sa mission.

On lui jeta l'échelle de corde, et, dans la cabine au cercueil, il fit tinter, une à une, sur un plateau de gaïac, dix mille piastres en argent.

Au dernier tintement clair, Master Lou Po To délivra les prisonniers.

Sans daigner leur adresser la parole, notre capitaine leur montra l'échelle légère. Ils la descendirent en tremblant.

Leur barque piqua vers le côté d'où venait le murmure de la vague, et le *Taï-Nhan* gagna la haute mer.

Master Lou Po To fit alors apporter quelques flacons sur la passerelle et nous pria de les vider allégrement.

Lorsque la première black and white eut été jetée pardessus bord :

— Messieurs, dit notre maître, Messieurs et Gentlemen, vous venez de voir combien la profession de capitaine marin exige de tact et d'esprit de décision. Toute affaire doit être rapidement et loyalement bâclée.

» Permettez-moi de vous faire remarquer qu'en toutes circonstances il faut savoir tenir parole. J'avais promis à ces messieurs la vie sauve, et nul n'eût été capable, sur l'eau, de me faire parjurer.

» Il ne faut non plus en vouloir à ceux pour qui le sort des affaires fut peu favorable. N'ayons donc aucune pensée méchante ou narquoise envers ces clients infortunés. Soyons-leur même reconnaissants de nous avoir fait gagner rapidement quelques milliers de piastres. On a tant d'occasions, sur mer, de perdre de l'argent.

» Messieurs, je lève mon verre à la santé de Son Excellence, la Troisième Colonne de l'Empire d'Annam. »

Comme notre commandant achevait la deuxième bouteille, un cumulus qui était demeuré jusqu'alors tapi sous l'horizon passa devant la lune. Cette masse grise se tint quelque temps opaque et informe.

Mais, sans doute sous l'action de la chaleur lunaire, le fouillis des nuages se désagrégea peu à peu, et quelques-uns de ses flocons prirent la forme d'un animal fantastique : un corps ovale prolongé d'une tête ronde et d'un bec obtus.

Nous désignant aussitôt le bizarre assemblage, Master Lou Po To ajouta :

— Messieurs et Gentlemen, les Puissances Supérieures elles-mêmes veulent bien approuver nos misérables actions humaines.

» Ne distinguez-vous pas, dans ce nuage, la forme de la tortue, c'est-à-dire de l'emblème de la Sagesse? »

VII

PAR CELUI DU ZÉNITH

Mais, à quelque temps de là, le *Taï-Nhan* reprit la mer, très malheureusement, car ce fut son dernier voyage, et aussi l'ultime traversée de notre capitaine, de celui que nous pleurerons jusqu'à notre dernier souffle, old Jim et moi, seuls survivants de « l'état-major » de ce fameux navire.

Je vous ai dit que Master Lou Po To avait, en guise de divan, dans sa cabine, un cercueil.

Que voulez-vous! Cet homme-là bourlinguait depuis si longtemps sur les mers jaunes, il parlait si bien les idiomes malais, chinois et piggin des ports d'Extrême-Orient, il était en un mot si asiatique, que les principaux compradores de Shang-Haï lui avaient un jour fait cadeau, tout comme à un de leur rang, d'un cercueil en bois fossile.

Cette superbe pièce, aux planches épaisses de plusieurs pouces, fleurait la résine de pin et pesait près d'une tonne. En bordure, disposés en grecque et gravés au feu, les caractères habituels : Bonheur, Longévité. Une chauve-souris ornait chaque angle et, de plus, sur chacune des faces principales, l'artiste avait sculpté les animaux qui, d'après le Manuel des Rites chinois, veillent aux quatre points cardinaux : la Tortue pour le Nord, le Moineau Rouge pour le Sud, le Dragon Bleu pour l'Est, et le Tigre Blanc pour l'Ouest.

Master Lou Po To qui, je dois l'avouer, était un peu superstitieux, nous disait souvent :

— Mes enfants, c'est dans ce cercueil qu'il faudra me mettre après ma mort. Et, par-dessus toutes choses, je

désire que vous ayez soin d'orienter la fosse ainsi que l'indiquent les quatre animaux sacrés, car je ne tiens pas du tout à être troublé dans mon sommeil par quelque influence perverse.

Cette fois-là, nous devions aller décharger à Canton deux cents tonnes de sucre noir. Au début, tout marcha bien. Mais, brusquement, le malheur fondit sur nous au moment où, comme toujours d'ailleurs, nul, à bord, ne s'y attendait.

Un matin, le quatrième de la traversée, A Sam, le boy chinois bondit sur le pont comme un fou, en criant :

— Master est mort! Master est mort!

Tous, « état-major », matelots et chauffeurs, nous nous précipitâmes sur la dunette.

Hélas! C'était vrai : Master Lou Po To était mort!

Sa face était calme, ses lèvres souriantes même; la mort venait d'arracher à la vie, sans heurt, crise, ni souffrance, celui qui avait été jusqu'à ce dernier jour un hardi marin et un homme de bien...

Seul de nous tous, toi, old Jim, qui avais lu beaucoup de grimoires de sorcellerie chinoise, eus une parole d'appréhension.

Tu me tiras à l'écart du groupe des pleureurs et me dis :

— Regardez, Ong Ma Kê, le capitaine serre les doigts de la main droite. Ça, mauvais! Bad! Very bad!

Mais, incrédule, je haussai les épaules, et pensai qu'une fois encore tu avais trop tiré sur le bambou...

Qu'est-ce que pouvait nous faire ce serrement de poing?

Sur-le-champ, on mit Master Lou Po To dans son cercueil, la porte de la cabine fut fermée à clef, et Johnson piqua vers la terre la plus proche : les Paracels, afin d'y déposer la dépouille de notre capitaine.

Cependant, vers minuit, le baromètre baissa, baissa. Et quand, par le travers des Paracels, le baromètre tombe ainsi en brusques à-coups, tout le monde comprend ce que cela signifie : c'était un typhon.

Nul, à bord, n'en fut effrayé. Le *Taï-Nhan* en avait vu bien d'autres!

Seul, toi encore, old Jim, à cette nouvelle, me répétas, en secouant ta natte en queue de rat :

— Bad! Very bad, master!

Presque aussitôt, le vent et la pluie se prirent à souffler follement comme si l'un de ces éléments eût voulu dépasser l'autre, et la mer se mit à bouillonner.

Bientôt, on embarqua de l'avant, de l'arrière, de partout. Le *Taï-Nhan*, le vaillant et cher petit *Taï-Nhan*, ne fut alors plus qu'une sorte de squale en fer luttant désespérément contre tout : le vent et la pluie, la mer et le ciel.

Le temps était d'un gris sinistre. Il y avait dans l'air un tel hourvari, qu'on ne pouvait se comprendre que par gestes : même en criant de bouche à oreille, on ne s'entendait pas!

Soudain, une lame plus forte que les autres nous arriva par le travers. Johnson tenta de l'éviter. La drosse ne manœuvra pas! La masse d'eau frappa le *Taï-Nhan* par tribord, arracha le bastingage, escalada jusqu'à la dunette et... fracassa la porte de la cabine du capitaine!

Depuis le commencement du typhon, nous étions tous, même les mécaniciens, sur la passerelle, à attendre nous ne savions quoi. Nous entendîmes le choc, le fracas...

Et, fous de terreur, nous vîmes passer, à toucher la passerelle, et roulé par la lame, le cercueil en bois fossile...

Le matelot chinois de la barre poussa un sifflement rauque et tomba évanoui au pied de la roue; Johnson,

de rouge brique mal cuite, était devenu cramoisi; Maneira étreignait son chapelet et priait. Toi, old Jim, cramponné à la rambarde, et pâle comme un Occidental anémique, tu regardais avec des yeux hagards.

Quant à moi... mais nul ne m'a jamais dit comment j'étais à cette minute-là...

Le cercueil fila, revint, disparut, émergea. Enfin, lancé par la mer, il heurta le mât de misaine. Sous le choc, les planches cédèrent, et notre maître nous apparut dans sa gaine de bois fauve, toujours calme, serein et doux, la main droite toujours serrée nerveusement.

Alors, du ciel gris sortit cette énorme clameur qui couvrit un moment le bruit du typhon : « Xat qui ! » (Chassez les démons).

Comme à un signal, le vent tomba, la pluie cessa, et les flots s'apaisèrent.

Devant nous, à quelques encâblures à peine, surgit d'un seul coup un îlot bas : l'un des Paracels !

Poussé par un courant, le navire filait sur les roches. Impuissants à le sauver, nous assistâmes au désastre : les chaudières noyées, les ancres emportées, la drosse brisée, notre cher *Taï-Nhan* fut précipité contre les berges de l'île, un peu comme se précipite le bélier lorsqu'il veut abattre son ennemi...

Huit jours après, une jonque de pêcheurs de trépan nous tira de ce lieu maudit.

Et, à Canton, entre une tasse de vin parfumé et un pot de « confiture », tu m'expliquas, old Jim, la raison de ces malheurs et me dévoilas ainsi l'âme de l'Asie...

Tu me fis rappeler que, sur le cercueil de Master Lou Po To, il y avait seulement quatre sculptures : le Moineau Rouge, la Tortue, le Tigre Blanc et le Dragon Bleu.

Chacun de ces animaux veillait certes sur un point de l'horizon. Mais ce qui manquait au cercueil de Master Lou Po To, c'était le signe protecteur contre les Esprits Mau-

vais qui rôdent entre la Terre et le cinquième point cardinal : le Zénith (1).

Tous nos malheurs sont venus de là!

. . . .

Fume, old Jim, fume, mon vieux fiscus! Au jour où ton corps desséché, ratatiné, momifié par la drogue ne sera plus assez fort pour retenir le souffle de ton esprit vital, je t'achèterai une belle natte couleur d'épi de riz.

Une natte? pour toi qui possédas des millions!

Mais, tu sais bien que nous n'avons plus de piastres, n'est-ce pas, old Jim?

Je t'y ferai coudre étroitement, et, sur les brins jaune clair, de la barbe de mon pinceau, je tracerai les cinq signes protecteurs qui correspondent aux cinq points cardinaux chinois.

Puis, d'une voix tremblante d'émotion et de joie — d'émotion, pour avoir perdu mon dernier ami; de joie, parce que fier de mon savoir — je murmurerai la formule sacramentelle :

« *Dans l'éther se tient un être, et cet être est l'éther lui-même.* »

Tenant ensuite d'une main trois baguettes d'encens, et de l'autre un bâton, je crierai :

« *Nam Mo! Nam Mo A Di Da Phat!* »

Jetant enfin de tous côtés (vers les cinq côtés) des poignées de sapèques et des grains de riz, je dirai, d'une voix coléreuse, aux diables pervers :

« *Vous tous, allez-vous-en, vous êtes rassasiés!* »

Malgré sa puissante érudition, notre grand Lou Po To ignora ces formules sublimes! Et c'est à cause de cette erreur qu'il mourut les doigts serrés...

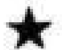
. . . .

(1) A rapprocher de cette invocation hébraïque :
« Au nom de l'Eternel, Dieu d'Israël, que l'ange Michaël soit toujours à ma droite, Gabriel à ma gauche, Uriel devant moi, derrière moi Raphaël, et, au-dessus de moi, la majesté du Tout-Puissant. »
(*Kriat Chéma*, prière juive.)

Les esprits du Zénith ont emporté son âme et son corps.

Où? Hélas! Hélas! Ni le vieux Jim, ni moi, n'avons encore pu le savoir...

Seuls maintenant, et pour toujours, le savent : sous les flots, les Rois des Dragons, et, dans les cieux, les Diables Pervers!



Mais cette histoire ne dit pas tout...

JEAN MARQUET.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Ajalbert : *Les Mystères de l'Académie Goncourt*, Ferenczi. — Léon Deffoux : *Chronique de l'Académie Goncourt*, Firmin-Didot. — Léon Deffoux : *Le Naturalisme*, Les Œuvres représentatives. — Léon Deffoux : *Trois aspects de Gobineau*, G. Crès et Cie. — *L'Herbier d'un Beyliste*.

Le monde est plein de mystères. Les métaphysiciens nous parlent du mystère de l'Univers. Pour certains, la tragédie essentielle de notre vie, c'est que nous venons ici-bas avec l'avidité de connaître et que, plus nous appliquons nos esprits à déchiffrer les secrets du monde, plus épaisses s'entassent les nues autour de nous. A quoi d'autres répondent que le grand mystère du monde, c'est précisément qu'il n'est pas de mystère. Les choses seraient tout simplement, tout naïvement parce qu'elles sont ainsi, elles n'auraient ni but ni sens ni principe caché, elles ne signifieraient rien, ne tendraient à rien, ne viendraient de nulle part et n'iraient nulle part. Elles seraient dans leur parfaite inconscience et ce serait tout. La raison qui nous empêcherait de donner réponse aux questions où nous exprimons les énigmes des choses, c'est que ces questions elles-mêmes seraient tout bonnement des questions illusoires.

A supposer qu'il soit fallacieux de parler du mystère de l'Univers, le réel nous offrirait du moins nombre d'événements compliqués et difficiles à débrouiller qui pourraient nous servir d'alibis. Tels consacrent leurs vies au mystère du Masque de fer, d'autres se rabattent sur le mystère Almazoff ou sur le mystère Kutiépoff et il suffit d'ouvrir un journal quotidien pour constater que des mystères, il en pleut. Des milliers et des milliers d'estimables ménagères prononcent le mot mystère en exprimant leurs impressions sur les faits du

jour. L'excellent Jules Laforgue alla jusqu'à nous parler du « sobre et vespéral mystère hebdomadaire — des statistiques sanitaires — dans les journaux ». Mystère! Mot chéri! Il donne si aisément l'impression qu'on pense avec profondeur! Nous avions les *Mystères de Paris*, plus récemment nous eûmes les *Mystères de New-York*. Nous avons aujourd'hui, grâce à M. Jean Ajalbert, les **Mystères de l'Académie Goncourt**. Cela vous donne un petit air aventureux à des choses qui n'ont pas grand'chose à voir avec l'esprit d'aventures.

Il est incontestable que l'Académie Goncourt s'est imposée au public. Et il est bien évident que le prix Goncourt éclipse les prix décernés par l'Académie française. Il y aurait là-dessus grande possibilité de méditations. Ce qui fait la vogue du Prix Goncourt tient à un ensemble de causes assez complexe. Si je voulais parler comme mes contemporains, il me faudrait employer des expressions comme : le mystère de la réussite du prix Goncourt et le mystère de la défaveur des prix de l'Académie française. Ces mystères sont fort peu compliqués. Gros atout pour le prix Goncourt : il ne se divise pas. Il apparaît d'autre part aux yeux du Français moyen qu'il existe dix lettrés constitués en Académie et pourvus de rentes à seule fin de désigner le meilleur livre de l'année. Songez-y : dix lettrés qui travaillent toute une année pour dégager de l'océan de papier imprimé le chef-d'œuvre qui doit émerger au-dessus de tous les autres. Voilà qui parle à l'imagination! Et puis le risque est mince. Douze francs par an, on peut toujours tenter le coup. Il n'en coûte pas plus que pour un billet de loterie. Mais surtout, ce qui donne la cote au prix Goncourt, c'est son caractère exclusivement littéraire. Ce qui a déprécié les prix de l'Académie française dans l'esprit du public, c'est la croyance qu'elle vise avant tout à lancer des livres édifiants. On soupçonne que les motifs politiques, sociaux et moraux l'emportent dans ses décisions sur les motifs purement littéraires et artistiques. Un prix de l'Académie française fait toujours figure d'un prix de vertu.

En vérité, en fondant leur Académie, les Goncourt, à leur insu probablement, accomplissaient un acte qui se trouvait en accord profond avec la forme d'esprit de l'homme moderne. Fonder une académie indépendante, en lui donnant les moyens

de vivre et en lui faisant accomplir tous les ans le geste symbolique de désigner le livre pour esprits indépendants, était un coup de génie. Deux traits dominent l'homme moderne : esprit grégaire et désir de se prouver qu'il est indépendant. Le livre désigné par l'Académie Goncourt agrée aux hommes modernes parce qu'il leur permet de faire en corps un acte d'indépendance. Tous ceux qui s'intéressent à la poésie tiennent à se montrer enthousiastes de Baudelaire, de Rimbaud et de Mallarmé parce que les hommes modernes aiment à se griser avec unanimité des poètes indépendants. Admirer un peintre désigné par un jury officiel, ce serait se montrer esclave; s'exalter en foule pour un peintre déclaré génial par un marchand de tableaux qui se livre à un coup de Bourse, c'est attester son indépendance. L'homme moderne est le plus docile des hommes, pourvu qu'il ait la sensation d'obéir à des forces d'apparence indépendante. Ce qui est le plus opposé à l'homme moderne, c'est l'homme qui connaît son vrai plaisir et qui le suit.

Le livre de M. Ajalbert est fort vivant, fort curieux et déroule de nombreuses anecdotes qui ne manquent point de saveur. On aimera dans ce livre un portrait d'Alphonse Daudet tout vibrant de sympathie. On verra même se profiler délicatement Mallarmé, « incompétent en autre chose que l'absolu ». On se rencontrera au café avec Jean Moréas et son inoubliable accent et son orgueil candide : « Je suis bô! Et d'ailleurs, je ne conçois point un poète qui ne soit pas bô. » Ou encore : « Je suis un Beaudelaire qui a plus de couleur. » Des pages fort émouvantes nous émeuvent au sujet de ce Paul Adam qui, portant la chance écrite dans les paumes de ses mains, fut une victime toute particulièrement choisie de la malchance. Paul Adam semble bien avoir été un grand cœur et un véritable paladin d'héroïsme. Je me prends à désirer que l'avenir sauve quelques pages de cet homme qui mourut à la peine et combattit avec beaucoup de fierté. A ceux qui veulent se renseigner sur la fameuse et bien oubliée affaire Vaillant, M. Ajalbert offre un excellent chapitre. En somme, l'Académie Goncourt est le centre moral de ce livre où défilent les hommes et les anecdotes les plus variées qui touchent de plus ou moins près à la vie de l'Académie.

A l'occasion, M. Ajalbert sait avoir la dent dure. M. Abel Hermant n'est traité qu'avec un ménagement tout relatif. Contre ceux qui manquent de respect à la mémoire des Goncourt ou qui suspectent la loyauté de l'Académie, M. Ajalbert n'y va pas de main morte. M. Camille Mauclair est proprement exécuté et défunt Paul Souday en prend pour son grade. Apprenez, candidats au Goncourt, que les livres sont lus avec conscience, car les Dix sont des gens qui ne vont le soir ni au théâtre ni dans le monde. Ils lisent, dans leurs familles, sous la lampe, les centaines et les centaines de romans nouveaux, (Qui nous peindra le nouveau supplice de l'homme qui doit lire tous les romans qui paraissent?) Ne pourrait-on pas se demander si les Goncourt, qui imposèrent à dix hommes pareille tâche, ne furent pas des tortionnaires ingénieux? Et le célèbre *Journal des Goncourt*, direz-vous! M. Ajalbert vous prouvera que rien n'oblige à la publication immédiate. Dans le Testament des Goncourt, il y a : « *pourra* » et non « *devra* être publié »!

Quant au titre du livre, il est une petite malice de M. Ajalbert qui nous laisse entendre que les Mystères de l'Académie Goncourt, c'est précisément qu'il n'y en a pas.

M. Léon Deffoux connaît par le menu tout ce qui concerne l'Académie Goncourt. Et pour lui, tout n'est pas aussi clair, aussi exempt de mystères que l'affirme M. Ajalbert. Son livre **Chronique de l'Académie Goncourt** est un livre alerte, bourré de faits et enlevé avec brio. Si l'on veut voir clair dans les motifs qui incitèrent les Goncourt à fonder leur Académie, il faut lire cet ouvrage. Avez-vous remarqué que tout acte que nous accomplissons pour quelqu'un, nous l'accomplissons aussi contre quelqu'un. L'expérience des Goncourt n'avait pas été enchantement pur. Les difficultés, les amertumes, ils les avaient connues. Nul doute qu'ils n'aient voulu aplanir le chemin à quelques écrivains à venir en constituant leur prix et leur Académie. Mais, en même temps, la fondation de leur Académie était aussi un geste de vengeance contre l'autre Académie, qu'ils avaient quelques raisons de ne point chérir. Ne faut-il pas tenir compte aussi de ce désir de sauver leur nom de l'oubli qui leur tenait si à cœur? Une lettre de 1855, adressée à Aurélien Scholl et écrite par Jules de Goncourt,

livre toutes leurs déceptions et toutes leurs souffrances! Il n'est pas d'écrivains plus curieux à étudier pour révéler la psychologie de l'homme de lettres au XIXe siècle! Quel appétit d'immortalité! Quelle volonté de ne pas déchoir de leur idéal! Et quelle obstination douloureuse contre un monde hostile! Il y a dans ces Goncourt, considérés comme types de l'homme de lettres idéal du XIXe siècle, tout à la fois du saint, du héros et du martyr! Je me suis dit souvent que leur survie, les Goncourt plus qu'à leur œuvre la devront à la pureté du type humain qu'ils incarnent. On ne peut les négliger pour composer la statue idéale de l'homme de lettres parfait du XIXe siècle.

Sait-on que Jules Vallès, qui figurait sur la première liste des Académiciens, s'emporta avec véhémence contre le piège doré que les Goncourt tendaient aux écrivains? Il leur reprochait d'assassiner les écrivains avec un maillet d'argent. Foin d'aplanir le chemin de la réussite! « La misère est la grande nourrice! » s'écriait ce Vallès qui fut lui aussi un bien curieux homme!.

Constatons que l'Académie Goncourt ne fut pas rancunière à Ponchon qui ne ménagea point les brocards à ses fondateurs :

Nous leur devons le « style artiste »
Comme « le document humain »,
C'est-à-dire rien de plus triste,
De moins artiste, et moins humain...

Ainsi s'exprimait l'auteur de *la Muse au Cabaret.*

Avec **le Naturalisme**, M. Léon Deffoux nous donne un livre composé pour moitié d'extraits caractéristiques des œuvres naturalistes et pour moitié d'une riche étude sur le mouvement lui-même. Peut-être la matière de l'étude est-elle trop riche pour le cadre de l'ouvrage. On sent que M. Deffoux s'est intéressé tout autant aux petits naturalistes, dont beaucoup sont oubliés, qu'aux chefs du mouvement. Il a voulu tracer rapidement et vivement toutes les physionomies, ce qui nous vaut d'ailleurs d'intéressantes pages, mais ce qui entraîne par compensation quelques insuffisances sur les caractères mêmes du mouvement. Dans l'ensemble, nous avons là une galerie

d'esquisses qui ne manquent pas de vie. Beaucoup d'anecdotes piquantes. Tel ce Charles Floquet qui à l'époque où parut *l'Assommoir* flétrissait dans Zola un « calomniateur du peuple» qui forgeait « des armes pour la réaction ». La physionomie de Zola, avec son choix délibéré des moyens violents, avec son art de se servir de la force du groupement, avec son appétit de conquêtes, est tracée avec relief. Et l'on prend plaisir aux vifs portraits d'un Henry Céard, d'un Paul Alexis, d'un Paul Bonnetain, qui furent peut-être plus naturalistes que les plus grands écrivains naturalistes. J.-H. Rosny aîné est bien saisi dans sa complexité. Et les pages sur ce singulier Octave Mirbeau sont particulièrement bien venues. Qu'on ne vienne pas dire à M. Léon Deffoux que le naturalisme est mort, il protesterait!

Des trois ouvrages que M. Léon Deffoux vient de faire paraître, celui qu'il intitule **Trois aspects de Gobineau** a particulièrement requis mon attention. Tout le monde connait l'histoire de ce curieux écrivain, un des plus originaux de notre XIXe siècle et qui serait bel et bien resté inconnu s'il n'avait rencontré de vifs admirateurs en Allemagne. C'est l'impression profonde de ses ouvrages sur Richard Wagner qui lui valut de ne pas sombrer dans l'indifférence générale. Ce Gobineau me semble, parmi les écrivains du XIXe siècle, dessiner par son indépendance et sa fierté une physionomie bien à part. M. Deffoux publie une lettre qu'il écrivit à vingt-huit ans, alors qu'il venait de faire paraître son *Don Juan*. Il est si persuadé qu'à la naissance de l'œuvre d'art doivent présider des sentiments d'absolu détachement qu'il refuse même tout mot d'annonce ou de réclame dans les journaux! Cette indépendance lui coûta plutôt cher!

M. Deffoux publie dans son livre des lettres de Mme Cosima Wagner à Gobineau qui sont de toute beauté. J'en détache ce fragment qui est descendu au plus profond de moi :

... Vous croyez, cher Comte, que je ne connais pas dans toute sa profondeur le mépris que vous avez pour notre temps. Si je ne l'avais su, deviné et connu à vos écrits, je ne me fusse jamais autant laissée aller. « Je n'attends rien du monde et j'ai appris à désespérer », disait sur ses vieux jours Gœthe que les badauds affublent du calme olympien, ne comprenant rien à la sérénité du

génie... Quand on a appris à désespérer, on a peut-être résolu le problème de la vie, trouvé le mot de l'énigme et roulé le sphinx dans l'abîme.

Ah, que ce mot de Gœthe m'a plu! Ce Gœthe que j'ai tant aimé, je l'ai toujours considéré comme un des plus sensibles parmi les humains, précisément parce qu'il a connu plus que tout autre le besoin de masquer sa sensibilité. Cette espèce de béate satisfaction qui lui donne je ne sais quel air de philistin, je n'y ai jamais cru. L'attitude olympienne était sa cuirasse. Mais pour comprendre Gœthe, il faut aller au delà des mots et saisir en eux la palpitation de l'âme. Mais quelle belle expression : apprendre à désespérer! Oui, c'est là le maître-apprentissage, celui qu'ont connu tous les hommes de très grand style, dans quelque ordre que ce soit. Il est étonnant de voir des formules presque identiques éclore sur les lèvres de gens fort différents, mais de même étage d'âme. Le mot de Gœthe est au fond celui du Taciturne, et il est aussi celui de Nietzsche : « sans espoir et sans pitié ». Atteindre cette implacable énergie et même cette cruelle Tendresse qui sont au delà de l'Espoir, voilà le havre terrible où il s'agit d'aborder. Je n'ai jamais pensé que l'olympienne sérénité de Gœthe fût autre chose!

La première étude, *En marge d'Otto-Jarl,* nous montre Gobineau se créant un ancêtre scandinave par une évidence intuitive; la seconde, *En marge de la Renaissance,* expose les origines du gobinisme en Allemagne, et la troisième nous présente l'ouvrage de Gobineau intitulé *Adieux de don Juan!*

Choisir est à sa manière une sorte de création. Si tout a été dit depuis qu'il est des hommes, un homme arriverait fort bien à se peindre en choisissant dans la littérature de tous les temps ce qui correspond à son tempérament propre. Je me disais cela en lisant **L'Herbier d'un Beyliste,** ouvrage anonyme formé d'un recueil de pensées venues des quatre coins du monde et portant sur tout ce qui est et sur quelques autres choses encore. Confucius et la Bible, Platon et les Evangiles, Montaigne et Pascal, Chamfort et Vauvenargues, Oscar Wilde et Remy de Gourmont et jusqu'à Nathalie Clifford-Barney et M. Charles Régismanset, ont été mis à contribution. Il suffit de lire le chapitre sur les Femmes pour constater que l'auteur du

livre n'aime point voir les choses à travers le voile idéalisateur d'un Lamartine. D'où vient qu'en écrivant des pensées sur les femmes, on s'applique instinctivement à leur donner le ton d'une expérience désabusée? Je me le suis demandé souvent. Au fond, dire beaucoup de mal des femmes, c'est révéler qu'on tient bien à elles. Il est d'ailleurs une certaine manière de dire du mal des femmes qui les rend plus intéressantes que les éloges. Et au fond, les femmes elles-mêmes ne se font-elles pas un peu complices du mal qu'on dit d'elles, précisément parce qu'elles sentent avec un infaillible instinct que dire du mal d'elles, c'est prouver qu'on pense beaucoup à elles et que leur attribuer de mystérieuses perversités, c'est les rendre exaltantes à l'imagination. La femme ne hait pas le mal qu'on peut penser d'elle, elle hait le manque d'intérêt qu'on peut lui porter. Je garde ce livre sans nom d'auteur ni d'éditeur à portée de ma main.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Madeleine Merens-Melmer : *A la Fontaine de Narcisse*, « Librairie de
France ». — Suzanne Buchot : *Quand se penchent les lys*, « La Revue des
Poètes ». — Marceline Desbordes-Valmore : *Choix de poésies*, Lemerre. —
Ronsard : *Choix de poésies*, Lemerre. — François Coppée : *Choix de poé-
sies*, Lemerre. — Frédéric Mistral : *Choix de poésies*, Lemerre.

Sous l'Auvent et, encore plus peut-être, *Sous le Signe de la Musique*, les premiers recueils de vers de Mme Merens-Melmer révélaient un vrai cœur de poète, empli d'un sentiment ou regret, peut-être indéfini, mais douloureux. Il y avait dans ces poèmes de lourdes vagues de sonorité poignante et imprécise, et on sentait que l'auteur pour s'exprimer ne savait encore précisément lequel des deux, de la passion musicale où elle aimait s'abîmer d'extase les sens et le cerveau, de la poésie où elle tendait de déverser le trop-plein de ses rêves, de ses désirs et de sa foi en l'amour et en la beauté, l'absorberait le mieux dans les ondes bénies de sa suprême félicité. C'est, en vérité, que le poète en demeurait encore à la période incertaine des recherches et des hésitations. Elle n'osait peut-être pas se fier tout entière à la Muse conseillère, elle ne savait pas non plus complètement comment s'y prendre; peut-être ne

se débrouillait-elle pas encore elle-même avec assez de science et de conscience.

Maintenant elle nous apporte un troisième recueil, et qui, celui-ci, est en vérité un très noble, plus que noble, très beau recueil de poèmes, **A la Fontaine de Narcisse.** « *A la Fontaine de Narcisse* », nous dit un avertissement, « Psyché demande le nom de l'amour mystérieux qui la brûle en secret... La Psyché antique, sensibilité féminine, se penche aujourd'hui sur ces fontaines de la connaissance où Narcisse, intelligence mâle, oublie la vie et ne recherche que son image... Aux Miroirs [formant la seconde partie du recueil], son visage se reflète en diverses incarnations que domine l'Amour ou Vénus. »

Il y a, en vérité, plus encore et mieux. Il y a là l'image une et diverse du destin de la femme qui s'ignore, plus haute et plus pure, même en les tempêtes de son âme, que l'homme, et qui ne se déprend jamais de le rejoindre, se situe à son ombre et évolue dans sa dépendance. Mais quelque chose cependant de sa fierté originelle la détourne d'accepter la déchéance, l'abandon stupide, le renoncement sans motif, très égoïste de l'homme. Elle voit mieux que lui-même, penchée sur la même fontaine, le visage qui s'y surprend et s'y confond. Mais elle ignore trop que l'élan éperdu de ses aspirations, de ses plaintes, de ses souffrances prolongées sont, en elle, l'écho qui persiste des nécessités suprêmes auxquelles nul, en définitive, n'échappe à jamais et sans rémission. Elle ne veut pas se rendre compte, ô Psyché cependant lumineuse, mais qui incline la lampe sur le front du jeune dieu endormi, que cette intime intuition qui détermlne les actes de sa bonté et de son indulgence sont la source même de la pensée, de l'intelligence et du savoir. L'homme s'absorbe dans l'épanouissement des fleurs à grand effort obtenues, il ne se soucie de savoir d'où monte la sève, d'où provient leur éclat; sa sœur négligée ou oubliée tient la science suprême, qui est celle des origines, sans qu'elle s'en doute; sans cesse il y faut revenir, mais les lourdes et sourdes absences la déçoivent et la désolent.

Les poèmes ici réunis répercutent cet émoi double, d'autant plus délicatement et profondément que l'auteur s'en aperçoit à peine. Jeune fille ouverte à l'amour, elle s'enchante de

mirages qui l'un après l'autre se sont éteints; plus tard, dans la possession des richesses enviées elle n'étreint souvent que le vide et le refus. Son compagnon élu, les visages autrefois enviés, ne sont-ce que des fantômes? Ils se passionnent d'eux-mêmes, de se connaître, de se grandir dans l'isolement où ils se mirent en eux. La femme s'apprête à un rôle de consolatrice et de meilleure amie, c'est une partie frêle et belle de sa fonction plus complète d'amante qui se fût rêvée tout abandon et tout accueil. L'Amour même, tel qu'elle le poursuit par tous les instants du songe et de la vie, n'est-ce à propos de lui que La Fontaine conseille ainsi Psyché : « Cesse d'être errante : ce que tu cherches a des ailes; quand tu sauras, comme lui, marcher dans les airs, tu seras heureuse. » — A Proust déclarant : « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus », George Meredith d'avance avait répliqué : « More gardens will they win than any lost — plus de jardins gagneront-ils qu'aucun qu'ils aient perdu, ce qui est vil étant arraché, tué ce qui est amour... » Tant que la flamme d'amour rigide persiste en la femme, c'est elle qui a raison, contre l'Amour même, s'il s'est endormi.

Toi qui portes ta douleur comme une lanterne sourde
Dont les proches ne voient point le rayon mais le reflet,
Toi qui fus la main qui sauve et, ployant sous ta croix lourde,
A chaque passant donnas le secours qu'il lui fallait,
Saurais-tu, les temps venus de récolte et de vendange,
A ton âtre réchauffer les misères à l'affût,
Et du froment et du vin dont craquent cellier et grange
Faire haute et large part à ces pauvres dont tu fus?

Je cite ce court poème parce qu'il est écrit en vers de quatorze syllabes, et que je ne connais personne qui manie plus fermement que Mme Merens-Melmer ce rythme difficile. Elle n'en fait, d'ailleurs, aucun abus, et se satisfait le plus souvent des rythmes plus usuels de douze, huit et six syllabes dont elle se sert avec une aussi simple et sûre maîtrise. Et j'aime aussi qu'elle chante avec simplicité, avec ardeur quand son cœur bat, grave et démesuré,

Aux accents de Schumann impérieux et tendre,

au souvenir des jours d'adolescence où de tendresses latentes,

d'abandons lumineux et d'attente allègre vous vous formiez en son sein,

Beaux songes de quinze ans dans un jardin d'avril!

Quand se penchent les lys, les poèmes de ce petit livre d'ardeur et de piété en la vie, en l'amour dénotent surtout une âme sincère et pure. Les vers de Mlle Suzanne Buchot sont tels quels, point mauvais, faciles en somme, peut-être obtenus assez difficilement tout de même, emplis d'application, d'une écolière qui a beaucoup encore à assurer, à approfondir son métier. Des passages pourtant heureux, en ceci surtout que le poète s'y révèle, s'y surprend soi-même :

Je suis lasse d'aimer l'amour sans le connaître

ou quand se souvenant qu'à seize ans elle s'était éprise de pure tendresse pour le Christ, elle s'écrie :

Mais en t'aimant, Seigneur, c'est l'amour que j'aimais!

Evidemment tout cela ne parle pas du ton d'une Marceline Desbordes-Valmore. S'il n'est pas aisé de réunir, à présent, sinon en des réimpressions (Lemerre, éditeur) l'œuvre complète de cette prodigieuse femme qui fait que, à côté de Sapho, nulle ne demeure, pas même Louise Labbé, ou en Angleterre Elizabeth Browning ou Christina Rossetti, c'est un excellent **Choix de Poésies** que nous présente, chez le même éditeur, M. Maxime Formont. Evidemment un autre eût donné la préférence à d'autres poèmes. Qu'importe : ceux qu'il a réunis sont excellents et caractérisent à merveille les dons et mérites de ce poète qu'on n'admirera jamais trop.

Le **Choix de Poésies** fait et présenté par le malheureux Tancrède Martel n'est pas moins excellent et justement évocateur des diverses manières de Pierre de Ronsard, du moins en ce qui concerne les parties de son innombrable production qui sont, avec justice, les plus universellement glorifiées, les *Amours*, les *Odes*, deux *Elégies*, des *Hymnes*, des *Poèmes*, les *Gayetés*, les *derniers vers*. Pourtant on a tort de trop négliger, sinon *la Franciade*, certains passages du *Bocage royal*, des *Eglogues*, des *Discours*. Ronsard, c'est un peu comme Hugo, le bon n'y saurait être épuisé, parmi tant de parties alourdies

d'emphase, de manque de mesure, de platitudes même volontaires ou de banalités. Mais tenons-nous en au bon : quel poète au monde nous réserve de plus abondantes moissons que ces deux-là? Ah! qui donnera un jour une anthologie de Victor Hugo dont le choix ne soit entaché de complaisances pseudo-philosophiques, politiques ou simplement scolaires, un choix sensible et dû à un poète? Un volume d'ailleurs n'y saurait suffire.

Ce sont de méritoires anthologies que la librairie Alphonse Lemerre présente, dans une typographie et un format agréables, au lecteur de bonne volonté. Déjà nous avons précédemment signalé l'anthologie de Sully-Prudhomme, bien faite peut-être, mais qui tristement souligne, à mon avis, la médiocrité du poète; voici le **Choix de Poésies** de François Coppée, qui illustre étonnamment ce destin étrange d'un poète prodigieusement armé, maniant le vers avec une sûreté incomparable, sans cesse à l'affût d'une poésie de la vie familière et quotidienne, à quoi son vers de bronze, ample, sonore, s'adapte mal, et qui ne s'avise pas d'un changement nécessaire à ses desseins; il y faudra l'instinct délicieux d'un Francis Jammes...

Enfin un **Choix de Poésies** encore de Frédéric Mistral, des plus curieux, mais je ne connais pas le provençal; la traduction, on sait, ne satisfait qu'à demi les enthousiastes, et, de fait, à entendre réciter ces vers par des Provençaux, on les conçoit autrement imagés, chaleureux et musicaux que nous, les pauvres lecteurs du Nord, nous pouvons nous le figurer par le décalque pâle qui accompagne le texte.

Mais attendons les autres recueils promis. Théophile Gautier, ah! s'il pouvait être intelligent et sûr, quelle juste et glorieuse vengeance pour ce grand poète si malmené par ceux qui le connaissent mal! Vigny, Leconte de Lisle, Lamartine sont annoncés, et même Baudelaire, mais que peut être un choix de poésies de *Baudelaire?* Les poèmes des *Fleurs du Mal* font, tout au plus, trois cents pages.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Gide : *Robert;* Editions de la Nouvelle Revue française. — Christiane Aimery : *Mademoiselle Dornis, peintre;* Perrin et Cie. — Marie Le Franc : *Hélier, fils des bois,* Editions Rieder. — C. Constantin-Weyer : *Clairière,* Editions Stock. *P. C. de Compagnie,* Editions Rieder. — Guillemette Marrier : *Lokoma,* Editions des Lettres Françaises. — J.-H. Rosny aîné : *Les conquérants du feu,* Editions des Portiques.

Dans **Robert** (l'époux de l'Eveline de *L'Ecole des Femmes*), M. André Gide nous présente, aujourd'hui, la défense du mari contre les accusations de sa compagne. Que cette défense se tourne, en définitive, contre celui qui la soutient, c'est, comme bien vous pensez, toute la malice ou tout l'art de M. Gide de nous le faire comprendre et sentir... Robert qui incarnait l'homme, sa prétention, du moins, et l'hypocrisie qui en résulte, ne se révèle pas autre, dans l'essai de réhabilitation qu'il tente de lui-même, que nous l'avait montré le journal d'Eveline. Il est *fidèle* au portrait qu'a tracé de lui sa femme, et c'est de vouloir plus qu'il ne peut qu'il s'avère fautif, et qui pis est : ridicule. On objectera qu'il y a quelque mérite à s'efforcer vers le bien — même indigne. Sans doute, et Robert pourrait être touchant s'il ne s'arrogeait le droit de dominer. Est-ce parce qu'il croit en Dieu qu'il s'arroge ce droit? Je le pense, et je pense que telle est la raison pourquoi M. Gide le raille si férocement — à la façon dont un chrétien peut s humilier lui-même — et parce qu'il retrouve en lui plus d'un trait du calviniste qu'il fut. Mais le mensonge de l'homme, celui-ci abandonne-t-il la foi religieuse, sait mettre la foi morale ou politique ou scientifique à son service. L'orgueil qui commande ce mensonge ne s'embarrasse pas pour si peu. Reconnaissons-le : c'est son besoin d'autorité et son désir de prestige qui contraignent l'homme à créer au-dessus de lui une puissance abstraite dont il se sacre le représentant. Qu'est-ce que cette subordination qu'il exige, pour parler comme M. Gide, « de la sensation et de l'émotion à un idéal », sinon la soumission des autres à une discipline qu'il a inventée? Il ne la respecte ou n'affecte de la respecter que pour qu'on le respecte, à son tour, grâce à elle... Voilà bien ce qui exaspère M. Gide. Rappelez-vous la déclaration des *Nourritures terrestres :* « J'écris pour qu'un adolescent, plus tard,

pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. » *Robert*, après *L'Ecole des Femmes*, s'adresse à ce jeune homme que M. Gide souffre de n'avoir pas été, et qu'il cherchait parmi les lycéens des *Faux-Monnayeurs*, pour faire de lui son disciple, c'est-à-dire pour lui proposer de substituer l'expérience à l'autorité. Mais on frémit en songeant aux conséquences possibles de la paradoxale et audacieuse philosophie de M. Gide. Ce qui est hédonisme pour une intelligence de sa qualité, ne sera-t-il pas anarchisme pour d'autres? Car il reste quelque chose de chrétien dans la spiritualité même de cet hédonisme qui fait M. Gide s'élever (*Explications*) contre toute théorie ne lui enseignant pas « un emploi suffisant de sa force et de *sa vertu* ». De sa vertu; qu'est-ce à dire? Et notez que, si Eveline perd la foi, elle reste vertueuse. Mieux : c'est en stoïcienne qu'elle reçoit les sacrements à un moment où elle est convaincue qu'elle va mourir... « Je crois, écrit Robert, que sa nature était foncièrement meilleure que la mienne. » Meilleure par rapport à quoi, si les valeurs dont les hommes se servent, *même pour mentir*, n'ont plus aucun sens?... On voit par là où le petit ouvrage de M. Gide nous entraîne... On croyait ne lire, sous forme d'une étude psychologique, qu'une satire des travers de l'homme et des inconvénients du mariage; et c'est toute la question du problème de la vie qu'on trouve mise en jeu. M. Gide, même quand il semble rire, ne plaisante pas. Cet homme, qui demande au plaisir de le libérer, est terriblement grave. Mais qu'il écrit bien!

Rien de pire, quand on n'est pas de ceux qui savent s'adapter, ou prendre la tête, que d'appartenir à une époque de transition. Mais peut-on comparer à ce qui s'est passé pour la noblesse, lors de la chute de l'Ancien Régime, ce qui se produit aujourd'hui pour les familles bourgeoises sans fortune, restées fidèles aux traditions de leur classe? Imaginez ce trio classique : une mère veuve et ses deux filles célibataires, réduites, dans une petite ville de province, à l'exploitation de médiocres biens, et demandez-vous comment, avec des principes de stricte honnêteté, elles pourront organiser leur vie. L'une d'elles, la plus courageuse, qui a des dons artistiques,

projette d'en tirer parti et quitte la maison familiale pour venir à Paris. Un jeune homme riche, qu'elle a soigné en qualité d'infirmière bénévole durant la guerre, l'eût épousée, peut-être, en dépit de ses parents, si elle lui avait forcé la main... Mais elle n'est pas de celles qui conquièrent un mari de haute lutte. Son respect d'elle-même et sa loyauté, autant que les exigences de son cœur, lui interdisent d'assimiler le bonheur à une réussite. La voilà donc dans la capitale, apprenant son métier et suivant les cours de l'Académie Jullian et de l'atelier de La Grande-Chaumière. Là, encore, **Mademoiselle Dornis, peintre,** ne se jette pas dans la mêlée avec audace et sans scrupule. Nell suit la voie régulière, en dehors du sentier des fauves. Elle rencontre un homme de talent, déjà mûr, et s'éprend de lui. Il se laisse aimer; il aime, mais avec la prudence de l'âge et l'égoïsme de l'artiste. Nell ferait une maîtresse charmante... Hélas! c'est l'épouse qu'elle voudrait être. Elle ne saurait se résigner à « la faute ». Elle continuera donc de lutter seule, seule en face de la réussite lointaine et problématique, vieille fille, bientôt... Faut-il dire que Mme Christiane Aimery n'est pas allée jusqu'au bout de la vérité de son sujet en ne faisant pas son héroïne glisser dans l'aventure? Point. Si Nell avait cédé à la puissance qui la tourmente, son cas n'eût pas été aussi typique. Après l'éducation qu'elle a reçue, son premier sacrifice l'a préparée, du reste, au renoncement suprême; et je crois qu'elle est plus émouvante, ainsi, que si elle ne se fût résignée. Il y a autour des femmes de son espèce, malgré leur tendresse et l'ardeur de leurs sens, on ne sait quoi de chaste qui arrête l'élan brutal du désir... Mme Aimery l'a très bien marqué, qui n'a pas mis Nell aux prises avec des hommes dont la témérité eût probablement vaincu ses scrupules. C'est donc une figure vraie qu'elle a dessinée, sans l'affadir de traits conventionnels, sans éclat non plus, avec sobriété ou modestie, et son récit, dont les moindres personnages sont finement observés, est bien documenté. Mme Aimery, que son réalisme garde de donner dans la thèse, appartient à l'espèce des romanciers moralistes, et l'on composerait un joli florilège avec les remarques qu'elle a semées au cours de son roman. Je voudrais qu'après *Le Masque du devoir* et *La Source corrompue*, celui-ci attirât sur elle l'attention, non seu-

lement du public, mais de la critique, qui se disperse trop souvent sur des œuvres qui sont loin d'avoir le même mérite.

Comme elle avait, naguère, incarné la lande et la mer dans *Grand-Louis l'innocent*, Mme Marie Le Franc incarne, aujourd'hui, la forêt canadienne dans **Hélier, fils des bois**. Tel est le caractère subjectif de son inspiration qu'on ne saurait dire d'une romancière, mais d'un poète; et telle est, aussi, l'exigence de sa nature, très profondément féminine... Pour Mme Marie Le Franc, si intelligente que soit la femme, point de plus grand bonheur pour elle que de se renoncer partiellement pour se retrouver tout entière en s'abandonnant aux puissances obscures qui la sollicitent. Ainsi George Sand, en prenant Pagello pour amant, croyait-elle serrer toute l'Italie contre son cœur. Panthéisme, sans doute: Amour de la vie, si vous préférez; mais plus large que celui de l'auteur de *Consuelo* (entaché de littérature); moins strictement érotique que celui de Mme de Noailles. Cette fois encore, en le garde-forestier Hélier dont elle se laisse distraire un instant par l'esthète Renaut, ce n'est pas tant un homme qu'aime Julienne, son héroïne, qu'une sorte de génie primitif, autour duquel « la buée de la civilisation n'irradie pas », et qui est aussi stable, aussi dense, aussi fort que la sylve où il vit... Abandonner son petit bagage européen dans la douceur que concentre autour d'elle l'immense forêt du nord-est américain, quelle volupté pour Julienne, un peu surmenée et anémiée par ses travaux d'étudiante et qui est venue passer ses vacances dans un modeste cottage! Au bord du lac où elle commence, cette forêt, Julienne la savoure par tous les sens, et nous la savourons avec elle, grâce à l'art, ou pour mieux dire à la sincérité de Mme Le Franc, à nous convier à la fête de sa vue, de son ouïe, de son odorat, de son toucher même... C'est l'Eden retrouvé. Rien d'impudique, encore moins de brutal ou de grossier, certes! dans la façon dont Mme Le Franc modèle, ici, ses images en pleine sensation. Mais quelle révélation de la réalité charnelle de la femme — dépouillée de tout artifice! « Argile idéale », disait Hugo. Cette argile se confond, en la circonstance, avec la terre rouge où les arbres aux longs fûts plongent leurs racines, et sur quoi s'étend la mer houleuse des mousses.

J'ai beaucoup de sympathie pour la personnalité morale et pour la personnalité littéraire de M. Constantin-Weyer (il est vrai que les deux ne font qu'une). C'est un homme qui a vécu avant d'écrire, « l'honnête homme »; mais celui-là que peut former l'heureuse combinaison de la dignité anglaise et de la générosité française — et si je mentionne, ici, ses deux derniers ouvrages, lesquels ne relèvent qu'indirectement de ma rubrique, **Clairière et P. C. de Compagnie**, c'est qu'ils aident à la compréhension de son caractère et de son talent. *Clairière*, c'est sur le plan de la réalité, ou dépouillé de toute affabulation, un nouveau chapitre de *Manitoba*. M. Constantin-Weyer a passé de longues années au Canada. Il y a vécu seul, ou à peu près, avec un métis, au milieu des bêtes aussi bien sauvages que domestiques. Et il ne s'est pas contenté, ce qui eût suffi à tant d'autres, dans sa situation, de mener la rude existence des éleveurs et des trappeurs, il a observé. Il a pris des leçons de l'animal que M. J.-H. Rosny aîné nous reproche de détruire stupidement, et ce qu'il a recueilli de la nature, il l'a confronté à la tradition, en humaniste, pour en dégager une philosophie de l'action. Entre deux courses dans la forêt ou dans la prairie, il lisait; il relisait, plutôt, n'ayant que quelques livres avec lui. Mais ce qui importe, ce n'est pas la quantité, c'est la qualité des ouvrages dont on nourrit son esprit, et M. Constantin-Weyer sait choisir. Matérialiste, sans doute (il a une prédilection pour Lucrèce), il a l'âme bien placée, pourtant, et il est le contraire d'un sectaire. A preuve son attitude à l'armée d'Orient, en 1917, où, lieutenant, il eut des démêlés odieux — et qui éclairent d'un triste jour la mentalité de nos démagogues anti-cléricaux — avec l'état-major du général Sarrail, et le général lui-même. Mais c'est le solitaire du Canada qui a formé le chef intelligent, courageux, dévoué à ses hommes, que fut M. Constantin-Weyer pendant toute la durée de la guerre. Il faut lire le livre, composé d'après un carnet de notes, où M. Constantin-Weyer nous trace en se prenant pour modèle, et en donnant ce modèle pour exemple, avec une mâle fierté, le portrait de l'officier français que les écrivains combattants ont négligé pour celui du troupier. On verra par ce portrait « qu'il n'est pas toujours facile de concilier la pitié et la discipline », et que pour un homme de cœur,

commander en campagne, c'est souffrir deux fois, pour soi d'abord et pour ceux, ensuite, envers qui le devoir impose d'être dur, sinon implacable. Sans autre religion, comme Vigny, que celle de l'honneur, M. Constantin-Weyer s'est forgé, par l'expérience et la méditation, une discipline morale, de caractère pratique, et qui réalise un bel équilibre entre la raison et le sentiment. Cette morale n'est pas renfrognée, mais de bonne humeur, comme ce qui est sain, et elle exige pour autrui, de celui qui l'observe, l'indulgence qu'il se refuse à lui-même. Mais il me semble qu'une remarque s'impose quand on a lu *P. C. de Compagnie*, c'est que la guerre, qu'a gâtée, comme le reste, la démocratie, en la rendant pour tous obligatoire, est une école d'héroïsme, bonne seulement pour les élites. Le peuple, ayant remplacé les armées de métier, y fait figure des esclaves que l'on sacrifiait jadis à Rome dans les combats du cirque et les naumachies. Ceux qu'elle n'endurcit pas, elle les avilit.

L'histoire n'est pas banale que Mme Guillemette Marrier, lauréate du « Prix des Lettres françaises », nous conte dans **Lokoma**, et qui fait intervenir la fatalité antique dans une tragédie familiale. Un homme a eu, jadis, d'une jeune fille un enfant, que sa femme a élevé comme s'il était le sien. La descendante de cet homme recueillera, à son tour, dans des circonstances ténébreuses, le fils qui sera né de l'adultère de son mari... Tout recommence, ou plutôt, selon la loi du Karma (car nous sommes, ici, en pleine idéologie théosophique) tout se paie ou doit être racheté... Une vieille Indienne, initiée à la science de la vie, et qui, par sa présence, relie le présent au passé, joue un rôle dont la grandeur symbolique dépasse sa chétive personne, dans le roman agréablement écrit de Mme Marrier. Une telle figure était nécessaire à ce roman pour qu'il parût atteindre, à travers un certain mystère, à la transcendance à laquelle il vise.

Comme M. Constantin-Weyer au Canada, — dans la réalité — M. J.-H. Rosny aîné a vécu une partie de son existence dans la préhistoire — par l'imagination... C'est donc, aussi, à titre de document biographique qu'il faut lire la belle étude qu'il publie sous le titre de **Les conquérants du feu**, et où l'on retrouve la plupart des hypothèses qu'il a si magnifiquement

illustrées dans ses romans des âges primitifs. Aussi bien, a-t-on le plaisir, au cours de cette étude, de voir le poète épique de *La guerre du feu* et du *Félin géant* se citer lui-même... M. J.-H. Rosny ne nous cache pas qu'un mystère épais enveloppe la naissance de l'homme. Celui-ci descend-il directement du singe, comme le veulent les transformistes? Est-il une variété d'anthropoïde, ou quelque rejeton insolite des lémuriens, selon la théorie des mutations? On ne sait. « Il n'y a, dit M. Rosny, qu'un vague terrain de conciliation : c'est que le Créateur aurait choisi une forme animale existante pour servir d'instrument à l'âme, créée, elle, directement. » Mais l'auteur du *Pluralisme* ajoute : « Je crains que cela ne satisfasse personne. » Pourtant...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le centenaire d'*Hernani* à la Comédie-Française. — *La Comédie des erreurs*, de Shakespeare, au théâtre de l'Atelier. — *La Tempête*, de Shakespeare, à l'Odéon. — *Les Caprices de Marianne*, d'Alfred de Musset, au théâtre de l'Avenue. — *La Châtelaine de Shenstone;* 4 actes de M. André Bisson, d'après le drame de Florence Barclay. — Le théâtre Pigalle cherche sa voie.

S'il convient de se féliciter de ce que l'on n'oublie pas certains événements littéraires datant d'un siècle, il y a lieu aussi de se réjouir de pouvoir les considérer aujourd'hui dans un tout autre état d'esprit que celui qui les fit naître, ou parmi lequel ils naquirent.

Hernani, dont on a fêté le centenaire à la Comédie-Française, représente certes, et allègrement, cette année 1830 qui a donné son chiffre à toute une époque, qui symbolise la période romantique. On n'a pas eu à faire grand effort pour cette commémoration d'*Hernani;* la pièce est solidement installée au répertoire. A certains points de vue, elle est ridiculement surannée. A d'autres, elle est restée chaude et généreuse. D'ailleurs, pour en juger avec quelque justice et surtout, ce qui est plus important, avec fruit pour l'indépendance et la manœuvre prudente et sensible de notre objection, il faut bien se garder, devant un tel ouvrage, de le déclasser trop promptement parce que l'esprit en est périmé. N'est-ce pas au

contraire cette patine — due à la succession des modes et des mœurs — qui, en fin de compte, revêt définitivement certaines œuvres d'art du passé de leur particularité originale? L'innocence éperdue que les romantiques apportaient à leur conception du monde, cela nous fait justement mesurer toute l'imperfection du sentiment, de la passion, qui ne connaissent pas le contrôle constant de la raison. C'est une cuisante leçon.

Il faudrait être bien maladroit dans l'économie heureuse de nos plaisirs si, à une représentation par exemple d'*Hernani*, nous avions assez de rébellion pour ne pas nous laisser emporter par les alexandrins du poète. Et puis, qui nous empêche aussi — et ainsi — ce plaisir intime que nous pouvons avoir de jouir à la fois de cet emportement consenti et du certain comique où il nous situe? N'est-ce point le meilleur plaisir, celui qui porte avec lui la conscience de sa précarité, de sa faiblesse? Ainsi, par ailleurs, faut-il nous priver de l'amour parce que nous savons ce qu'est l'amour?

Ce qui manque actuellement à la représentation d'*Hernani*, c'est cette espèce d'incendie intense et nocturne qui conviendrait à l'ensemble de l'interprétation, et que nous nous rappelons avoir vu flamber, il n'y a pas si longtemps, sous la prestigieuse impulsion de Mounet-Sully.

Véritablement, on n'a rien fait au théâtre pour commémorer 1830. Comment, par exemple, ne s'est-il pas trouvé un directeur avisé pour reprendre un autre ouvrage, qui eût été facile à monter, et qui a une importance historique presque aussi grande que *Hernani : Antony* (1831) de Dumas père? Quel succès aurait pu avoir ce drame joué par un acteur sombre et exalté et quelque femme bien belle et bien douloureuse.

Comme dans *Hernani*, il en découle cette bêtise inouïe du sentiment de l'honneur ayant ses mobiles dans les conventions et les mœurs, au lieu de ne participer que du libre arbitre intime et personnel. Les malheureux amants sont pris comme des rats dans le piège que tendent leurs inconcevables remords à leurs stupides folies. Ils n'ont ni le soin de tempérer la violence de leurs excès, ni la force ensuite de tenir tête à ce qui, en conséquence, les menace. Ils clament toutes sortes de provocations au ciel, à la terre, aux hommes, mais quand, en réponse, un éclair les éblouit, qu'un abime s'ouvre sous leurs

pas ou qu'un jaloux les traque, ils ne savent ni combattre, ni fuir, voués qu'ils sont, par une sorte de destin conventionnel, à s'effondrer.

Oui, quelle belle occasion eût pu être le centenaire à reprendre, avec *Hernani, Antony, Henri III et sa Cour* (1829), *La Tour de Nesle* (1832), joués par des artistes frémissants, braves et déchaînés, parmi des décors chargés déjà des couleurs favorables à l'héroïsme et au crime!

§

Parmi les pièces de Shakespeare non encore parues sur nos théâtres, ou depuis longtemps disparues, n'aurait-on pas pu faire un choix meilleur que **la Comédie des erreurs?**

Des jumeaux, séparés dès l'enfance, et qui, devenus hommes, donnent lieu à des méprises et à des quiproquos, lorsque l'un d'eux arrive par hasard dans la ville où habite l'autre, cela nous paraît aujourd'hui un sujet beaucoup plus embrouillé qu'intéressant. Et Shakespeare a singulièrement compliqué les choses en introduisant deux paires de jumeaux, alors que Plaute et ses autres imitateurs (Rotrou, Regnard...) se sont contentés d'une seule. J'avoue m'être souvent perdu dans cette intrigue. Mais la pièce est loin de se réduire à ce que l'on pourrait appeler irrévérencieusement un très laborieux vaudeville. On y trouve en nombreux endroits la griffe de Shakespeare : verve prodigieuse, fantaisie poétique, psychologie acérée, — comme dans le caractère de la femme jalouse.

Avec cette première pièce de Shakespeare (selon la chronologie généralement adoptée) on nous a donné la dernière : **La Tempête.** Tout a été dit sur cette féerie symbolique. Je croirais même qu'on en a trop dit, et qu'on a parfois exagéré le côté symbole. Toujours est-il que c'est un de ces chefs-d'œuvre qui possèdent à l'état plus ou moins latent une puissance presque indéfinie de suggestion.

§

Les Caprices de Marianne. — Du clinquant romantique, de l'esprit trop facile. Mais parfois aussi de « l'éternel humain », une forme souvent aimable. On peut ne pas être de la clien-

tèle de Musset — trop fanatique et trop mêlée — mais on ne peut lui contester quelques moments gracieux.

§

La Chatelaine de Shenstone. — Une *lady* peut-elle épouser un *gentleman* qui a causé involontairement la mort de son mari, par une imprudence commise à la guerre? Ce cas, un peu trop exceptionnel pour nous émouvoir, est résolu ici par l'affirmative, l'amour étant plus fort que tous les scrupules de conscience ou de bienséance. Il faut dire aussi que la veuve n'avait jamais eu pour son mari qu'un attachement tiède, et, d'autre part, que l'auteur du « coup de maladroit » a sauvé la vie de cette femme alors qu'elle se noyait, ce qui compense un peu le reste. Le roman de Mme Barclay est d'une lecture que l'on peut supposer attachante particulièrement pour un public féminin. Mais dans son adaptation scénique, il perd sensiblement de son attrait relatif qui consiste surtout en quelques notations psychologiques et en épisodes non transportables à la scène, tels que le dramatique sauvetage de la dame, surprise par la marée au pied d'une falaise escarpée, et la touchante histoire du petit caniche Tom, demeuré inconsolable depuis que son maître est parti pour la guerre, et mourant, comme par prescience, le jour même où celui-ci est tué.

Mlle Annie Ducaux, la gracieuse et distinguée châtelaine, porte le deuil avec une gaîté qui fait heureusement contraste avec les scrupules que le rôle lui prête. Ce qui — conscient ou non — indique assez bien une notation au-dessus du texte : que le marchandage de conscience avec soi-même, dans un cas semblable, cela implique déjà une disposition à ne pas s'attarder aux scrupules.

§

Une fois de plus, les remarques et les prévisions faites ici trouvent dans les faits leur épilogue justificateur. Il suffirait de se reporter à nos chroniques antérieures sur le théâtre Pigalle pour y trouver toutes les raisons qui ont été reprises dans la presse au sujet de la troisième et dernière pièce donnée par ce théâtre (*Le Feu du ciel*, de M. Pierre Dominique)

d'une façon qui a forcé MM. de Rothschild à convenir de leur carence. Le bâtiment a oscillé et se remet à louvoyer péniblement. Se consacrera-t-il à la musique, au cinéma? Reviendra-t-il au théâtre l'an prochain?

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

Alexandre Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*. Vrin, 1929. — Melline d'Asbeck : *La Mystique de Ruysbroeck l'Admirable*. Leroux, 1930.

Le haut enseignement est redevable à l'émigration russe d'un remarquable historien de la philosophie français. Personne parmi nous ne connaît mieux l'alexandrinisme, ses suites à travers le moyen âge, les mystiques slave et germanique, la pensée allemande contemporaine — et d'autres milieux ou d'autres sujets encore — que M. A. Koyré; personne, *a fortiori*, ne connaît à la fois, aussi à fond, ces questions obscures, disparates, confuses, par lesquelles, malgré tout, de par la relativité universelle, se justifient bien des systèmes grandioses : ceux des grands classiques du XVIe siècle et ceux des Romantiques. Le présent livre est le quatrième par lequel l'auteur ait prouvé dans sa nouvelle patrie sa « Gründlichkeit »; deux déjà en 1922 et 1923, avaient été couronnés par l'Institut : l'*Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes* (Leroux); *L'Idée de Dieu dans la philosophie de saint Anselme* (*ibid.*); ajoutons, en 1929, une « petite thèse » sur *La philosophie et le problème national en Russie au commencement du XIXe siècle* (Champion). Autant de travaux menés à bien par des prodiges d'énergie, dans des conditions particulièrement difficiles.

Si nous ne devions citer qu'une douzaine d'ouvrages français d'histoire de la philosophie, aussi précieux par leur profondeur que par leur érudition et par la sûreté de leur méthode, au cours des cinquante dernières années, nous ferions figurer dans cette liste **La Philosophie de Jacob Boehme.** Fulgurant ou ténébreux, l'illustre mystique a au moins avec le Dieu qu'il révère ceci de commun : d'être un abîme, une source insondable, une création illimitée. Laissant aux exégètes allemands l'intérêt scolastique dont ils firent preuve

pour tel ou tel aspect du boehmisme, Koyré cherche à travers les diverses expressions de cette pensée non les phases d'une dogmatique, mais des attitudes successives d'un esprit tumultueux. Un nouvel abîme, abime de science et de pénétration métaphysique, doit se manifester pour que puissent être pratiqués de tels sondages. On dirait que ce Boehme, rendu cohérent par le travail si ingénieux de Boutroux, se trouve ici replacé dans son authentique devenir, grâce à une méthode qui en restitue les étapes, à la façon dont Delbos étudia naguère la philosophie pratique de Kant.

La monographie s'enrichit de notes extrêmement précises qui scrutent ces importantes notions : Verstand, Vernunft, Qualität, Gemüth, Grund, etc. Ce n'est qu'en serrant de près la valeur propre de ces termes, qu'on peut situer à sa place un auteur parmi l'évolution qui d'Eckart à Schelling ou à Nietzsche sillonne soit la Weltanschauung, soit l'Erlebnis de l'Allemagne. En même temps qu'une étude historique, Koyré poursuit, avec éclat et profondeur, une critique de la métaphysique éternelle, par exemple quand il traite de la magie de l'imagination, du rôle des images symboliques dans l'histoire de la philosophie, ou des rapports du Ja et du Nein. L'auteur excelle autant à dominer ainsi son sujet, qu'à s'y plonger pour coïncider avec lui.

Il nous sera permis de faire une sobre allusion à l'intérêt que nous apercevons, personnellement, et plus particulièrement, dans l'ouvrage. Les deux tiers au moins des croyances, des méthodes, ou des attitudes familières au cordonnier-théosophe sont non pas seulement germaniques, mais « eurasiatiques ». Théorie du feu, conception du soleil cœur de la nature, parallélisme microcosme-macrocosme, usage de l'analogie, notion du corps : tout cela ressemble, jusque dans la splendeur des expressions, à des doctrines taoïstes ou à des thèmes brahmaniques. La roue du char d'Ezéchiel fait un étrange pendant à celle du samsâra. Combien il est vrai que sans l'apparition d'une physique mathématique, nous fussions demeurés en une scolastique foncièrement apparentée à celle d'Asie!

L'ouvrage de Mlle Melline d'Asbeck, La Mystique de Ruys-

broeck l'Admirable, est une contribution fort estimable à l'histoire du même mysticisme. Ruysbroeck procède du néoplatonisme surtout par l'interprétation qu'a donnée Eckart du pseudo-Denys. Pour fouiller ce sujet touffu, il fallait joindre à la connaissance de l'antiquité celle du moyen âge; à la connaissance des langues anciennes classiques celle du vieux allemand et du flamand brabançon. En tout cela, l'auteur, de souche hollandaise, était experte, de sorte qu'elle a fourni un travail dont bien peu de philosophes ou d'historiens eussent été capables. L'analyse des sources alexandrines, hébraïques, médiévales, — même des parallélismes indiens, — le raccord avec les traditions plus archaïques, d'Egypte ou de Mésopotamie, font l'objet d'enquêtes extrêmement diligentes, où les problèmes ont été repensés, non pas seulement abordés par compilation.

Nous trouvons plus en ce livre que l'examen d'un système : une biographie, située dans son milieu historique et spéculatif, ainsi qu'une paraphrase condensée des œuvres de Ruysbroeck, avec la précision de nombreuses citations.

Les progrès réalisés parmi nous dans l'intelligence des faits mystiques grâce aux influences combinées d'un psychologue comme Delacroix, d'historiens des dogmes comme Loisy, Guignebert, Alphandéry, des sociologues et des orientalistes aussi, semblent être un des résultats les plus satisfaisants, et de bon augure pour la future objectivité du savoir, que puissent enregistrer les « sciences morales ». Les deux œuvres dont nous saluons ici l'apparition se seraient-elles réalisées telles qu'elles se présentent, si elles n'eussent été rédigées à la suite de celles qu'ont produites Baruzi, Gilson, Granet, Massignon?

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr A. Labbé : *Le Conflit transformiste;* Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Maurice Caullery, Emile Guyénot, F. Rivet : *L'Evolution en Biologie;* discussions; Centre International de Synthèse, La Renaissance du Livre.

Les théories transformistes ont causé beaucoup de désillusions aux biologistes, qui ont reconnu assez vite l'insuffisance du lamarckisme, du darwinisme, et même de ces systèmes ra-

jeunis, pour expliquer l'évolution, pourtant indéniable, des êtres vivants. Il y aurait lieu sans doute de chercher dans une autre voie; malheureusement, on n'est pas encore suffisamment instruit pour tenter une explication physico-chimique de l'évolution. Les violentes polémiques du début semblaient s'être apaisées; mais voilà qu'on assiste à un renouveau de polémiques au sujet du transformisme, dont certaines sont manifestement inspirées par des préoccupations religieuses, tel le livre de Vialleton, dont j'ai parlé ici récemment : *L'Illusion transformiste*. Il a soulevé pas mal de protestations, car l'adversaire était de poids; mais il vient de mourir et ne pourra répondre aux critiques, entre autres celles que formule, dans **Le Conflit transformiste**, le Dr A. Labbé. Contrairement à la plupart des auteurs qui ont pris part pour ou contre le transformisme, le Dr Labbé ne se montre guère combatif :

> Il ne faut effaroucher personne; il faut faire comprendre le transformisme, le rendre indiscutable, le faire aimer... Continuons à enrober les pilules amères dans un excipient agréable.

Le Dr Labbé présente son livre comme « un plaidoyer qui s'efforcera d'être juste et impartial, mais plaidera le transformisme »; il ajoute :

> Je ne me fais le champion d'aucune théorie, pas même de la mienne, mais notre leitmotiv sera une croyance indéfectible à l'idée du transformisme.

Le Dr Labbé, professeur à l'Ecole de Médecine de Nantes, se présente avec modestie :

> Je ne suis qu'un homme de laboratoire, et je suis vraisemblablement un malhabile philosophe. A ce titre, je demande quelque indulgence, pour une présomption qu'excuseront ma conviction et ma bonne foi.

Il avoue la « manie » qu'il a, renouvelée des naturalistes anciens, d'introduire des citations littéraires dans ses mémoires scientifiques et ses livres; un auteur allemand le lui a reproché et a affirmé sérieusement qu'« un zoologiste allemand qui associerait Maeterlinck avec Port-Royal et Lucrèce avec Nietzsche serait gravement compromis ». En réalité, le Dr Labbé fait preuve d'une culture générale : la philosophie,

la littérature, la sociologie ne lui sont pas étrangères, et M. Rabaud a eu raison d'écrire une préface à son livre et de dire le bien qu'il en pensait. M. Labbé s'est ému de l'agitation faite autour du transformisme, « il en a saisi les mobiles et l'analyse d'une façon à la fois pénétrante et humoristique ».

Si en Europe on discute sur les diverses interprétations du transformisme, actuellement aux Etats-Unis une secte américaine a poussé un cri de guerre contre l'idée même du transformisme; le quartier général est à Atlanta, et l'instigateur du mouvement est Edward Young Clarck, « ancien empereur du Ku-Klux-Klan ». L'agitation a d'abord procédé par voix législative et fut menée par les *Fundamentalists* : elle visait à éliminer de l'enseignement public toutes les théories évolutionnistes, et des bills furent proposés à cet effet dans un certain nombre d'Etats : le Tennessee et le Mississipi ont adhéré. La Drake University (Iowa) a récemment supprimé le cours de géologie comme contraire à l'esprit de la Genèse. Dans le fameux procès de Dayton, le professeur Scopes fut condamné comme darwiniste. De plus, Young Clark a fondé un Supreme-Kingdom, et, procédant par infiltration, envoie partout des missionnaires prêcher la lutte contre l'évolution, la guerre « au singe », mais aussi au nègre. « Ce retour stupide à la barbarie et à l'ignorance surprendra bien des gens qui croient à la tolérance des transatlantiques. » L'auteur du *Conflit transformiste* ne pense pas qu'il s'agisse d'une crise religieuse. Le Ku-Klux-Klan, société secrète, prêche, il est vrai, la haine du catholique et du juif; elle place ceux-ci presque au niveau du nègre et du singe; mais en réalité elle affirme la supériorité de l'. « Américain » sur tout ce qui ne l'est pas; si le transformisme lui paraît odieux, c'est qu'elle le trouve blessant pour l'orgueil de la race. Quoi qu'il en soit, le Dr Labbé s'efforce de montrer que la religion n'est plus opposée à l'idée du transformisme.

Le clergé protestant a depuis longtemps affirmé que rien dans la Bible ne s'opposait à l'idée transformiste. Récemment encore (1928) le docteur Barnes, évêque de Birmingham, une des plus éminentes autorités ecclésiastiques de Grande-Bretagne, soutenait, dans un sermon prononcé à l'abbaye de Westminster, non seulement l'idée transformiste, mais un transformisme prolongé qui aboutirait à des

surhommes. Le clergé catholique, quoique plus réservé, affecte dans son ensemble la neutralité. Certains catholiques se sont jetés dans la bataille et l'on peut citer à cet égard le P. Teilhard de Chardin.

Le Dr Labbé ajoute que, pour que le transformisme soit parfaitement comparable avec le dogme, il faut que l'idée transformiste se débarrasse des théories transformistes, et qu' « elle devienne une question de fait, indiscutable et indiscutée, ce qui n'est pas encore ». Et, de là, l'auteur part dans une série de considérations sur la « réaction religieuse », mêlant les noms de Sylvestre de Sacy et Saint-Marc-Girardin à ceux d'Edgar Quinet, Auguste Comte et Michelet.

Ce qu'on appelle la réaction religieuse a tout juste la même portée, le même sérieux que notre goût pour les vieux meubles et pour les bahuts du temps passé. On les polit, on les vernit, on s'en amuse, on ne s'en sert pas... Il ne faut pas se figurer que sentir le besoin d'une croyance et croire, c'est la même chose (J. de Sacy).

Le Dr Labbé rappelle que beaucoup de nos savants célèbres ont été des catholiques fervents : Pasteur, Duhem, de Lapparent, Grasset; et il ne lui plaît pas du tout qu'on ait considéré parfois ces esprits éminents et respectés comme des cas pathologiques relevant de la psychiatrie. Finalement, l'auteur, conciliant, exprime le regret que la formidable emprise du traditionalisme religieux puisse s'opposer à la liberté des opinions scientifiques.

Le Dr Labbé est moins indulgent vis-à-vis des bolcheviks.

Le bolchevisme, qui a voulu rejeter toutes les acquisitions de la civilisation, avoue ne pouvoir se passer de la science, mais comme toute religion, la surveille, la contrôle et la limite (p. 192).... L'U. R. S. S. ne saurait être transformiste et souhaite le fixisme finaliste, vitaliste...

Malgré le peu de sympathie que j'éprouve pour un régime qui annihile l'individualisme, et dont souffrent beaucoup de savants et d'artistes, je ne crois pas qu'on puisse reprocher aux bolcheviks d'être vitalistes. Le Dr Labbé me paraît mal informé de ce qui se passe en Russie. Le darwinisme, étroitement associé au marxisme, y est un dogme d'Etat; les livres où on conteste l'autorité de Darwin sont mis à l'index, et tel

professeur a été révoqué pour avoir émis des doutes sur l'efficacité de la sélection naturelle dans la lutte pour la vie. Quant au vitalisme, il n'est pas en odeur de sainteté en Soviétie; le célèbre biologiste Gurwitch, qui prétend que des vivants émanent des rayons spéciaux (mitogénétiques) susceptibles d'aller influencer à distance d'autres organismes, est, il est vrai, plutôt vitaliste, mais, à cause de cela, il est assez mal vu, et les étudiants protestent à chaque cours. Les bolcheviks sont à tel point attachés au déterminisme, qu'ils condamnent les livres consacrés, par des mathématiciens, au « Hasard ».

Le Dr Labbé recherche longuement les facteurs psychologiques et sociaux de la crise du transformisme.

Notre époque est née fatiguée; elle a peur d'une vérité qu'elle a la paresse de chercher, et se complaît dans une métaphysique pragmatique. Elle a une paresse de penser qui lui fait une mentalité de troupeau. Ce n'est pas cette paresse bolcheviste qui voudrait des journées de travail de cinq minutes et plaide le droit à la paresse pendant toute la vie; c'est la paresse de l'esprit qui s'abandonne aux croyances toutes faites, aux idées sur mesure, aux convictions confectionnées en séries, à la foi bornée de la petite enfance, qui ne connaît pas le doute et ne cherche pas à discuter. C'est la passion de la quiétude intéressée que l'on essaye de prendre pour du bonheur...

On est fatigué, et on cherche la solution la plus simple; « on imagine une fin, un fluide, un principe vital ou une création, et l'homme se repose sur ce préjugé, sans désirer à connaître davantage ». En définitive, l'auteur pense que la faute de ce mouvement réactionnaire doit être attribué au surmenage, aux soucis de l'existence, aux « ennuis domestiques »! Faudra-t-il en conclure que si Vialleton a écrit un livre, très documenté d'ailleurs, sur l'*Illusion transformiste,* c'est pour se reposer des soucis de l'existence? Il ne paraît guère.

§

Le « Centre international de Synthèse » a été créé pour organiser une série d'exposés, suivis de discussions, sur des thèmes importants et d'actualité scientifiques. Son inauguration officielle a eu lieu en mai dernier, dans l'Hôtel de Ne-

vers restauré. MM. Henri Beer et Maurice Caullery ont été d'accord pour penser que, dans l'ordre des études biologiques, la question de l'**Evolution** était l'une des plus susceptibles d'intéresser à la fois les historiens et les hommes de science. Les rapporteurs ont été les professeurs Caullery (Sorbonne), Guyénot (Genève) et Rivet (Muséum).

M. Caullery a fait un remarquable exposé des « Aspects principaux actuels du problème de l'Evolution ». Pour lui, les facteurs intrinsèques, internes, paraissent être de beaucoup les ressorts principaux de l'évolution, mais les biologistes ne les conçoivent nullement comme des entités, comme des principes. Les organismes sont comparables à des machines très compliquées, dont la marche peut être troublée par des interventions extérieures. Mais la nature des variations ainsi produites est conditionnée uniquement par la structure de la machine, par des causes internes; elle n'a pas de relation directe avec la cause extérieure qui l'a provoquée, et qui n'a agi que pour la déclencher. Les faits de parthénogénèse expérimentale illustrent bien cette conception : on peut provoquer artificiellement, en l'absence de tout élément mâle, le développement de l'œuf vierge des animaux; au moyen d'agents physiques et chimiques variés, qui n'ont entre eux rien de commun, on arrive au même résultat.

M. Niceforo a voulu tirer du rapport de M. Caullery des conclusions pour le sociologue. Pour expliquer les faits sociaux, on fait intervenir, suivant les écoles, ou l'action des forces extérieures, ou l'influence des facteurs internes, individuels. Cette seconde école ne peut-elle trouver un appui dans les conclusions des biologistes? M. Caullery a fait alors observer qu'il serait peut-être imprudent de rapprocher trop étroitement l'évolution des organismes et l'évolution sociale, qui constituent deux domaines en réalité très différents.

Le titre de l'exposé de M. Guyénot est : « le Mécanisme de l'Evolution et de l'Expérience ». Pour le professeur de Genève, « des explications mécanistes élémentaires des phénomènes vitaux, comme certains biologistes ont cru pouvoir en fournir, paraissent beaucoup trop simples ». M. Guyénot est persuadé qu'en biologie tout se ramène en dernière analyse à des phénomènes physicochimiques, mais d'un degré de com-

plication supérieur à ceux qu'étudient à l'heure actuelle les physiciens et les chimistes; il y a, pour lui, un hiatus entre le monde de la matière et celui de la vie.

Je ne fais que mentionner la conférence de M. Rivet sur l'évolution de l'espèce humaine, car je compte y revenir prochainement, à propos du livre de Montandon : l'*Ologénèse humaine*.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Paris-New-York : pourquoi l'on a prohibé l'alcool aux Etats-Unis; conséquences de la prohibition. — *Les Humanités :* doléances d'un professeur de philosophie. — *Marsyas :* un poème de M. Sully-André Peyre. — *Europe :* deux pièces d'un poète américain : M. Stanley Burnshaw. — *Notre Temps :* vue de Singapore. — Mémento.

On sait les Etats-Unis divisés par la loi prohibitive de l'alcool. M. Alexander Grau-Wandmayer dénonce dans **Paris-New-York** (mars) les causes véritables de la campagne qui aboutit à proscrire les vins, la bière, les liqueurs, des boissons permises sur les territoires de l'Union :

> Quel intérêt pouvaient avoir un Rockfeller ou un Ford à soutenir la prohibition? On ne peut pas boire du pétrole au lieu d'alcool. La réponse est : Si l'Américain moyen dépense cent dollars par an en spiritueux, bière ou vins légers, et si la loi lui interdit cette dépense, il épargnera de l'argent et achètera une automobile. L'industrie automobile grandira, et les gens dépenseront des milliards de litres d'essence pour leurs machines. Les banques, qui sont en Amérique les caisses d'épargne des affaires, feront beaucoup d'argent, et les grandes fortunes de ces grands magnats seront de plus en plus considérables. L'Américain moyen, à faux-col, sera financé par la « finance » qui lui facilitera l'achat de son auto et lui demandera 36 % d'intérêts. Quel bénéfice tireront les églises de la prohibition? Les hommes n'iront-ils pas au temple au lieu d'aller chez le bistro et les aumônières déborderont d'argent.
>
> Et les propagandistes? ils auront des salaires magnifiques et une véritable situation sociale.

Les résultats de la prohibition : « plus de 30.000 personnes sont mortes d'alcoolisme aigu durant ces dix ans de prohibition nationale », chiffre donné par les statistiques officielles;

— dans l'Etat de Michigan, « une mère de dix enfants fut condamnée à mort parce qu'on trouva une bouteille de whisky en sa possession »; — en 1928, les agents de la prohibition ont saisi 150 millions de litres d'alcool; — un prix de 25.000 dollars a été institué pour récompenser la meilleure suggestion qui fortifierait la loi par la répression de la fraude, et un concurrent a proposé que les coupables fussent « pendus par la langue (?) à un aéroplane qui survolerait les Etats-Unis ».

M. Grau-Wandmayer constate encore :

Avant l'ordonnance de la prohibition, peut-être une femme sur mille Américaines aimait l'alcool, et il était bien rare de voir une femme ivre dans la rue. Comme les conditions ont changé maintenant! Boire n'est pas seulement devenu une habitude sociale, mais un sport. Même les gens qui ne peuvent le supporter ne refuseront pas une boisson, dès qu'ils sont dans une réunion d'amis, et le résultat est qu'aux Etats-Unis, une femme sur deux boit par habitude. De jeunes mères, de bonnes et chères épouses, de charmantes natures gâtées par tous, toutes désirent un cocktail ou un whisky-soda. Ce ne sont pas seulement les femmes de mauvaise vie qui veulent boire, mais les gens de préjugés sains et de sûre morale.

C'est la nature humaine. Tous vivent sous l'impression qu'une minorité leur commande de manger ou de boire, ou de se tenir de telle façon. Tout ce qui est défendu semble meilleur. Avant la prohibition un verre d'alcool coûtait 2 fr. 50; aujourd'hui : de 15 à 25 francs. Personne ne se refuse quelque chose qui coûte cher. Un jeune homme qui emmène son flirt pour une promenade dans l'automobile de son père ou dans la sienne, ne manque pas d'avoir la petite bouteille dans sa poche, et la petite jeune fille innocente et douce trouve que son cavalier est galant et qu'ils ont du « bon temps ». Ces parties en automobile, mènent-elles à autre chose? cela dépend seulement des principes que l'éducation a inculqués à toute cette jeunesse.

§

M. P. Arbousse-Bastide, professeur au lycée de Rochefort, expose dans **Les Humanités** (février) ses « Remarques sur l'enseignement philosophique ». Il constate la liberté laissée à cet enseignement, « l'individualisme jaloux » de ceux qui en ont la charge, la méconnaissance, l'isolement de cet enseigne-

ment, le « manque de vie, de clarté et de profondeur » des « Recueils de dissertations » dont disposent les élèves :

Quant au maître, pour son honneur, il n'en a cure, — lisons-nous. — Ce maître est d'ailleurs mal jugé par ses collègues. Il passe auprès du « scientifique » pour un « littéraire », et auprès du « littéraire » pour un « idéologiste » nébuleux et subtil. Le philosophe, par le seul fait qu'il est, a besoin de se faire pardonner. Avouons-le, l'absolution est fréquente. Mais elle n'implique pas la compréhension. L'enseignement philosophique secondaire est mal connu, même dans le corps universitaire. Cette incompréhension et parfois cette sous-estimation viennent en partie de ce que l'enseignement philosophique a été la plupart du temps mal compris sur les bancs du lycée, par des esprits d'une insuffisante maturité. Si l'enseignement reçu a été mauvais — ce qui n'est pas impossible — l'ambition de l'effort philosophique, vaguement pressentie, fera apparaître entre la réalité et l'idéal un hiatus assez ridicule, et si l'enseignement a été excellent — ce qui n'est pas rare — il risque de demeurer lettre morte pour beaucoup d'élèves. La faveur du baccalauréat « philosophie » auprès de ceux qui ne veulent pas fournir un effort sérieux est significative. La classe de philosophie passe pour être « moins difficile » que celle de mathématique élémentaire. Le malheur, c'est que cette croyance finit par créer son objet et qu'en fait, les professeurs de philosophie en classe, comme au baccalauréat, doivent bien s'adapter à un public décidé à ne pas se dépenser. Le minimum exigé en mathématique élémentaire est certainement supérieur, relativement au minimum exigé en philosophie. C'est sans doute que le minimum scientifique nécessite plus de travail que de maturité, alors que le minimum philosophique (j'entends le minimum idéal et non le minimum de fait) réclame plus de maturité et tout autant de travail. Quoi qu'il en soit, la philosophie au lycée et au baccalauréat compte parmi les matières « faciles », alors qu'en réalité nul ne conteste son abstraction et sa difficulté. Une organisation plus méthodique de l'enseignement philosophique et une entente plus étroite entre les professeurs de philosophie pourraient contribuer à faire cesser le malentendu par lequel ils passent auprès du public, comme auprès de leurs collègues, tantôt pour des rêveurs abscons, tantôt pour des amateurs en arts d'agrément.

§

M. Sully-André Peyre, poète, qui vient de publier un « Choix de Poèmes » écrits originalement en français, en pro-

vençal et en anglais — ce qu'on n'avait encore jamais vu — rédige depuis dix ans avec la collaboration régulière de M. Denis Saurat, **Marsyas,** recueil de vers et de critique, d'une haute tenue, au Cailar, dans le département du Gard. C'est là un exemple de bonne décentralisation, aujourd'hui.

Ce « Chant des Scrupuleux » est représentatif du talent de M. Sully-André Peyre :

Nous avons fui les rivages heureux
Où le hasard, dont l'autre nom est grâce,
Avait conduit nos pas malencontreux.
Les flots ont effacé la vaine trace.

Nous avons fui, héros d'un grand refus,
Résignés aux regrets, et solitaires.
...Peut-être, au soir de jours pleins et diffus,
De vœux épars, de labeurs sédentaires,

En repassant ce qui n'a pas été,
Ces rivages perdus et cette fuite
Nous sembleront un mirage d'été,
Le sage éloignement de son invite;

Ou bien, peut-être, en mesurant nos jours,
Vécus et morts, au parangon des rêves,
D'un cœur tenu nous garderons toujours
Le long regret de ces lointaines grèves.

Mais quels que soient notre dernier maintien
Et notre contenance, au soir de vivre,
Que saurons-nous de cet intime bien
Dont le néant cynique seul délivre,

De ce besoin, plus fort que le désir,
D'une droiture exacte, et parallèle
A quelque envol impossible à saisir
Qu'un pur esprit aurait tracé de l'aile;

Que saurons-nous, sinon que tout est vain,
Mais que nous avons fui la vie avide,
D'un essor immanent, vain et divin,
Vers une éternité fidèle et vide.

§

M. André Spire fait connaître aux lecteurs d'Europe M. Stanley Burnshaw, un « moins de trente ans » des Etats-Unis, un poète. Ex-élève des « universités de Columbia et de Pittsburg », il a travaillé dans une fabrique d'acier en Pensylvanie.

Ses œuvres, poésie et prose, — écrit M. A. Spire — sont l'expression douloureuse ou ironique des contacts d'un esprit de haute culture avec la civilisation mécanique d'une démocratie matérialiste. Pour vraiment le connaître il faudrait lire le long poème qu'il a consacré à l'industrie de l'acier en Pensylvanie, et une fantaisie en prose, *Courte Histoire de l'Age de la Roue,* qu'il a écrite à Paris en octobre 1927 après un séjour d'un an dans cette France, un des rares pays qui n'ait pas encore tout à fait cédé au machinisme. Là, où il a rencontré encore des artisans, où il a parcouru nos provinces rurales, il a senti encore plus vivement la vanité de cette civilisation industrielle qui a transformé « la face fleurie de la terre en un monde contrôlé par des plans et des engrenages », et où l'homme devenu maître absolu de toutes les forces naturelles va s'apercevoir « qu'il n'a plus aucune tâche à accomplir sur la terre ». Sa victoire sera une défaite s'il ne se met à écouter « cette inquiétude, cette faim spirituelles qui battent dans son cœur ». Il renoncera aux usines, aux machines, laissera reverdir la surface de la terre, et au milieu des animaux, des plantes, des fleurs, fera succéder, à l'action qui le dévore, la contemplation des belles formes et des beaux spectacles, les joies de l'esprit dans la méditation, le chant.

Voici deux des poèmes de M. Burnshaw, adaptés en vers libres français par M. André Spire, avec l'aide de l'auteur :

UN CHEMIN D'USINE EN PENSYLVANIE

Etrange que depuis des siècles, des siècles,
Ce chant d'oiseau, que nous entendons aujourd'hui,
Ait, chaque mois de mai, passé sur ce chemin
Où vont des milliers d'hommes,
Sous le vent mûr qui monte des herbes chaudes.

Mais plus étrange que nous ayons une pensée
Pour un oiseau ou pour l'odeur que nous offrent les herbes,
Nous qui, de notre vie! nourrissons ces machines
D'où sortent chaque année de nouvelles machines
A détruire les champs.

FIN DU MONDE DES FLEURS

Ne pensez pas aux derniers oiseaux gris
Qui tombent sous le dernier ciel d'automne de la terre,
Ne pleurez pas, non plus, la mort des herbes et des arbres.

Ils seront ce qu'ils ont été, toujours,
La substance du printemps.
Et, quand le monde des fleurs sera mort,
Ils retourneront à la terre, ils attendront tranquilles,
Avec la cendre des oiseaux morts depuis longtemps.

Ils attendront avec les branches devenues cendres qui s'efforcent
De quitter leurs tombeaux et de percer jusqu'aux collines
Encore une fois, et de fleurir, inattentives aux hommes,
A ces étranges hommes, qui restés sur la terre,
N'ont plus aucun souci pour les choses en fleur.

Ne pleurez plus les arbres, mais pleurez
Sur les enfants de ces étranges hommes.
Ils n'entendront plus d'autre chant dans leur cœur
Que le chant de la Mort.

§

M. Jacques Le Bourgeois a accompli « Le grand tour Frisco-Paris via Tokio ». **Notre Temps** publie les notes du voyageur. Le numéro de février contient cette page sur Singapore. Elle intéressera, par ce qu'elle suggère, ceux de nos compatriotes qui ne peuvent envisager les destins de l'Europe sans demander à l'Asie des indices sur le rôle qu'elle se prépare à jouer dans l'avenir du monde :

Après Saïgon, on jouit ici d'une détente. Les Européens ne se plaignent pas; les autos roulent sans bruit sur les avenues. Toutes les brises de l'océan se rencontrent sur cette île qui réussit à rester fraîche sous l'équateur.

On n'y sent pas, comme à Honkong ou à Shanghaï, la menace d'une Chine mystérieuse : les Malais sont inoffensifs. Cette race en déclin fait penser aux Hawaïens. Comme à Honolulu, on garde ses flèches, ses guitares et ses pirogues dans des musées; son industrie n'a jamais dépassé le bois et le rafia. A Java, les Hollandais en font des esclaves; à Singapore, ceux qui conduisent les autobus ouvrent des yeux surpris et résignés. Douglas Fairbanks

passe sur l'écran à l'endroit même où se jouait autrefois leur théâtre de silhouettes, si raffiné. Derrière le guerrier Arjun paraissait sa femme, toujours près de lui dans les combats, puis une théorie de génies aux formes de cauchemar, qui se répartissaient les victoires et les défaites. Les plus belles pièces sont découpées dans des feuilles d'ivoire, dont le Welt Museum de Munich possède une collection complète.

Sans l'Angleterre, y aurait-il encore des Malais à Singapore? La presqu'île de Malacca sépare les deux plus grands peuples de l'Orient : les Indiens et les Chinois. Chacun de son côté la prend d'assaut. Chinois coolies, au chapeau de paille conique, Chinois vendeurs de ferraille, Chinois énormes et accroupis, distribuant des liquides pisseux, Chinois riches et rageurs, qui passent en rikshaw, caressant leur barbe grise. Les Indiens encombrent les situations subalternes, encombrent les rues de leurs chars à bœufs, la rivière de leurs jonques. Les turbans écarlates des fonctionnaires bousculent les turbans sales des ouvriers.

Soupir de satisfaction : ici finit la race jaune! Ces figures hermétiques finissent par devenir une obsession. A Yokohama, on les regarde, à Hongkong on les trouve laides, à Saïgon on les abomine. J'ai des cauchemars de nez aplatis et de sourires figés.

Les Indiens sont mille fois plus près de nous.

M. Le Bourgeois clôt cette page de son carnet de route par ce vœu :

Je rêve d'une France rénovée : elle aurait l'enthousiasme de la Californie, l'éclat de Singapore. Une France qui cesserait d'être uniquement occupée d'elle-même!

Mémento. — *Revue bleue* (1er mars) : de M. Jean Pérès, de bien curieuses « Notes sur Jules Laforgue ». — De M. L.-F. Bertrand, un poème : « Oiseaux de guerre », dédié « à l'escadrille F. 44 », en souvenir du « front de Picardie, juillet 1918 ». — Une nouvelle de l'écrivain norvégien Peter Egge et présentation de l'auteur par M. Jean Lescoffier. — De M. Henri d'Alméras : « Les pamphlets sous la Régence de Marie de Médicis. »

Revue des Poètes (15 février) : « Le rôle et l'œuvre de Moréas », par M. René Georgin.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : « La trahison de Marmont », formellement dénoncée par Caulaincourt. — « La question chinoise », par M. Henri Lormian. — « Crimée 1920 », par le général Wrangel.

La Revue franco-annamite (16 janvier) : « Il y a un problème de la terre en Cochinchine » par M. A.-E. Babut, qui constate :

En haut, en bas, on sonne l'alarme. En haut, en bas, on crie : attention! il y a en Cochinchine un incendie qui couve. Des malins, croyant sauver leurs biens, disent à ceux qui veulent allumer l'incendie : pourquoi n'iriez-vous pas plutôt mettre le feu en face chez les voisins. Et après, est-ce que l'incendie ne gagnerait pas tout le reste?

La Nouvelle Revue (1er mars) : « La poésie philosophique : M. Alfred Mortier », par M. A. Guinlé.

Sagesse (hiver) : Une grosse gerbe de poèmes. — « Préface pour les paroles sans romances » de Maurice Prozor, par M. O.-V. de L. Milosz. — « Drieu la Rochelle ou le tout pour le tout », par M. J.-R. Duron. — Des « dessins et peintures »...!

Cahiers du Sud (février) : « L'Ombre et la Proie », fragments d'un poème d'André Gaillard. — « Les cloches de Nantes », poèmes de Michel Leiris. — « Svea Morgen », nouvelle de M. Gaston Baissette.

La Revue de France (1er mars) : « La femme du tour du monde », début du premier roman de M. Alain Serdac.

La Revue hebdomadaire, depuis le 15 février, publie un très remarquable « Shakespeare », de M. Louis Gillet.

La Revue universelle (1er mars) : « Poèmes » de Jean Lebrau.

Revue des Vivants (mars) : « Une première de Musset, il y a cent ans », par Maurice Donnay. — Une belle évocation de Jean Lombard, socialiste, par son fils, M. Paul Lombard. — « La grande leçon », critique de la stratégie française en 1914, par M. le général Ferry. — Un bien spirituel « Lexique pour comprendre la Conférence navale », par M. Henry de Jouvenel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Paul Souday et ses justiciables (*Le Temps*, 11 mars). — Portrait de Fortunat Strowski (*l'Etudiant Français*, 10 mars). — Un « poème » de Paul Morand (*les Nouvelles Littéraires*, 8 mars). — M. Mario Meunier et le dévouement à l'essentiel (*l'Action Française*, 13 mars). — En relisant les sœurs Brontë (*l'Action Française*, 13 mars).

Prenant prétexte d'une vente où l'on va disperser des volumes dédicacés et des paquets de lettres provenant de la succession de feu Paul Souday, Emile Henriot consacre dans le Temps un *Courrier littéraire* à *Paul Souday et ses justiciables*.

Disons-le immédiatement, certaines conclusions qui s'impo-

sent sont lamentables pour l'honneur des Lettres et des écrivains.

Nous venons d'examiner à loisir, nous dit Emile Henriot, les livres qu'adressaient à Paul Souday ses justiciables et ses victimes, « ornés de dédicaces sans courroux ni ressentiment », et il continue en ces termes :

Nous n'aurions jamais cru que la littérature de ce temps fût à la fois si débonnaire et si humble en face de son juge. Si le désir d'être loué de lui justifie quelquefois d'assez étonnantes déférences, elles sont après tout à l'honneur du critique ardent et sincère dont l'attention était si passionnément désirée. A ce titre, le catalogue de sa bibliothèque, où sont reproduits ces hommages dépourvus de rancune et chargés d'espérance, mérite d'être conservé, comme un monument de mansuétude et de diplomatie. « A Paul Souday, qui ne m'aime guère », écrit l'un sur la page de garde de son livre. Tel autre : « A P. S. qui me gronde et que j'aime ». D'autres encore : « A P. S., sans rancune... » « Au meilleur de mes ennemis... » « Au juge sévère mais équitable... » « A M. Paul Souday, tout de même et bien cordialement... » En vérité les auteurs gais ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Cette platitude, cette attitude humble et suppliante d'écrivains — dont quelques-uns sans doute sont de grands écrivains — vis-à-vis du critique est véritablement écœurante.

Cette attitude surprend d'autant plus à l'égard de Paul Souday — qui n'était pas, et de bien loin, un de ces grands critiques dont le jugement s'impose aux générations et dont les goûts réagissent sur la littérature et marquent une époque. Son influence fut à peu près nulle, nulle sur le public, nulle sur les auteurs. C'était un fait bien connu des éditeurs qu'un feuilleton, même très élogieux, de Paul Souday n'exerçait aucune influence sur la vente d'un volume et certains mauvais esprits allaient même jusqu'à prétendre que, du point de vue pratique, un « éreintement » valait mieux.

Il manquait à Paul Souday une certaine hauteur de vue, une certaine faculté d'enthousiasme et cette sorte d'indépendance vis-à-vis de soi-même d'où naît une action irrésistible du critique sur le public. Il est à noter que ces qualités ne sont presque jamais celles du critique professionnel.

Pour ne noter que deux exemples de cette action fou-

droyante d'un critique sur le public, je me bornerai à rappeler l'article de François Coppée au *Journal*, à propos d'*Aphrodite*, qui rendit Pierre Louys célèbre, du jour au lendemain, et l'article d'Octave Mirbeau au *Figaro*, qui « lança » Maeterlinck, d'un seul coup.

Il n'y a aujourd'hui qu'un critique littéraire qui jouisse de ce pouvoir, quasi-magique, c'est M. Léon Daudet. Polémiste, parfois injuste, toujours redoutable, partisan tenace et convaincu, Léon Daudet sait, le plus souvent, faire abstraction dans sa critique littéraire de ses passions de partisan, et il y apporte, par contre, une puissance d'enthousiasme communicatif qui saisit le public avec une vigueur contraignante. Pas plus qu'en lui le polémiste ne craint de haïr ou de mépriser, le critique ne craint d'admirer et de proclamer les raisons de son admiration. Le panégyriste est en quelque manière l'envers du polémiste.

M. Emile Henriot rappelle, à la louange de Paul Souday, l'article que ce dernier consacra, dès son apparition, au premier roman de Marcel Proust : *Du côté de chez Swann*. L'ouvrage n'eut aucun succès et, en dehors d'un petit cercle d'amis et de lettrés, l'auteur demeura tout à fait inconnu du public jusqu'au jour où parut le retentissant article de Léon Daudet à propose de : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Du jour au lendemain, Marcel Proust était devenu célèbre. Paul Souday l'avait découvert, je le veux bien, mais il avait entouré sa découverte de tant de prudentes réserves qu'il n'avait convaincu, qu'il n'avait entraîné personne.

M. Léon Daudet, lui, ne s'est embarrassé d'aucune réserve, il a fait, pour un moment, abstraction de toutes les objections qu'il aurait pu formuler, pour ne dire que les motifs qu'il avait d'admirer. Et je pense que c'est ainsi que doit procéder le vrai critique lorsque les raisons qu'il a d'admirer dépassent de très loin les raisons qu'il peut avoir de formuler des réserves. Il n'y a peut-être pas de chefs-d'œuvre sans défauts, mais il y a de beaux livres et, dès lors, les défauts sont de mince importance. Il sera temps de les relever plus tard et il ne manquera jamais de « bonnes volontés » pour se dévouer à ce travail.

Il y a aussi de faux chefs-d'œuvre qui font l'objet d'une

admiration sottement éperdue; pour ceux-là, il faut oser être impitoyable... mais c'est là une autre histoire!...

Il est temps d'en revenir à l'intéressant *Courrier littéraire* de M. Emile Henriot, qui a dépouillé pour nous le dossier des lettres de Marcel Proust, adressées à Paul Souday :

Voici, le dossier Proust ; vingt et une lettres, qui seront, croyons-nous, prochainement publiées à part, et le méritent, en raison des détails donnés sur son œuvre par l'auteur de *Swann* et de *Guermantes*. Un fait, d'abord, à signaler : l'ouvrage a été conçu d'un seul tenant, « et si minutieusement composé que le dernier chapitre du dernier volume a été écrit tout de suite après le premier chapitre du premier volume ». — « Tout l'entre-deux a été écrit ensemble il y a longtemps. La guerre m'a empêché d'avoir des épreuves, la maladie m'empêche maintenant de les corriger, sans cela il y aurait beau temps que la critique n'aurait plus à s'occuper de moi. » Prouest revient plusieurs fois, dans ses lettres, sur les fautes de Flaubert, « qui ne diminuent en rien mon admiration pour lui », et sont, assure-t-il, bien fréquentes... Cela n'empêche pas non plus Marcel Proust de s'appuyer sur ce même Flaubert pour répondre aux reproches que lui avait adressés Paul Souday, sur son mépris de l'accord des temps.

Sans aller aussi loin que Flaubert qui disait : « Les modes, les temps des verbes, tout cela ce sont des blagues, on peut écrire ce qu'on veut du moment que c'est bien », ne peut-on pas rappeler à M. Souday que c'est précisément M. Proust qui a montré que Flaubert, en violant les lois de concordance, a produit ses plus beaux effets non de littéraire correction, mais de vivante beauté grammaticale? « Ils habitaient maintenant en Bretagne un jardin et montaient tous les jours sur une colline d'où l'on *découvre* la mer. » Comme le présent de l'indicatif quand on attendait l'imparfait (la phrase de Flaubert est citée par moi de mémoire, assez inexactement, mais le présent « d'où l'on découvre la mer », découvert par moi, est fort exact dans mon souvenir) n'éclaire-t-il pas d'un rayon la pérennité de cette colline « d'où l'on découvre la mer » en contraste avec la fugitive existence de ceux qui la gravissaient?...

Outre leur intérêt littéraire, toutes ces lettres de Proust à Souday témoignent d'une vive affection et d'une complète gratitude, de la part du romancier, même lorsque le critique du *Temps* émettait de franches réserves à son endroit. Il est toutefois assez piquant de constater que Proust n'avait pas été extrêmement satisfait du premier feuilleton consacré, en 1913, à *Du côté de chez Swann :* article pourtant décisif, et dont il devait se louer beaucoup par la suite. Au moment même, il en avait été piqué, et s'était cru fondé à se défendre assez vivement. Voici donc ce qu'il écrivit à son juge :

Je ne veux pas user d'un procédé que vous pourriez trouver désobligeant, en vous répondant dans le *Temps*, comme j'en aurais cependant le droit. Certes je ne pourrais que vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous avez parlé de moi dans la seconde partie de votre article, si vous ne m'aviez, dans la première, rendu responsable, comme d'autant de fautes de français, de fautes d'impression bien trop nombreuses, je le reconnais, mais aussi bien évidentes. Mon livre peut ne révéler aucun talent; il présuppose, du moins, il implique assez de culture pour qu'il n'y ait pas invraisemblance morale à ce que je commette des fautes aussi grossières que celles que vous signalez. Quand dans votre article j'ai lu : « M. Marcel Proust fait preuve d'*une* sens aiguisé, etc. » je n'ai pas pensé : « M. Souday ignore que le mot sens est du masculin. » Je suppose que lorsque dans mon livre vous avez vu « destinaire » pour « destinataire », « conservation » pour « conversation », « s'il était resté longtemps sur la voie », pour « s'il était resté longtemps sans le voir », vous n'avez pas cru à des fautes d'ignorance. Il serait cependant aussi extraordinaire que j'ignorasse les règles de l'accord des temps. Je vous assure que si « le vieil universitaire » que vous proposez d'adjoindre aux maisons d'édition n'avait à corriger que mes fautes de français, il aurait beaucoup de loisir. Permettez-moi d'ajouter (puisque, cette lettre n'étant pas destinée à la publicité, vous ne pourrez être offensé de cette malice) qu'il pourrait en employer une partie à vérifier vos citations latines. Il ne manquerait pas de vous avertir que ce n'est pas Horace qui a parlé d'un ouvrage où « *materiam superabat opus* », mais Ovide; et que ce dernier poète avait dit cela non pas « sévèrement » mais en manière d'éloge. Il reste que les conditions déplorables dans lesquelles j'ai dû corriger les épreuves de ce livre (conditions qui ne regardent pas le public, je le reconnais, et dont il a le droit de ne pas tenir compte) ont eu pour conséquence de me faire publier un livre plein de fautes énormes, mais dont l'énormité même déclarait assez qu'elles n'étaient pas imputables à l'auteur. Veuillez agréer, monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MARCEL PROUST.

Que va penser de ce Flaubert qui : « *en violant les lois de concordance a produit ses plus beaux effets, non de littéraire correction, mais de vivante beauté grammaticale* », le maître d'école populiste qui a succédé à Paul Souday au *Temps* et qui, il faut l'avouer en le déplorant, fait souvent regretter son prédécesseur?

Il est enfin un dernier point que je voudrais relever dans l'article d'Emile Henriot, c'est ce qui concerne la découverte de Paul Valéry par Souday.

Dossier Louys. Ici, littérature pure, et poésie. Post-scriptum d'une carte pneumatique datée de 1917, nous tombons sur ces quelques lignes qui ont peut-être fait beaucoup pour la première renommée de Paul Valéry : « Puis-je vous signaler un poème de toute beauté, que vous recevrez bientôt ou que je vous enverrai si l'extrême mo-

destie de l'auteur renonçait à en faire un service : *La Jeune Parque*, de Paul Valéry. Je crois que c'est un chef-d'œuvre de notre littérature... »

Ainsi, sans l'intervention de Pierre Louys, il est probable que Paul Souday n'eût pas découvert Paul Valéry.

Esprit cultivé, travailleur consciencieux, épris de son métier, Paul Souday ne fut ni un grand critique, ni un esprit particulièrement perspicace et dans son cas, la chose la plus étonnante, c'est de voir l'invraisemblable platitude, le manque de dignité des écrivains qui cherchaient à tout prix à s'attirer ses bonnes grâces.

§

Sur un ton mêlé d'ironie et de sympathie, Monsieur H. D. M. publie à **l'Etudiant Français** un amusant portrait de M. Fortunat Strowski :

> M. Strowski n'aime pas qu'on dise du mal du romantisme, pas plus qu'il n'aime qu'on dise du mal des classiques, de Lugné Poë, de l'*Histoire Auguste*, de Charlie Chaplin, d'Aristophane, de M. Charles Méré ou de la barbe de Tristan Bernard. M. Strowski n'aime entendre dire du mal de personne.
>
> C'est à lui qu'on va s'adresser lorsqu'on veut faire un diplôme sur le sentiment de la douleur chez Guillaume Apollinaire, l'expression du lugubre chez Bernard Shaw ou l'esthétique surréaliste. Il aurait trop peur de ne pas accueillir le dernier bateau : c'est un vaste port rempli d'une mer bienveillante.
>
> Ses étudiants l'aiment beaucoup. Il a su beaucoup de choses, il a beaucoup travaillé, jadis. Du temps a coulé là-dessus. Il n'a rien oublié, mais tout s'est tassé, décanté. Aussi n'a-t-il pas de pédantisme. Cela change des sorbonnards qui parlent le nez sur leurs boîtes de fiches.
>
> Il est l'ami des jeunes filles. Il est tellement doux, et tellement savant! Un homme qui a lu Montaigne, pensez donc. Les méchants demandent ce qu'il a lu, Montaigne mis à part. Mais ce serait déjà beaucoup, savez-vous? Et il connaît aussi M. Kistemaeckers et M. Jean Cocteau...

M. Fortunat Strowski, qui fut un homme de valeur, est devenu le jouet des snobismes et des modes et sacrifie trop souvent au déplorable esprit de camaraderie qui est une des plaies du journalisme contemporain.

Il y a perdu et personne n'y a gagné.

§

Dans leur numéro du 8 mars dernier, **les Nouvelles Littéraires** publient ce qui suit :

NEW-YORK

Nous donnons à nos lecteurs la primeur de ce poème inédit que Paul Morand vient d'écrire pour un film parlant.

Rien n'est plus beau que New-York!
New-York, voilà les dernières nouvelles...
A New-York on est heureux à fendre l'âme.
A New-York on a toujours besoin d'un plus petit que soi —
New-York est une loterie —
A New-York, vous demandez la lune et vous l'obtenez —
New-York, sublime, ridicule, suspendue.
Liberté, fais voir ton flambeau
et je te dirai si tu as gagné!
New-York qui se monte le cou,
New-York S.P.Q.R.
et les singes, et les Juifs et les Princes et le Turc,
A Paris, on tend l'oreille,
A New-York, on tend la main.
A Paris l'oiseau fait son nid.
New-York,
capitale des enfants prodigues et des enfants prodiges,
Rien n'est plus beau que Paris.

L'auteur de *Tendres Stocks*, d'*Ouvert la Nuit* et de *Fermé la Nuit* est un écrivain d'un grand talent qui a fait retentir dans la littérature une note d'un modernisme suraigu qui lui est personnelle et dont le charme est parfois bien prenant. Nous avons souvent aimé et admiré M. Paul Morand et c'est pourquoi il nous sera permis de lui dire qu'il est indigne de lui d'écrire et de publier, même s'ils sont payés en dollars, des « poèmes » sans rythme, sans rime ni raison, comme celui que nous venons de citer et qui n'est à tout prendre qu'un mauvais devoir d'école primaire d'une misérable et désolante niaiserie.

§

Je veux citer pour terminer quelques fragments du bel article que vient de consacrer M. Pierre Escoube, dans la page

littéraire de l'**Action Française**, à notre collaborateur et ami **Mario Meunier.**

Qui a lu le récit où M. Francis Carco confesse, avec une émouvante sincérité, sa vie de « mauvais garçon », se souvient sans doute de la silhouette de M. Mario Meunier. Il l'évoque, comme fait le mémorialiste, « avec ses cheveux longs, sa canne à pomme bleue de lapis, ses mains d'évêque et la grasse améthyste qu'il portait au doigt ». Il l'entend exprimer « des pensées élevées » dans un lieu qui n'est peut-être pas consacré aux seules idées. M. Mario Meunier écrivait alors *Pour s'asseoir au foyer de la maison des dieux,* livre de poète et de philosophe où l'idée se développe en longues théories d'images harmonieuses. Il y célébrait la Volupté, comme Erasme, jadis, avait fait l'éloge de la Folie. Comme Erasme, M. Mario Meunier est humaniste. Ce panégyriste de la volupté (d'une volupté ardente et grave où seuls peuvent atteindre les Sages) entretient un commerce assidu avec les œuvres où sont étudiés, de la façon la plus délicate ou la plus profonde, les rapports de l'homme avec la nature, avec ses semblables, avec Dieu. Au facile attrait d'une éphémère nouveauté, il a toujours préféré — et ce n'est pas aujourd'hui attitude banale — l'inépuisable fécondité de l'Eternel. Qu'il traduise, avec une intelligente piété, Pythagore, Euripide ou Platon, qu'il nous donne une nouvelle mythologie ou, tout récemment, une nouvelle « histoire sainte », il s'est toujours dévoué à l'essentiel.

. . . .

Parler de M. Mario Meunier, c'est parler de la mythologie, d'Homère, de Platon. Non qu'il s'attache uniquement à la forme comme d'honnêtes érudits à la vue un peu courte. Il n'a jamais oublié que seul l'esprit vivifie et les lecteurs de cette *Vie littéraire* se souviennent sans nul doute du magnifique article où il marquait le rôle de la philosophie dans le véritable humanisme; moyen nécessaire, mais moyen toujours, car la pensée seule est la fin. Etudier les textes n'a donc jamais été pour M. Mario Meunier que l'occasion de scruter les sources des idées mères, du vrai, du beau, du bien. Qu'il éprouve, avec Homère, les sentiments humains, qu'il s'interroge à la suite de Platon sur la beauté des âmes, qu'il cherche, en compagnie de Plutarque, à donner un sens au mal dont souffre notre univers, il s'est toujours montré préoccupé des plus grands problèmes. L'éternel seul a su le retenir et jamais il n'a cessé, pour reprendre les mots qu'il employait dans une récente chronique, de « servir avec art la cause de l'esprit. »

Faute de place, je ne puis que signaler, dans le même numéro

de l'*Action Française*, le bref article de M. Maurice Constantin-Weyer intitulé *En relisant les « Sœurs Brontë »* que j'aurais voulu pouvoir citer et louer comme il mérite de l'être.

GEORGES BATAULT.

POÉTIQUE

Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Gabriel Beauchesne, 1925 (*suite*) (1).

XVI. Maintenant que l'on tient en main tous les éléments du Style oral, nous allons voir, à la lumière de quelques exemples, comment les Compositeurs réalisent les enchaînements de leurs procédés mnémotechniques. Des premiers déclenchements des réflexes imitatifs, les gestes propositionnels commandent d'autres propositionnels, rythmiques et métaphoriques, tels que les imposent les « lois automatiques et profondes de la mémoire ». Nous savons que ces lois sont celles de la mimique et du parallélisme qui accumulent des stéréotypes gestuels et sonores, afin que « l'homme puisse se rejouer à lui-même et devant autrui ses expériences passées ». Mais, linguistiquement, suivant les particularités ethniques du langage, le geste, en devenant laryngo-buccal, explose sur telle ou telle forme d'articulation pour mieux relier entre eux les Balancements propositionnels, pour mieux mettre en jeu les schèmes rythmiques propres à chaque parler. Retenons bien d'abord que la proposition est toujours une figure non seulement *de* mouvement, mais *en* mouvement, parce qu'elle est toujours une action, à tel point que chez les peuples de pur style oral, comme l'Akkadien, ou incomplètement évolué comme l'ancien Hébreu, nous savons qu'il n'est pas de mot qui ne soit ou ne puisse être un verbe (« le Grimpant Empoignant le Volant »). Or le schème rythmique initial de ce mouvement est tenu en principe de s'identifier au rythme fondamental de chaque langue (ainsi au dactyle chez les Rapsodes pré-homériques), en nous servant le plus souvent de la forme sonore la plus naturelle aux dispositions physiologiques, laryngo-buccales et auditives, de tel ou tel milieu. C'est pourquoi tantôt l'*allitération* (articulation faisant détoner

(1) Voir *Mercure de France* des 1er novembre 1929 et 15 janvier 1930.

le geste sur une même consonne), comme surtout chez les Sémites, les Germaniques, les Celtes, tantôt l'*assonance* (similitude de sons voyelles entre deux détonants), comme de préférence chez les Grecs et les Latins, tantôt la rime, qui unit l'assonance et l'allitération (trop retenue au dépens de leurs jeux intérieurs par les graphistes modernes), constituent autant d'appels aux Balancements où s'« égrènent » les propositions l'une dans l'autre. Ainsi les schèmes du rythme s'éveillent ou s'achèvent par correspondances de durées, d'intensités, de timbres, de hauteurs mélodiques, à travers une répétition variable de mots et groupes de mots. Ces correspondances n'ont rien de mathématique, ni rien de systématiquement ou continûment syllabique, la syllabe n'étant guère distincte du mot ou, quand elle peut l'être, ayant peu d'existence définie en style oral. Ses répétitions ne visent pas, comme dans le style écrit, à des symétries par unités conventionnelles, réduites et fixes, mais à des équivalences par larges unités organiques transposant dans leur forte simplicité l'énergie musculaire que l'auteur nous a si bien montrée à l'origine de toute expression. A la fois une et complexe, cette simplicité mobile, par sa nature physiologique même, échappe au moule dans lequel certains théoriciens auraient voulu enfermer les libres stéréotypes, tout clichés qu'ils soient, de la Bible, par exemple, ou du Coran. « Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, écrit Marcel Jousse, que ces métriciens aient même connu le rythme de leur propre langue. Il est, en effet, plus facile de faire partager ses théories aux morts qu'aux vivants. » Et de mettre des barres et des ronds sur certaines lettres pour en composer des figures métriques ne correspond souvent à aucune réalité.

XVII et XVIII. Résumons donc bien, pour conclure, les rigoureuses démonstrations dont notre analyse a relevé, il y a déjà plusieurs chapitres, l'aboutissement. Qu'on passe d'un chanteur afghan à une improvisatrice touareg, d'un inspiré kabyle à un transmetteur d'annales sacrées achanti ou hindou, d'un proverbialiste arabe ou mérina à un français, d'un sorcier akkadien à un gouzlar serbe, de David devant l'arche à un violoneux corfiote, dansant et chantant, tels que j'en ai vus dans ma jeunesse, devant le chœur grave, tournant en

rond, des femmes du village, enfin des Prophètes juifs et des Apôtres chrétiens, mais tous palestiniens ou d'enseignement araméen, aux Récitateurs du Coran, les Compositeurs, « Instructeurs » de Style oral useront des mêmes procédés mnémotechniques et didactiques : *sur un fond de Parallélisme, de Balancements propositionnels, correspondant aux gestes imitatifs, à la mimique, à la danse qui déclenche,* D'ABORD INCONSCIEMMENT, *toute excitation physique ou psychique, des schèmes de mouvements, de mots, de sons, de bruits, incorporés en nous d'expériences en expériences, de similitudes en similitudes, de répétitions en répétitions, feront surgir automatiquement, en pleine conscience, une Composition traditionnelle, où s'insérera la représentation du sens nouveau voulu par l'improvisateur.* Inutile d'insister sur les modes employés de préférence ici ou là; ils sont dominés par le procédé de répétition qu'on a justement dénommé l' « *emboîtement* », et qu'en ses deux balancements résume à merveille notre vieux proverbe français :

Poignez vilain, il vous oindra,
oignez vilain, il vous poindra.

Le type de ces « emboîtements » nous est donné dès les premiers versets de la Genèse, mais encore plus par le début de l'Evangile de saint Jean, dont voici la *Récitation,* suivant le décalque du P. Jousse :

RÉCITATIF 0.

1. Au commencement *était la Parole*
   et *la Parole était* dans *'Elâhâ',*
2. Et *'Elâhâ',* Elle l'*était, la Parole,*
   (car) *Elle* (Elle) *était* au commencement dans *'Elâhâ'.*
1. Et *Tout* par *Elle fut fait*
   et sans *Elle* ne *fut fait rien.*

RÉCITATIF 1.

1. Ce qui *fut fait,* en (et par) *Elle* fut *vie*
   et la *vie* fut la *lumière* des hommes;
2. Et *la lumière* dans *l'obscurité* illumine
   et *l'obscurité* ne la *reçut* pas (jeu de mot intraduisible sur [« reçut »).
3. Il fut donc un homme, envoyé de par 'Elâhâ'
   et dont le nom fut Jean.

4. Lui, il vint pour le *Témoignage*
afin de *témoigner* de *la lumière,*
afin que tous crussent par lui.

RÉCITATIF 2.

1. Il ne fut pas, lui, *la lumière,*
mais afin de *témoigner* de *la lumière,* etc...

SAINT-JEAN (I, 1-9.)

Des anciens Rabbis au nouveau Rabbi Jésus le Messie, nous retrouvons les mêmes rythmes balancés en des sortes de miroirs réfléchis les uns par les autres. Les quatre Récitations suivantes nous montrent comment ils s'enchaînent, non seulement de récitatifs en récitatifs dans une même instruction, mais de compositeurs à compositeurs.

I. De RABBI ELISHA BEN ABOUYAH.

RÉCITATIF 1.

1. *Quiconque apprend étant* enfant,
à quoi sera-t-il comparable?
2. *A de l'encre écrivant*
sur du vélin nouveau.

RÉCITATIF 2.

1. *Quiconque apprend étant* vieillard
à quoi sera-t-il comparable?
2. *A de l'encre écrivant*
sur du vélin gratté.

II. De RABBI JOSÉ BAR JUDA.

RÉCITATIF 1.

1. *Quiconque apprend* près des Jeunes [maîtres],
à quoi sera-t-il comparable?
2. *A un homme qui mange les raisins* verts
et boit le vin dès le pressoir.

RÉCITATIF 2.

1. *Quiconque apprend près des* Vieillards,
à quoi sera-t-il comparable?
2. *A un homme qui mange les raisins* mûrs
et boit le vin quand il est vieux.

III. De RABBI ELÉAZAR BEN AZARIA.

RÉCITATIF 1.

1. *Quiconque s'instruit plus qu'il ne fait,*
à quoi sera-t-il comparable?

2. *A un arbre dont les branches sont nombreuses*
et dont les racines sont rares.
3. *Or le vent est venu*
et il l'a arraché et renversé à terre.

RÉCITATIF 2.

1. *Quiconque fait plus qu'il ne s'instruit,*
à quoi sera-t-il comparable?
2. *A un arbre dont les branches sont rares*
et dont les racines sont nombreuses.
3. *Or* quand tous *les vents* du monde *sont venus*
et se sont déchaînés contre lui,
ils ne l'ont pas ébranlé de sa place.

IV. De Rabbi Jésus le Messie.

RÉCITATIF 1.

1. *Quiconque entend ces discours et les fait*
est semblable à un homme sage
qui a bâti sa maison sur la pierre.
2. *Or la pluie est tombée,*
les torrents sont venus,
3. *Et les vents ont soufflé*
et se sont déchaînés contre cette maison.
4. *Et elle* ne s'est pas *renversée,*
car elle était fondée sur la pierre.

RÉCITATIF 2.

1. *Quiconque entend ces discours et ne les fait* pas
est semblable à un homme fou
qui a bâti sa maison sur le sable.
2. *Or la pluie est tombée*
les torrents sont venus,
3. *Et les vents ont soufflé*
et se sont déchaînés contre cette maison;
4. *Et elle s'est renversée*
et l'écroulement fut vaste (2).
(Récité par saint Matthieu : VII, 24-27.)

Le mécanisme verbo-moteur de ces compositions est tellement évident, que l'on n'a besoin d'aucune analyse nou-

(2) Ces deux récitatifs de saint Matthieu forment l'épilogue du Sermon sur la Montagne. Or ils sont exactement semblables dans la version de saint Luc, laquelle abrège cependant celle de saint Matthieu, tout en l'augmentant de quelques versets. Semblables aussi sont les balancements des bons et des mauvais fruits, des bons et des mauvais trésors, etc.

velle pour montrer combien il justifie les démonstrations de Marcel Jousse. J'ai volontairement choisi des exemples parmi les plus rigoureux et les plus simples : ils n'en feront que mieux ressortir les liens qu'il importe d'y nouer ou d'en rompre au grand profit de la poétique, qu'il s'agisse de son histoire universelle ou de nos conceptions modernes et françaises les plus spéciales.

§

Les amateurs de poésie, qui ne dédaignent point la poétique, même les poètes si nombreux qui masquent d'ironie leur suffisance et leur totale incompréhension, n'ont pas pu, en effet, ne pas reconnaître à quel point la doctrine et la méthode de Marcel Jousse replongeaient notre art en pleine vie. En sortant l'expression humaine du graphisme arbitraire, en la ramenant à ses origines pré-verbales dans le fonctionnement de l'organisme entier, il a découvert, jusqu'au fond, dès leur prime jaillissement, les sources véritables de nos moyens poétiques.

Quelle joie ce fut pour moi, qui ai dévoué une partie de mon existence à rechercher derrière l'ossification scriptive l'élément vital de l'expression lyrique, de voir coordonner en un ouvrage, si solide et si neuf déjà, en attendant tout ce que nous espérons encore de ce qu'il annonce, les observations trop erratiques du passé ! En nombre d'endroits, l'auteur a bien voulu utiliser mes faibles efforts beaucoup plus qu'ils ne le méritaient. C'est qu'ils ne sont rien à côté de la grande étude sur la rythmique française dont je compte venir à bout — ce qui n'est pas commode, car il s'agit d'unir, sans qu'ils perdent rien de leur caractère opposé, le scientifique et l'esthétique, car la question, vue sous un autre angle, est de ne point perdre la vérité générale objective dans la pleine expansion du subjectif individuel.

Bien mieux, le P. Jousse évoqua certains poèmes symbolistes de forme dite libre, pour les rattacher de toute évidence à l'expression gestuelle du style oral dans tout son élan d'origine psychophysiologiste. Les révélations du « Laboratoire ethnique » lui confirmèrent, en les élargissant, les analyses du « Laboratoire de phonétique expérimentale », où,

dès que le problème du rythme fut abordé, l'expérimentation creva définitivement les façades en trompe-l'œil du style écrit.

Certes il y a longtemps que, dans une brochure d'un professeur de la Faculté de médecine de Louvain, G. Verriest, qui m'avait été communiquée par Griffin et Verhaeren, et intitulée *Des bases physiologiques de la parole rythmée* (Louvain, M. Uystpruyst, Dieudonné, éd., 1894), les vers paraissant les plus débridés de Jules Laforgue avaient été relevés comme d'excellente expression motrice, comme en parfait accord avec l'explosion énergétique de nos muscles (3). Et quand, vers la même époque, on interrogeait Maeterlinck sur les raisons qu'il avait eues de faire souvent répéter les mêmes mots aux personnages de ses drames, il répondait : « Ce n'était point par désir de me singulariser. Seulement, comme je mettais en scène de petites âmes spontanées, instinctives et pensives, à la fois simples et anxieuses, je fus poussé à me servir du langage naturel aux gens de la campagne flamande, car ils usent sans cesse de ces redites comme pour mieux se comprendre devant le mystère de leur être et de chaque chose, et pour mieux assurer dans toute leur force la pénétration de leurs paroles (4). » Autrement dit, Maeterlinck, guidé par les souvenirs de son enfance, reprenait intuitive-

(3) A citer, dans la conclusion de G. Verriest, ces passages : « Le sens musculaire se trouve à la base de nos connaissances, et l'art est une manifestation de lois inhérentes à notre organisme. L'esthétique n'est pas une abstraction, elle est engendrée directement par la physiologie [...]. Les langues sont vivantes; elles sont inséparables des harmonies de l'organisme et font corps avec les peuples qui les ont formées [...]. Un pont est jeté entre la physiologie d'une part et l'esthétique de l'autre. Cette unité se retrouve dans tous les arts [...]. C'est une charte de liberté que la physiologie apporte. Les droits de la nature sont trop puissants et trop dignes, pour être ligotés par les réglementations d'un classicisme quelconque. Ces réglementations ont été trop généralement tracées par l'esprit et l'intelligence, à l'exclusion de nos perceptions confuses; or, celles-ci dépassent mille fois la portée de notre vision distincte. L'inconscient domine le conscient [...]. »

(4) Cette application par Maeterlinck des modes originaires et spontanées du langage au parler de Mélisande fut d'autant plus remarquable qu'il ne comprit jamais rien aux recherches rythmiques de sa génération. Il leur était même hostile, à ce point que, louant dans le *Figaro* son ami Van Lerberghe et l'admirable chef-d'œuvre qu'est *La Chanson d'Eve*, il n'en acceptait pas pleinement les poèmes où la composition harmonique et rythmique est la plus parfaite et la plus neuve; il donnait sa préférence aux vers encore graphiques, de vieille forme classique et syllabique. On sait, au reste, que Maeterlinck fut toujours insensible aux rapports, — aussi anciens que la parole même, — de la musique et de la poésie, en particulier aux enrichissements expressifs de la seconde par la première.

ment les procédés rythmiques et mnémotechniques du style oral, empruntés à un de ces milieux d'où la poésie populaire s'est toujours transmise par les mêmes moyens.

Qu'avez-vous donc ma belle qui vous fait tant pleurer?
Qu'avez-vous donc ma belle qui vous fait tant pleurer?
Qui vous fait tant pleurer
Sur le bord de l'île,
Sur le bord de l'eau (5).

En joignant ces deux témoignages de la fin du siècle dernier à ceux que j'invoquais dès les préliminaires de cette étude, je ne diminue en rien l'originalité du *Style oral*. Je ne fais qu'ajouter au compendium où Marcel Jousse en a entassé de semblables, et qui, comme autant de pilotis sur fonds mal reconnus, assurent la solidité de son monument. N'oublions pas ce mot de Laplace qu'il met en vedette à la première page de l'Avant-Propos : « Les découvertes consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors. »

Cependant, l'étage de son édifice, où la vraie poésie et une poétique vivante pourraient loger, n'est pas entièrement habitable. Certaines pièces ont des fenêtres trop étroites.

Rien de clair, de lumineusement définitif comme ce qui a trait au complexus premier, lié à l'ensemble même de l'être, de tout phénomène d'impression, d'expression, de représentation, de communication. La mimique et le parallélisme ne

(5) Nous verrons que, du point de vue l'art, la forme de ces vers ne doit pas constituer un modèle absolu. Mais, dans leur décalque mutuel, ils évoquent tout de suite excellemment les gestes et les retours de gestes qui leur ont donné naissance. Une poésie populaire est toujours à l'origine un mimodrame, à la fois danse, parole et mélodie, musique animée suivant l'accord simultané ou successif de la voix et d'un instrument. Le geste n'accompagne pàs seulement le chant naturel, il le crée. Il est la vie et la transmet. — C'est ce que le Père Mersenne comprenait très bien lorsqu'il analysait dans ses *Questionnes celeberrimae* et *Commentaria in Genesim* (1623) comment les chanteurs devaient rendre leur expression vivante selon les *vires* NATIVAS. Il a tout un chapitre intitulé : « *De gestibus atque motu corporis quo in canendo Musici servare debent ut harmoniae vis perfectum quid edat.* » Il nous dit que *motus corporis necessarius est.. prout cantilena requiret.* Et c'est *toto corpore* qu'il faut s'exprimer, spécialement *manuum motibus*, et *pedibus* aussi. « *Sic connixione, consertione, compectinatione, agitatione, commutatione, complosione, dejectione, elatione, jactatione, adductione, compressione, dilatatione, et ceteris manuum motibus, prout opus fuerit, utaris...* » — On voit que le P. Mersenne aurait rendu des points au P. Jousse sur la compréhension de l'expression musculaire dans sa physiologie « native ». Il aurait fort admiré les chanteurs de jazz.

donnent plus naissance à la métaphore par de simples figures extérieures et artificielles, mais par nos plus essentielles, nos plus secrètes activités intérieures. De ce fait, le pathétique et la poésie composent une même chair, l'art et sa technique sont de même nature, fond et forme procèdent d'une intime réaction psychique et verbo-motrice. Pour le fond, les phénomènes de représentation, donnant le pas au concret sur l'abstrait dans l'origine même de toute idée, favorisent singulièrement la pensée ou l'image poétiques, qui sont telles en ce qu'elles se projettent beaucoup plus visiblement que les autres, en leur pleine synthèse, dans tout leur appareil sensuel. Pour la forme, nous apercevons derrière le modèle historique, fixé, actuel, populaire ou rhétoricien, le geste vivant initial, autrement souple et créateur. Comment le vers, ses modes et ses composés temporels, accentués, allitérés, assonancés, rimés, sont nés du « geste propositionnel », localisé dans l'organisme laryngo-buccal, c'est ce qui apparaît désormais avec une évidence aveuglante. Comment les Balancements du geste, ses danses et leurs répétitions, plus équivalentes que symétriques, créent la strophe et ses refrains, c'est ce qu'il est désormais impossible de ne pas voir. Comment vers et strophe, modelés sur les gestes vocaux, mettent en jeu des phénomènes qu'aucune convention de l'écriture linéaire, orthographique et grammaticale n'est susceptible de représenter exactement, c'est encore ce que nos visuels les moins auditifs sont obligés de constater. Surtout si, au commencement, n'est pas le verbe, *mais le rythme qui l'engendre*, les auditifs à leur tour ne pourront nier que le rythme sonore est dépendant du rythme musculaire, en harmonie avec le rythme respiratoire, à longues vagues, des poumons et avec le rythme, plus vif, du sang aux pulsations du cœur.

Tout cela est parfait. Mais là où pour la vraie poésie et pour une poétique vivante les choses se gâtent, c'est lorsque le P. Jousse empêche le *poétique* moderne tel que nous l'entendons, purement sensible, imaginatif et désintéressé, de se lier *au didactique* ancien, et dans ce didactique même, lorsqu'il ne veut rien distinguer. Ses arguments, à son point de vue, sont inattaquables, nous les avons exposés en les approuvant; ils n'en laissent pas moins entiers, au point de vue de notre sen-

sibilité, les effets poétiques de ce didactique *sur nous* — et avec raison puisque notre *esthétique* ne compose pas avec d'autres éléments de transmissions que ce *didactique* primitif.

Que la métaphore gestuelle à l'origine de tout langage n'ait établi d'abord que des rapports pratiques, leur valeur concrète n'en déterminait pas moins une image, et comme telle, *en soi*, avait une valeur poétique. En ne l'érigeant pas sur le pavois esthétique où nous l'élevons, la sensibilité des peuples de Style oral n'en était pas moins, pour l'avoir créée, d'essence analogue à celle de nos poètes, celle de nos instructeurs quotidiens, journalistes vulgarisateurs ou pédagogues abstraits, étant manifestement d'un autre ordre. Bref, le didactisme des spontanés est naturellement poétique, et l'erreur n'était pas de le reconnaître chez eux, encore moins pour nous de l'éprouver, mais de n'avoir pas compris son caractère premier et littéral d'enseignement. Le P. Jousse ne s'est pas aperçu qu'il lui enlevait beaucoup de l'admirable principe de vie auquel il le rattache en ne lui accordant pas une part du lyrisme trop absolu que nous lui attribuions, en faisant dater uniquement la vertu poétique du jour où le *réel* ancien devenait un *mythe*, en séparant avec trop de rigueur la langue poétique d'aujourd'hui de celle d'autrefois, tout en empruntant à l'une et à l'autre des exemples fort démonstratifs de leur origine commune.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il est inadmissible de confondre parce que, sorties du même moule, des matières, — aussi également didactiques pour les anciens qu'elles aient pu être, — chargées les unes simplement de les instruire, les autres, en plus, de les émouvoir. Parce que l'« épopée » aurait été « la forme primitive de l'histoire », parce que l'antiquité chimérique croyait à la réalité de l'*Iliade*, l'œuvre d'Homère n'aurait pas été un « poème », elle ne le serait devenue qu'avec l'oubli des événements et la fin des croyances qui en avaient fait une simple relation mnémotechnique, une éducative « Récitation rythmique historique ». Que les Rapsodes aient pensé n'être que des « Rythmeurs-Historiens », qu'aujourd'hui encore, dans les milieux de Style oral, les Compositeurs-Improvisateurs se considèrent uniquement comme des sa-

vants qui transmettent le dépôt des aïeux, qu'ils protestent, qu'ils ne comprennent pas lorsque, pour les louer de leur imagination, de leurs dons d'invention, nous les appelons « poètes », cela ne prouve rien contre cette autre *réalité* que la poésie est inséparable de leur « science et de leur langue concrètes » parce que concrètes. Nous avons autant raison qu'eux, surtout lorsque cette science remet en mouvement, dans l'âme des auditeurs qu'elle soulève, les hauts faits, les drames, les passions des héros.

De ne pas l'admettre, Marcel Jousse arrête sa machine en pleine marche : il renverse trop la vapeur. Il ne craint pas même de la priver du combustible, accumulé par le génie d'Aristote, où nos inventions modernes peuvent encore puiser avec profit. Après avoir constaté que l'homme était le plus « mimeur » des animaux et fondé, si ce n'est la connaissance, comme saint Thomas avant Jousse, sur la « similitude », du moins la poésie et tout art sur l'« imitation », Aristote, en effet, sépare nettement les « schèmes rythmiques » appliqués par Empédocle à la simple transmission de la physique, et ceux dont Homère se servait pour faire *revivre* les « *gestes* » des Grecs et des Troyens. Homère était un « poète », Empédocle ne l'était pas. L'auteur du *Style oral* refuse cette distinction, sous prétexte que déjà au temps du Stagyrite le terme de « poète », n'avait plus la signification première de simple « faiseur », fabricateur, *assembleur de schèmes oraux* en vue d'une même réaction, chez les auditeurs, facile et continue. « Après Marcel Jousse, écrit M. Frédéric Lefèvre (6), j'insiste beaucoup sur ce point, car pendant la querelle de la *Poésie pure* surtout, on en a appelé à d'antiques témoignages qui ne témoignent que d'une chose : c'est que le sens des mots n'est pas toujours compris *par nous* comme il l'était au temps de leur emploi « vivant » dans les milieux ethniques du Style oral [...]. Quand il s'agit d'Homère, on en appelle quelquefois à l'autorité d'Aristote. Mais disons-nous bien qu'à l'époque d'Aristote le milieu grec n'était plus un milieu de Style oral didactique et que, naturellement, les mots avaient déjà changé de sens. »

(6) *Les Cahiers d'Occident*, n° 10 (p. 82). Dans ce Cahier, M. Frédéric Lefèvre a réuni ses divers articles sous ce titre : MARCEL JOUSSE : *Une nouvelle Psychologie du langage.*

Soit dit sans nulle vanité, je suis bien obligé de me reconnaître derrière ces lignes. Dans le volume sur *La Poésie pure*, en effet, Henri Bremond ayant désiré que mes « éclaircissements » figurassent à côté des siens, il m'était apparu qu'un des plus importants problèmes à résoudre imposait un chapitre sur « le langage gnomique et le poème ». La poésie peut-elle éviter le *didactisme* originel et naturel à tout langage? Peut-elle l'absorber dans le *lyrisme?* J'avais cru devoir répondre que la poésie et tout art existaient dès les temps les plus reculés aussitôt que la *représentation* de l'objet, fatalement plus ou moins transformatrice ou lyrique, offrait *autant* d'intérêt que sa *signification* — ce qui était le cas, il me semble, des *Psaumes* ou des *Lamentations de Job* à côté du *Livre des Proverbes*, bien que le gnomisme des Proverbes abonde dans les Psaumes, et les figures représentatives dans les deux œuvres; ce qui était le cas aussi d'un chant d'Homère à côté d'un traité d'Empédocle, malgré certaine parenté de leurs moyens expressifs, ainsi qu'Aristote le remarquait dans sa *Poétique*. Car, encore une fois, il importe peu qu'Homère ait été poète sans le vouloir ni le savoir, puis qu'Aristote ait compris autrement qu'Homère lui-même la nature et le rôle du poète, si la *Mort d'Achille* émouvait les anciens, comme elle nous émeut toujours, d'une représentation qu'ils n'attendaient pas des *Vers dorés* de Pythagore.

On ne s'étonnera point qu'à mon tour j'insiste là-dessus; « il y va de tout », répondait Henri Bremond à ceux qui l'accusaient de byzantinisme — et d'abord de toute la portée de la vivante psycho-physiologie de Marcel Jousse. Elle ruinerait, elle détruirait elle-même une grande partie de ses forces vives, si son principe de *nécessité* n'offrait à l'esthétique générale, à tous les arts, à tous leurs modes possibles, un germe de développement aussi fécond qu'il l'est pour la théorie du langage et pour sa pratique, pour l'utilité sociale de sa transmission, pour l'analyse historique des œuvres écrites plus ou moins bien décalquées d'une composition de style oral. En écartant la poésie, et l'art avec ses formes, de la nécessité première comme si elle n'était qu'une fleur d'ornement, et comme si, incluse dans le départ de la plante, la fleur n'était pas aussi nécessaire que la racine et le fruit, toutes les méthodes

qui voulaient nous éclairer jusqu'ici sur les principes fonctionnels du sentiment et de la pensée nous avaient privés d'une des bases indispensables à leur naissance et à leur communication expressives. Cette base est dans la nécessité primordiale, autant que d'une condition *didactique*, d'une condition *harmonique*, par conséquent esthétique, résultant de l'équilibre imposé par la nature à toutes les formes de la vie. Or nous avons vu que la poésie en soi et son expression ne pouvaient être absentes des éléments fondamentaux du langage, tels que les a établis la psycho-physiologie du *Style oral*, tels qu'ils se trouvent noués à la condition harmonique de toute chose.

Mais, me dira le P. Jousse, cette condition n'est-elle pas remplie par le rôle immense que le style oral donne au rythme? Oui, sans doute, pour une grande part. Encore, ici, l'esprit de système est-il loin d'avoir véritablement distingué la nécessité harmonique de la nécessité didactique, mnémotechnique. De ce que le parallélisme, les balancements propositionnels, les stéréotypes de mouvements sont nécessaires à la mémoire pour déterminer les rappels qui déclenchent automatiquement en nous avec l'explosion musculaire la conscience du rythme, plus la composition est vivante, plus elle tend à rebondir de ce fond de souvenirs dans un élan de rythmes nouveaux. La vie n'est vie que si l'imitation entraîne une création. Et de fait jusque chez les peuples spontanés où le schème se maintient dans le parallélisme le plus rigoureux, il ne prend toute sa valeur que pour que s'en échappe la nouveauté attendue. Cependant, lorsque Marcel Jousse appuie son enquête sur des exemples empruntés à la poésie moderne, il n'y recherche que la persistance des groupements mécaniques sans même s'inquiéter des conventions de l'écriture.

Ainsi, parti d'un principe vital par excellence, il nous offrirait comme modèle une schématisation qui serait la négation de toute harmonie vivante. Naturellement, M. Frédéric Lefèvre a renchéri là-dessus. On voit le danger d'une déviation aussi grave. Il faut l'expliquer pour en prévenir les conséquences fâcheuses. Mais l'on n'y parviendrait pas si l'on ne remettait au clair la question même du *rythme*, ce qui manque le plus à l'admirable travail de l'auteur, parce que,

précisément, faute d'avoir considéré la nécessité harmonique dans toute sa plénitude, il a trop identifié l'expression créatrice à l'expression imitative.

Aussi bien, pour mieux m'approcher d'une conclusion valable, joindrai-je au *Style oral* plusieurs ouvrages, publiés ces derniers mois ou années, qui s'y apparentent intimement, tels *Les Origines indo-européennes du mètre grec*, par M. A. Meillet, *La Sensibilité musicale, ses éléments, sa formation*, par M. Lionel Landry, *La Musique grecque*, par M. Théodore Reinach, enfin *Le Rythme d'Euripide à Debussy*, par M. Maurice Emmanuel, toutes études de premier ordre où la rythmique est envisagée sous des angles divers et auxquelles le rythme psycho-physiologique du *Style oral* donne un nouveau et merveilleux point de départ qu'il ne faut pas confondre avec le point d'arrivée.

ROBERT DE SOUZA.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le procès de Riom. — L'inscription du premier galet gravé de Glozel et celle du nodule de schiste de Montcombroux.

Le procès de Riom. — Le *Mercure de France* du 15 novembre 1929 a donné la teneur du jugement du Tribunal correctionnel de Clermont-Ferrand, condamnant la *Société Préhistorique Française* et le *Journal des Débats* pour diffamation calomnieuse envers le docteur Morlet.

Le 5 mars 1930, la Cour d'appel de Riom a ratifié le jugement du Tribunal de Clermont-Ferrand avec les attendus suivants :

Attendu que les prévenus soutiennent que la citation a limité les débats aux deux passages de l'article « Querelles Glozéliennes », qui ont été reproduits par elle, et que seul désormais le passage retenu par les premiers juges doit être soumis à la Cour dont la conviction ne saurait se déterminer d'après l'ensemble de l'article;

Mais attendu qu'il n'est pas nécessaire que la citation reproduise littéralement l'écrit visé à la poursuite, qu'il suffit que l'objet de la prévention soit d'avance exactement déterminé et qu'aucune incertitude ne puisse subsister sur les faits qui servent de base à la poursuite ni sur la signification qui leur était donnée, ou sur le lieu de la publicité imputée au prévenu;

Attendu qu'il s'agit dans l'espèce d'un simple article de journal, qui, malgré son étendue, ne peut être assimilé à un écrit de longue haleine pour lequel il deviendrait indispensable de préciser les passages incriminés; qu'en fait la désignation de l'article et l'indication de la date du numéro du *Journal des Débats* qui l'a publié répond suffisamment aux exigences de la loi et a mis les prévenus en mesure de préparer utilement leur défense; qu'il s'ensuit que la Cour est fondée à examiner l'article dans son entier;

Attendu qu'il résulte de cet examen que le rôle du docteur Morlet dans l'affaire Fradin est présenté sous un jour péjoratif et tendancieux, que le soin qui lui est imputé de saisir et de mettre à l'abri la première brique à inscription, pour éviter qu'on ne puisse établir des comparaisons avec les trouvailles postérieures, ainsi que ses interventions auprès des personnes autorisées, ne peuvent que servir à corroborer l'allégation que ses « libelles » étaient des manœuvres frauduleuses;

Attendu qu'au surplus le passage visé à la citation suffirait à lui seul pour constituer le délit reproché; qu'en effet, en écrivant que « les objets faux introduits dans le terrain ou présentés dans le musée, la campagne de presse organisée en faveur de Glozel, les libelles de Morlet, étaient autant de manœuvres frauduleuses destinées à faire croire à l'authenticité du gisement... », les prévenus ne pouvaient ignorer que les lecteurs du *Journal des Débats* seraient amenés à conclure que les libelles de Morlet constituaient par eux-mêmes des manœuvres frauduleuses;

Attendu qu'ils soutiennent en vain avoir voulu dire que l'escroquerie commise par Fradin comportait une mise en scène où figurait notamment l'intervention de tiers qui, comme le docteur Morlet, seraient devenus les dupes de Fradin et auraient de bonne foi servi d'instruments aveugles et naïfs;

Attendu que, si telle avait été leur intention, les prévenus, trop avertis des nuances de la langue française pour se méprendre sur la véritable portée des termes par eux employés, n'auraient pas manqué de préciser toute leur pensée et auraient ainsi évité d'insérer une phrase ambiguë qui doit s'interpréter en ce sens que les libelles de Morlet étaient des manœuvres frauduleuses ayant pour but de faire croire à l'authenticité du gisement;

Attendu qu'une telle imputation est de nature à porter atteinte à l'honneur ou à la considération du docteur Morlet et constitue la diffamation prévue et réprimée par l'article 32 de la loi du 29 juillet 1881;

Attendu que les premiers juges ont fait une juste application de la peine;

Attendu que le jugement entrepris a déclaré à bon droit que la diffamation dont le docteur Morlet a été victime ne peut atteindre que le préhistorien et non le médecin ou l'homme privé, à l'honnêteté duquel chacun rend hommage, ainsi que le prévenu Poisson l'a lui-même reconnu à l'audience;

Mais attendu qu'il paraît difficile d'évaluer en argent le préjudice que le docteur Morlet a pu subir en tant qu'érudit et préhistorien; qu'il ne peut s'agir dès lors que d'une condamnation de principe réduite au minimum;

Attendu enfin qu'il serait souhaitable de voir s'améliorer le ton de discussions qui n'ont pas conservé le calme et la courtoisie qui conviennent à des controverses scientifiques; que, loin d'y parvenir, une large publicité de la présente décision ne pourrait qu'aggraver encore un état d'esprit fâcheux; qu'il paraît donc suffisant de n'ordonner l'insertion que dans le journal *Les Débats* et dans le bulletin de la *Société Préhistorique Française*, seuls directement intéressés à l'instance;

Par ces motifs :

La Cour

Confirme le jugement entrepris tant sur la matérialité des faits que sur l'application de la peine;

Le confirme également en ce qui touche le principe du droit à des dommages-intérêts au profit de la partie civile, mais, le réformant sur le quantum, condamne Pignot et Poisson conjointement à payer au docteur Morlet, pour réparation du préjudice causé, la somme de un franc à titre de dommages-intérêts;

Ordonne aux frais de Pignot et de Poisson l'insertion du présent dispositif dans le *Journal des Débats* et dans le *Bulletin* de la Société Préhistorique Française;

Condamne Pignot et Poisson solidairement en tous les dépens, y compris les émoluments et honoraires de Me Gondard et Me Goutet, avoués, dont l'assistance a été reconnue nécessaire, et ce au besoin à titre de dommages-intérêts;

Fixe au minimum la durée de la contrainte par corps.

§

L'inscription du premier galet gravé de Glozel et celle du nodule de schiste de Montcombroux. — Dans le dernier numéro du *Mercure de France*, nous avons signalé, en rendant compte de la plaidoirie de Me Garçon, quelques-unes des contre-vérités chères aux anti-glozéliens.

Il en est une que nous n'avons pu mentionner à ce moment,

car elle demandait la reproduction des pièces et le temps nous manquait pour faire exécuter le cliché.

Comme les autres, elle a été réfutée bien des fois (voir *Cahier de Glozel*, n° 8, pages 43 et 44), mais elle est reprise périodiquement par les naufrageurs du gisement.

« La première inscription sur galet, trouvée à Glozel, assurent-ils, est la copie exacte de l'inscription du nodule de schiste de Montcombroux, que le propriétaire, M. Clément (alors instituteur à La Guillermie), montra au jeune Fradin. »

Et pour que la chose semble plus plausible, ils ne craignent pas d'ajouter, contre toute vérité, qu'Emile Fradin fut l'élève, à l'école primaire, de l'instituteur Clément

Or, M. Clément ne vint à Glozel pour la première fois que le *9 juillet 1924* et ne fit la connaissance de M. Emile Fradin que ce jour-là. De plus, le premier galet à inscription de Glozel, *trouvé au début de mars 1924*, avait été vu, avec d'autres pièces, chez les Fradin, au cours des mois de mars, avril et mai 1924, par 43 témoins qui en ont donné par écrit l'attestation formelle.

Que devient, dans ces conditions, écrit le Dr Morlet dans *Mes Réponses à M. Dussaud*, l'accusation de l'instituteur Clément, prétendant que lorsqu'il vint à Glozel, le 9 juillet 1924, la première tablette ne portait pas de signes alphabétiformes (1) et que les premiers galets gravés n'apparurent qu'ensuite?

Ne serait-ce pas lui qui, dès le début, *avait cherché à faire confondre la date des trouvailles avec celle où il en prenait connaissance*, afin de s'attribuer le bénéfice scientifique de la découverte comme il l'avait fait pour le nodule de schiste de Montcombroux?

Pour ce dernier, en effet, il prétendait l'avoir trouvé lui-même (voir l'article de M. Francis Pérot et l'interview du *Petit Parisien* du 4 janvier 1928), alors que le véritable auteur de la trouvaille était M. Eugène Bujon.

A différentes reprises, écrivit ce dernier à M. Marcel Sauvage, j'avais entendu dire qu'une vieille tuilerie romaine ou autre avait existé à proximité de chez moi, dans un champ appartenant à la ferme des Mortrots. Je me rendis là et eus la chance de découvrir

(1) On a lu dans le *Mercure* du 15 mars 1930 la rétractation de M. Clément faite en présence des envoyés du *Matin* (*Le Matin*, 4 janvier 1928) et renouvelée au cours de sa déposition chez le juge d'instruction de Moulins.

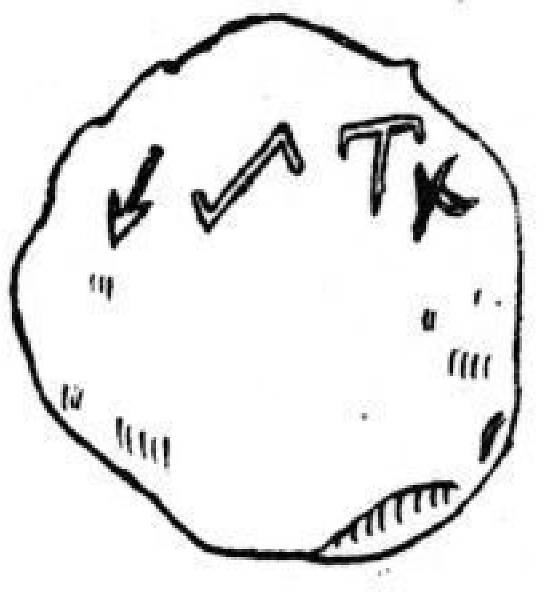
quelques vieux morceaux de briques, puis plus loin je découvris une rondelle de schiste, marquée ZTX (autant que je puisse me souvenir). Cette trouvaille ne présentait alors aucun intérêt pour moi, et le lendemain j'en fis cadeau à M. Clément, qui parut très heureux.

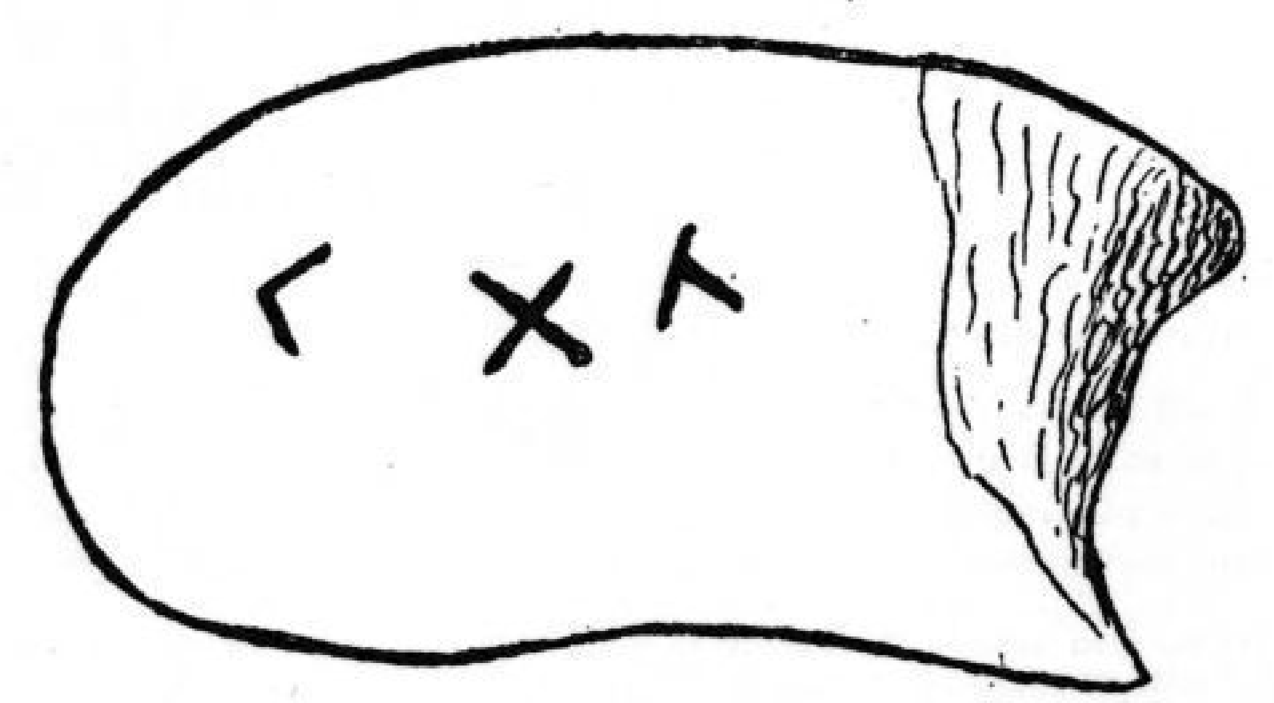
De même, nous avons vu dans le *Mercure* du 15 mars 1930 que le même Clément se vantait également, dans une lettre adressée le 30 janvier 1925 à la Société d'Emulation du Bourbonnais, d'avoir exhumé lui-même, *à cette époque,* la première tablette à inscription de Glozel : « J'AI TROUVÉ UNE BRIQUE A INSCRIPTION... », etc. (citation de Mᵉ Garçon dans sa plaidoirie de Riom). Or, cette tablette fut extraite le 2 mars 1924 par M. Emile Fradin.

Nous sommes donc bien fixés sur la valeur morale des affirmations de l'instituteur Clément.

Nous pourrions nous en tenir là.

Mais voici la reproduction du nodule de schiste de Montcombroux et du premier galet gravé de Glozel. Voyez les inscriptions. Elles appartiennent au même système d'écriture, car il s'agit de civilisations néolithiques connexes, mais *ces deux inscriptions sont composées de signes totalement différents.*





Nodule de schiste de Montcombroux et Premier galet à inscription trouvé à Glozel.

Voilà donc à l'aide de quels mensonges on a obtenu l'inculpation d'un citoyen français! Mais quel autre tribunal au monde se fût prêté à ce jeu?

BIBLIOTHEQUES

Ernest Coyecque : *Code administratif des Bibliothèques d'étude;* E. Droz.

En tête de cet important ouvrage, bréviaire des bibliothécaires, E. Coyecque écrit :

> Après une longue période d'indifférence, d'abandon, d'immobilité dans des formules devenues insuffisantes et désuètes, les bibliothèques françaises sont, depuis quelques années, entrées dans une ère de renaissance, de progrès, de réadaptation aux conditions et aux exigences de la vie et du travail modernes...

Cet optimisme est fécond, même s'il est illusoire, puisqu'il a suscité les généreux efforts d'Ernest Coyecque à la tête des bibliothèques municipales de Paris, de l'Association des bibliothécaires français, du Comité de la Bibliothèque moderne, de l'Ecole des bibliothécaires...

Mais on a réussi à tuer cette dernière, seul espoir de former un personnel un peu pratique. Sainte-Geneviève, seule grande bibliothèque ouverte de Paris, se fond plus ou moins avec celle de l'Université; l'Arsenal, qui instruisit notre enfance, ferme ses portes à la jeunesse; d'autres s'efforcent de faire payer, et certes je vois bien à Tours, au Havre, à Soissons, à Rouen, à Montbrizon, à Nantes, des points de vraie renaissance, qui autorisent l'espoir, mais les points de réaction sont nombreux et puissants, le privilège se défend bien et l'incompétence sait y faire.

La France aura-t-elle un jour ces vraies bibliothèques que nous signalons depuis vingt ans, et dont, à l'étranger, la puissance instructive commence à être sensible en toutes branches scientifiques, industrielles, et même dans l'art?

Il faut le croire, non seulement parce qu'il y a de généreux efforts à ne pas décourager, de vrais indices que *cela est* contre tant d'autres que *cela ne prend pas,* et que dans le doute, il vaut mieux ne pas désespérer pour entreprendre, mais parce que le flair des gens de grand avenir les attire

assez sûrement vers les valeurs en hausse, que le Parlement même a entendu parler et parle d'organisation de la Lecture publique. Peut-être en s'agitant, ou en parlant, quelques-uns finiront pas comprendre...

L'ouvrage rébarbatif et administratif que j'ai sous les yeux, **Code administratif des Bibliothèques d'étude**, forme deux volumes rouge et or fort élégants. C'est un signe. Il donne le statut légal des bibliothèques de France en l'an 1929. Pas de toutes, seulement de celles qui sont bien *nées*. La vieille noblesse d'abord, qui n'a plus le sou, et dans des greniers de château où il pleut, conserve des trésors de famille, sourde aux offres et tentations d'Amérique. Puis la noblesse de robe, universités, facultés, les musées, le Parlement, l'Institut, les écoles supérieures, et cinquante bibliothèques de province *classées*, ou qui devraient l'être. Le classement se justifie pour les bibliothèques un peu comme pour les monuments historiques : il faut soustraire ces merveilles à l'usage.

Je ne fais aucun reproche à ce code de ne pas s'occuper du commun, des *vilaines*, les « populaires ». Le code de la route ne s'occupe pas du droit des piétons, et ne parle des voitures utiles que pour freiner leur ardeur à nous apporter viande, légumes, matériaux. Il serait difficile, même à Ernest Coyecque, qui les connaît mieux que personne, de grouper tant de statuts locaux ou spéciaux. « Des bibliothèques improprement dénommées populaires, au lieu de bibliothèques publiques, bibliothèques scolaires de l'enseignement primaire et secondaire, bibliothèques militaires, hospitalières, pénitentiaires, le Code délibérément ne s'occupe pas : à chaque jour suffit sa peine. »

Déjà tant de ces statuts ne règlent que le néant! Par moment, voyant le budget et le personnel de ces établissements d'études, d'études supérieures, sachant ce qu'il faut de livres et de quel prix pour le moindre progrès, on se demande par quel prodige la France entretient des savants...

Et l'on trouvera ici tout ce que l'incompétence administrative a pu accumuler d'entraves au travail libre, à la recherche originale.

Mais on y trouvera ces entraves elles-mêmes et les connaître les atténue. Ici les conditions d'entrée, de prêt, de photogra-

phie, moulage, etc. Les lois et règlements sur le dépôt légal. Les Associations diverses, *Amis* de telle bibliothèque, sociétés d'aide ou propagande, syndicats de personnel, etc.

Surtout le personnel : ceux qu'attire la profession de bibliothécaire verront quelle carrière leur est ouverte, les conditions d'entrée, les traitements et retraite. Puisse ce livre refroidir de fausses vocations

Aujourd'hui, partout, le salaire est meilleur, mais le travail est sérieux. Ce fut, ces dernières années, la grande affaire de l'*Association des Bibliothécaires français*, qui patronne cet ouvrage, d'organiser le métier, de créer des fonctionnaires techniques, ayant droits et devoirs. Sous ce rapport, — et l'auteur de ce livre y a tellement contribué! — les résultats sont sérieux. La bibliothèque-asile n'existe plus guère, bien qu'on y montre encore quelques littérateurs. Le danger n'est plus là, mais au contraire dans le monopole du fonctionnaire appointé pour exploiter lui-même le fonds qu'il doit aux autres...

Ce qui manque à ce livre et aux bibliothèques, c'est le Syndicat du public. Quand il y en aura un, il trouvera dans ce code une bonne liste de ses droits.

E. MOREL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les Romantiques sous le marteau de l'expert. — Depuis 1927 se succèdent à Paris et en province des séries d'expositions commémoratives qui ont familiarisé le public avec les gloires du Romantisme. Tour à tour la Maison de Victor Hugo, la Bibliothèque de l'Arsenal, l'hôtel Charpentier, et plus récemment encore la Bibliothèque Nationale, ont étalé aux regards des amateurs parisiens les trésors de leurs réserves. Portraits, manuscrits, éditions princeps, tout ce qui aide à reconstituer la physionomie, à recréer l'atmosphère d'une époque, à rapprocher de nous l'image des illustrations de 1830 s'est trouvé rassemblé comme par enchantement.

A peine ces souvenirs recevaient-ils leur congé de tel conservateur que tel autre s'empressait de leur ménager l'occasion d'un nouveau rendez-vous.

Ainsi les fervents du Romantisme, singulièrement les biblio-

philes avides d'apercevoir dans leur virginité première les livres qui portent le millésime de 1800 et quelque, auront pu — pareils aux vieillards voluptueux de la Bible — « reluquer » tout à loisir le corps intact de la Belle Suzanne. Ils ne l'aiment pas moins du reste, lorsque sa frêle nudité de nymphe assise au bord de la source s'habille à la manière d'une reine d'Orient de somptueuses parures où éclatent l'or et la pourpre, les chatoiements du tabis et les reflets de la soie. A les voir curieusement pencher la tête sur la vitrine qui les sépare de l'objet de leur passion, il est clair que ces messieurs ont bonne envie de « rompre la glace »! (mais pour cela, il leur faudra attendre la saison de la « débâcle », autrement dit le « grand soir »!)

§

Au risque d'aviver leurs regrets, je veux, leur faisant remonter le cours du temps et la pente du fleuve, les transporter dans un cadre qu'ils connaissent bien, puisque c'est l'hôtel Drouot, mais à une époque qui les rajeunira de neuf lustres.

Nous sommes donc à « l'Hôtel », au premier étage, salle 4, en mai 1885. Me Maurice Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire ubiquiste demeurant 9 et 11, passage du Commerce et 21, rue de l'Ancienne-Comédie, s'apprêtent à disperser la bibliothèque de feu Antoine de Latour.

Le défunt, secrétaire particulier des commandements de Son Altesse Royale Mgr le duc de Montpensier, avait à bon droit la réputation d'être « bibliophile autant qu'homme du monde ». Bibliophile, mais non fétichiste :

> Les plus riches reliures, la rareté des exemplaires ne suffisaient pas à donner accès dans sa collection; mais dès qu'un livre avait ses préférences — et ses préférences étaient toujours justifiées — il ouvrait toutes grandes les portes de ses armoires; ce livre de prédilection, il le recherchait alors sous toute ses formes (ainsi fit-il par exemple pour les poésies complètes d'André Chénier) et un envoi ou toute autre pièce autographe le rendaient sans prix à ses yeux (1).

Aimant « truffer » ses exemplaires d'autographes, notre collectionneur se gardait, là encore, contre le fétichisme où

(1) Préface de Durel au catalogue dont il était l'éditeur.

sont enclins les maniaques et les excessifs : « il savait que si, selon un vieil adage, deux lignes d'écriture d'un homme ont permis quelquefois de le faire pendre, elles ne sauraient suffire à le faire connaître »; en revanche, il n'ignorait pas qu'un mot, une date, quelque indice sur la garde d'un livre « permettent souvent d'élucider tel point de critique ou de biographie ».

Bref, Monsieur le Secrétaire des commandements particuliers avait eu — vivant — l'estime de ses pairs, les bibliophiles. Mort — il allait recevoir l'hommage d'une belle affluence d'amateurs, cet hommage allant comme de juste plus à sa bibliothèque qu'à sa mémoire.

§

Dès la première vacation, qui eut lieu un lundi, 18 mai 1885, on s'était disputé jusqu'à 780 francs un tome dépareillé de l'*Imitation*. Cet in-18, imprimé chez Lemercier en 1751, portait, je m'empresse de le dire, une signature à l'encre rouge et des annotations de Rousseau. Jean-Jacques avait en outre glissé entre les pages quelques fleurettes — témoins de son goût pour la botanique, — notamment une petite pervenche cueillie en 1764, au cours d'une promenade avec l'ami Dupeyron. Citerai-je encore une deuxième édition des œuvres de Bertaut, abbé d'Aunay? laquelle, enrichie par Lortic d'une reliure de maroquin rouge et par Antoine d'Orléans d'un envoi autographe daté de 1870, atteignit ses 100 francs tout ronds, tandis qu'un spicilège de Mme Deshoulières (sur vélin, Didot, 1795), orné ou honoré, *as you like it*, de la même signature et habillé de même robe par Hardy, manquait d'un point le chiffre 300.

Au début de la seconde vacation, un exemplaire de *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, avec envoi d'auteur au citoyen Daunou et de curieuses notes marginales de Victorien Sardou, avait été adjugé pour 50 pièces blanches, et pour 79 un heureux avait acquis une *Philosophie de Newton* dédicacée à l'abbé de Sade par son « très humble serviteur de Voltaire ».

Mais j'ai hâte d'arriver aux « pré-romantiques » et à leurs successeurs.

Avant M. Tristan Bernard, Antoine de Latour avait eu l'idée de grouper sur ses rayons toute une série de *Paul et Virginie*, « type du chef-d'œuvre merveilleusement équilibré », disait dans la préface de son catalogue l'auteur de *Triplepatte*. Rapprocher les prix de 1924 (vente T. Bernard) et ceux de 1885 (vente Latour) ne laisse pas d'être instructif. Alors qu'il y a six ans il fallut aligner trois billets (à nous l'affreux jargon!) en échange du Didot le jeune de 1789, avec la suite des figures de Moreau, pour le même bouquin il suffisait, 39 ans plus tôt, de tirer huit pesetas hors de la boursette! L'édition illustrée de Didot l'aîné, 1806, munie, s'il vous plaît, d'un autographe de Bernardin de Saint-Pierre, était troquée contre trente modestes francs (or, il est vrai) au lieu qu'en 1924, mille neuf cents francs (papier) firent pencher la balance. Les sept volumes des *Annales Romantiques*, parus chez Urbain Canel, de 1825 à 1836, — ces raretés, la collection de la *Muse Française* (2 volumes chez Tardieu, 1823) qu'un ministre bibliophile prêta naguère à l'exposition de la Nationale (2), formaient à cette bénigne époque, un total de 110 francs sur le marché Drouot. J'ignore à quel prix M. Barthou s'est rendu acquéreur du *Cromwell* de 1828, dédicacé par Hugo à son père (3), mais je présume que le taux de 40 francs ne lui eût point paru excessif : tel est en effet le chiffre inscrit dans le catalogue d'Antoine de Latour en regard de l'édition originale du drame envoyé par Victor à « son ami Villemain ». *Marion Delorme*, en revanche, fit une assez grosse enchère : publié chez Renduel en 1831, enrobé d'une demi-reliure en cuir de Russie par les soins de Charles Méril, son possesseur, l'exemplaire réalisa la somme assez rondelette de 426 francs. La trilogie des *Burgraves* (Michaud, 1843), malgré une dédicace flatteuse « au cher et illustre ami le comte Philippe de Ségur », ne dépassa point le chiffre très raisonnable de sept écus.

Puisque nous en sommes au chapitre du théâtre, donnons ici quelques aperçus des bonnes occasions qui s'offraient en l'an de grâce 1885 aux amateurs du rayon théâtral. Ah! Monsieur Rondel, l'heureux temps! Habillée de maroquin, une édi-

(2) Catalogue janvier-mars 1930, n° 291.
(3) Catalogue janvier-mars 1930, n° 85.

tion originale d'*Othello* (Levasseur, 1830), où Vigny de sa grande écriture en jambes de criquet avait tracé ces lignes : « A M. Dumas de la part de son ami », était cotée trente balles (si j'ose m'exprimer ainsi) et quarante (4) la *Maréchale d'Ancre* avec un *ex-dono* à M. Cousin. Plût au ciel que le *Théâtre complet* du comte Alfred (Charpentier 1840), portant sur les plats les armes de S. M. l'Impératrice Eugénie qui en avait reçu l'hommage de l'auteur lui-même, n'exigeât toujours que le sacrifice de deux louis, voire de deux napoléons. Un lot d'Alexandre Dumas comprenant *Henri III et sa Cour* (1829), en deuxième édition, il est vrai, et *Christine* en première (chez Barba, 1830) ne réclamait de l'acquéreur que la dîme peu royale d'environ vingt livres tournois. Le délicieux proverbe de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (Charpentier, 1848, portrait, demi-reliure en cuir de Russie, envoi autographe à Mme Caroline Tattet) exigeait de l'amateur la somme dont on paie aujourd'hui le salaire de l'huissier qui justement *ouvre* et *ferme* la porte (je dis quarante francs)...

Par cette porte qui coulisse, gagnons le « bois sacré ». Feu Antoine de Latour y a dressé les images de tous les poètes que nous fêtons à présent.

A la place d'honneur, trône déjà Victor Hugo. Il a pour piédestal les premières productions de son génie : l'*Ode sur les Destins de la Vendée*, le *Télégraphe*, satire (l'une et l'autre datant de 1819) (5), les *Odes et Poésies diverses* (Pélicier, 1822, sur vélin), puis les *Voix intérieures* (Renduel, 1837), avec dédicace à M. Adrien Marchet, etc. (6). Lamartine « médite poétiquement et religieusement » sous son « chêne »; l'esprit du cygne de Milly plane, est-il utile de le dire, en des régions très hautes où le pauvre envol des enchères ne saurait l'atteindre. Soixante-cinq francs l'originale des premières *Méditations* (1820), dix pour les nouvelles (1823), soixante-dix-huit *les Harmonies* (Gosselin, 1830) (7), cinquante-deux *Jocelyn* (2 volumes, 1836, dont l'un renferme une « très belle lettre

(4) L'exemplaire qui figurait à l'exposition de la B. Nat. (N° 124 du catalogue) était dédié à Mlle Mars.
(5) Cet ensemble, très rare, fut adjugé à 506 francs.
(6) Cote du premier ouvrage : 41 francs; du second, 60.
(7) Chiffre mentionné par Gabriel Vicaire, dans son *Manuel de l'Amateur*, p. 969.

autographe à M. A. de Latour), fi donc! contingences que tout cela!

« Soigneux et fin », comme l'a défini Sainte-Beuve, Vigny note peut-être dans la marge de ses œuvres, à l'aide du fameux petit crayon d'or dont il usa en face de M. Molé, les prix qu'annonce la voix retentissante du commissaire : *Eloa ou la sœur des Anges* (Boulland, 1824) pour trente-deux francs, quelle dérision, j'allais dire quel sacrilège! Les *Poèmes antiques*, enrobés de maroquin vert (U. Canel, 1826), quarante francs (s'il y a une justice, l'exemplaire a dû échoir à quelque ministrable un peu lettré). Du même auteur, *Héléna, la Somnambule*, la *Fille de Jephté*, la *Femme adultère*, tout ce brillant harem poétique livré contre cinquante et un francs, voilà ce qui s'appelle jouer les Nabab à peu de frais!...

Anatole France a beau dire qu'il ne « sait pas de lecture plus facile, plus attrayante et plus douce qu'un catalogue », il y aurait, n'en déplaise à Sylvestre Bonnard, quelque monotonie à prolonger notre revue sous le signe de Mercure et du *Mercure.*

Les chercheurs et curieux ont pourtant intérêt à connaître encore telles estimations qui marquèrent la vente du 22 mai 1885. Déjà en cette époque les *Reliquiae* d'Eugénie et de Maurice de Guérin faisaient prime à la Bourse des livres. La princeps des *Reliques* d'Eugénie, éditée par les soins de Barbey d'Aurevilly et de Trébution à Caen (1855), n'avait pas été mise dans le commerce, mais distribuée à quelques intimes. Dargaud, l'ami de Lamartine, en avait eu la faveur. Tiré sur Hollande, son exemplaire avait reçu une riche reliure de maroquin; ces détails rendent compte pourquoi, à la vente de Latour, le volume parvint à la cote 119. Les deux petits in-12 où en 1861 prirent forme les *Reliquiæ* de Maurice, malgré une présentation toute semblable à celle des œuvres de la sœur, furent payés quarante et un francs. La *Course à Chamounix*, délicieuse fantaisie dont le texte était dû au Major Pictet et les vignettes à la plume de Tonny Johannot et George Sand (8) s'arrêta sagement à la borne 17. (Pendez-vous, braves bibliophiles à qui l'on demande aujourd'hui de cet ouvrage introuvable cent francs suisses bien comptés!)

(8) Catalogue de l'exposition à la Bib. Nat., n° 199.

Mais voici pour finir deux grosses enchères, deux coups de marteau qui briseront vos regrets rétrospectifs.

Les visiteurs que l'attrait d'une récente exposition romantique a dirigés vers la Nationale ont pu voir sous la vitrine (numéro 255 du livret), le *Journal de l'Expédition des Portes de Fer*, dont Charles Nodier fut le rédacteur. A cause de sa rareté, ce grand in-octavo sorti en 1844 des presses de l'Imprimerie royale, agrémenté par des vignettes de Raffet et portant l'*ex-libris* d'Antoine de Latour, prit des ailes et s'envola vers les sommets. On le perdit de vue, alors qu'il franchissait le plus haut chiffre de la vente, battant avec ses cinq cent quatre-vingt-dix-neuf le record d'altitude.

L'ouvrage d'un « petit romantique » — oublié du reste au catalogue de l'exposition située rue de Richelieu, — le *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand, fit ce que l'on appelle en jargon sportif « une belle performance ». Je recopie textuellement la notice qui, sous le numéro 1014 du catalogue qu'un hasard a mis entre mes mains, constate et justifie ce succès : Les *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, par Louis Bertrand, précédées d'une étude par M. Sainte-Beuve, imprimées à Angers en 1842, grand in-octavo, offraient dans une demi-reliure en maroquin brun un « bel exemplaire de l'édition originale, auquel on avait ajouté le billet de sortie de l'auteur à l'hôpital Saint-Antoine et un sonnet autographe à la reine Amélie ». Ni le dévoué Victor Pavie qui, aidé par David d'Angers, avait sauvé de la *nuit* totale *Gaspard*, — ce chef-d'œuvre; ni surtout le pauvre diable d'Aloysius n'avaient pu prévoir que le chiffre de deux cent quarante-cinq viendrait se poser comme un rayon d'or sur le front d'un tel vainqueur.

Il en est des livres comme des hommes dont parle l'Evangile : ceux qui s'abaissent seront élevés, ceux qui pensent s'élever ne gagnent point toujours le ciel.

P. FLEURIOT DE LANGLE.

LITTÉRATURE COMPARÉE

***Mélanges d'histoire littéraire, générale et comparée*, offerts à Fernand Baldensperger, 2 vol., Champion. — Prof. Ernest-A. Baker : *A History of the English Novel*, Witherby, éd., Londres. — S. A. Rhodes : *The Cult of Beauty in Charles Baudelaire*, Institute of French Studies, Columbia University, New-York. — Henry Carrington Lancaster : *A History of French Dramatic Literature in the 17th Century, 1610-1634*, John Hopkins Press, Baltimore et Presses Universitaires, Paris. — Marcel Carayon : *Lope de Vega*, Ed. Rieder, Paris. — Régis Michaud : *La Vie inspirée d'Emerson*, Plon, Paris. — René Bouvier : *Quevedo*, « homme du Diable, homme de Dieu », Champion, Paris.**

Les **Mélanges** offerts à M. Fernand Baldensperger par ses collègues, ses disciples, ses amis, sont un témoignage éloquent de la place qu'a prise, en tout pays, le genre d'études auquel son nom reste au tout premier rang attaché. Il faudrait tout citer, ou rien, ou personne. Contraint de choisir, je signalerai, dans le premier volume, Charles Andler : *Nietzsche et Dostoïewski*; Ferdinand Brunot : *Juré et Jury*; Jean-Marie Carré : *Stevenson et la France;* Gustave Cohen : *Le Voyage de Samuel Sorbière en Hollande en 1660*; Paul Hazard : *Cosmopolite.* Et, dans le second, Abel Lefranc : *Louis XIII a-t-il appris l'espagnol?* Henri Lichtenberger : *Une nouvelle méthode d'histoire littéraire*; S.-B. Liljegreen : *Quelques romans anglais, source partielle d'une religion moderne;* Comtesse Jean de Pange : *Un Manuscrit inédit de Jean Rocca, second mari de Mme de Staël*; Paul Van Tieghem : *L'Automne dans la poésie ouest européenne*; Albert Schinz : *Sur le Succès et la Durée en Littérature,* à propos de Rousseau.

M. Martin Lamm, de Stockholm (*Influences françaises sur Strindberg*) ignore-t-il que le vaste sujet qu'il effleure vient d'être traité à fond par un Français? (« Revue des Cours et Conférences », cours de M. A. Jolivet.)

Le troisième volume de **L'Histoire du Roman,** de M. Ernest A. Baker, est consacré au XVII[e] siècle. Nous attribuons parfois à notre temps je ne sais quel privilège d'inter-communion intellectuelle entre les divers pays européens. *L'Histoire du Roman,* si vague que soit le mot « roman », suffirait à dissiper ce mirage. Le Dix-Septième romanesque, qui est aussi le romanesque Dix-Septième, établit, sous les auspices de la France, une espèce d'hégémonie de l'imagination que ni l'humaniste

Seizième ni le social et politique Dix-Huitième ne révèlent au même degré.

Dans l'excellent premier volume de sa série : *Qu'est-ce qu'un Classique?* (*Le Héros*, ou *du Génie*, Firmin-Didot), M. Fidao-Justiani a mille fois raison de représenter la fortune du Roman comme un des signes majeurs de l'époque Louis XIII-Louis XIV. Il démontre que ceux qui sont devenus nos classiques étaient, au sens littéral du mot, des *ex-altés*. Ce qu'ils ont trouvé dans les romans d'alors, ce qu'ils y ont mis, c'est la tendance à vivre au-dessus de soi-même, héroïquement, dangereusement. C'est le recul de l'histoire qui nous a fait, depuis, considérer la tragédie comme le genre représentatif de la littérature du XVIIe siècle. Mais c'est au roman héroïque que la tragédie dite classique a pris sa passion de transcendance. Le Roman imprégnait les nerfs et les muscles du temps avant que le théâtre eût conquis droit de cité dans la littérature. L'Eglise avait beau le proscrire, le pourchasser, il était partout. « Ce que femme veut... » On connaît le mot du petit père André, cité par M. Fidao (p. 64) sur la vogue incroyable des romans : « J'ai beau, disait-il, les faire quitter à ces femmes... » Mais cherchez le reste aux sources : c'est d'une verdeur!

Et, sans doute, le Roman n'était pas de la *littérature*, ou plutôt il en fut exclu plus tard. Mais c'était, et au plus haut point, de la lecture, de la *nourriture*. Souvenez-vous avec quel accent en parlaient et La Fontaine et Mme de Sévigné. Nous conservons dans nos maisons des meubles du XVIIe siècle. Ceux que les gens d'alors trouvaient, avec raison, nobles et somptueux sont passés aux musées ou chez les collectionneurs. Ce sont les modèles *devenus* classiques. Nous nous servons encore de ceux qui étaient alors utiles, c'est-à-dire mêlés à la vie de tous les jours. Nous leur attribuons parfois un pittoresque en leur temps ignoré. Il est bien difficile de voir le passé avec les yeux des morts. C'est pourtant là ce que tente, et réussit souvent, M. E.-A. Baker, tout au long de son importante *Histoire du Roman*. Les deux premiers chapitres de son volume III résument très bien le départ d'une grande Armada de l'imagination précédée par les vaisseaux de haut bord du roman français depuis l'*Astrée* et l'*Argenis*, tout au début du

siècle, quand Shakespeare était encore vivant. Les escadres démesurées des œuvres de Gomberville, La Calprenède et Mlle de Scudéry ont conduit jusqu'à la fin du siècle cette croisière universelle. *L'Astrée,* paraissant de 1607 à 1617, était aussitôt traduit en anglais, fragment par fragment, quand l'œuvre de Shakespeare n'était encore ni terminée ni publiée. *L'Argenis* de John Barclay, qui « romance » toute l'histoire de l'Europe au temps d'Henri IV, était à peine publiée à Paris, en 1621, que la première traduction anglaise par Ben Jonson en était annoncée (1623). Tout le long du siècle, romans et anti-romans passèrent en flotte pressée mers et frontières. Rien ne les arrêtait. La masse formidable des romans d'alors n'effrayait point les libraires, les traducteurs ni les lecteurs. Que sont, en volume, Romain Rolland, James Joyce, Marcel Proust, auprès des Scudéry, des Gomberville et des La Calprenède?

L'un des mérites de M. Baker est d'exposer lucidement cet immense chassé-croisé. On lui reproche, paraît-il, d'être un indicateur, un guide plutôt qu'un géographe, de n'avoir, en un mot ,ni l'esprit de finesse ni l'esprit géométrique. Mais des systèmes, nous en avons à revendre, et des « impressions » dénuées de sens historique, Dieu sait qu'elles surabondent. Toutes les théories du Roman resteront patte en l'air aussi longtemps que les faits de son histoire ne seront pas débrouillés. J'aime les chercheurs qui ne s'en font pas accroire et démêlent leurs écheveaux sans crier miracle. Donnez-nous des cartes bien faites, des courants bien repérés, et nous éviterons les épaves de synthèses qui voguent un peu partout.

M. Baker sait baliser. Ses jugements, on peut les discuter et même sourire parfois de son ton didactique, de sa distribution de bonnes notes et de mauvaises notes. Mais il est professeur et bibliothécaire. Son ouvrage est fait pour l'enseignement, vaille que vaille, et pour ceux qui ont le goût, le besoin des vastes catalogues. Et qui donc avant lui, s'il vous plaît, a eu l'estomac d'entreprendre un pareil inventaire et sur d'aussi larges bases?

Il analyse l'œuvre de John Bunyan avec une sympathique clairvoyance et indique en passant le rôle des Marie-Madeleine de faubourgs dans la formation de sa destinée. La portion

centrale de ce troisième volume est consacrée à un groupe de romancières anglaises du XVIIe siècle, où chaque jour nous apprenons à mieux discerner l'une des sources les plus longtemps, les plus sottement méconnues du roman moderne. Ecrivant bien avant Defoë, Aphra Beha fut une grande bonne femme. Son *Oroonoko*, écrit vers 1680, mériterait d'être réimprimé, au moins partiellement, par ce temps de négrophilie. M. Emile Magne a fait chez nous, magnifiquement, pour Mme de Villedieu et Mme de la Suze, ce que M. Baker n'a pu, en ce volume, faire qu'en résumé pour Mary Manley et Eliza Haywood.

Le Defoë de M. Baker est abondamment et solidement rattaché à l'établissement de ce qu'il faut bien appeler le réalisme, faute d'un meilleur terme. Mais ce réalisme était-il une nouveauté? Je vois, pour ma part, en Defoë, bien plus l'aboutissement d'un robuste sous-courant, qui a traversé tout le XVIIe siècle, que le précurseur de Richardson, de Fielding ou de Sterne. Defoë, c'est le triomphe du dix-septième anglais, populaire, scientifique, objectif, et au plus haut degré anti-larmoyant. Le Swift de M. Baker est sobre et vigoureux. C'est une erreur que de vouloir dramatiser Swift. Il est bien assez dramatique en soi. C'est une autre erreur que de voiler ce qu'il y a de pathétique jusque dans sa scatologie. A vrai dire, M. Baker reste, pour mon goût, un peu trop fidèle à la conception purement évolutive du Roman. Qu'il s'agisse de Swift, de Defoë, il semble toujours nous dire : « Attention, ce n'est pas encore ça. Mais nous y arrivons, nous brûlons... »

J'attends avec impatience le quatrième volume de cette Marche à l'Etoile.

C'est un monument d'érudition que M. Henry Carrington Lancaster, professeur de littérature française à l'Université John-Hopkins, de Baltimore, vient d'élever à la **Littérature dramatique du XVIIe siècle** entre 1610 et 1634. L'une de ses plus importantes conclusions est que, décidément, le théâtre espagnol n'a eu que la plus faible influence sur l'art dramatique français. M. H. C.Lancaster n'analyse pas moins de 255 pièces, parmi lesquelles celles de Thomas Hardy, si décriées, marquent pourtant un progrès original. Racan et Théophile réforment le style dramatique. Théophile substitue le pathétique

à l'intrigue comme élément principal d'intérêt. Mairet pille, copie, mais reconstruit. Il est impossible, désormais, de parler du théâtre français avant Corneille sans consulter M. H. O. Lancaster.

Je ne suis pas sûr qu'il ait été rien publié en français de plus complet et de plus pénétrant que les deux volumes de M. S. A. Rhodes sur **The Cult of Beauty in Baudelaire**. Il ne faut pas, dans les livres de ce genre, se laisser rebuter par un certain appareil didactique, et des répétitions inévitables. Quel que soit le cadre, c'est l'accent, la force de la peinture qui importent. La douzaine d'études dont est composé l'ouvrage de M. Rhodes peuvent bien, par endroits, chevaucher, et cependant, à d'autres égard, se limiter arbitrairement, géométriquement. Il n'en reste pas moins qu'à l'intérieur de chacun de ces chapitres circule une vie intense, animée d'enthousiasme et de clairvoyance. Ce travail fait honneur à l'Institut d'Etudes françaises de l'Université de Columbia.

La Vie de Lope de Vega par M. Marcel Carayon, dans l'excellente série des Maîtres de la Littérature, et celle de **Quevedo** par M. René Bouvier, chez Honoré Champion, témoignent de l'inlassable intérêt qu'excite chez nous la littérature espagnole de la grande époque. M. Marcel Carayon dit fort justement :

> Lope de Vega incarne une solution typique du problème : le rapport de la vie et de l'œuvre. Il l'a tranché, au rebours du non moins typique Flaubert par le primat de la vie...

Et M. René Bouvier appelle Quevedo, « ce témoin agissant, au tempérament de feu, pour lequel écrire est un acte... un homme qui étreint son époque de toutes ses forces »... Bien différentes ont été les destinées de Lope et de Quevedo. Mais il y a dans l'étude dense et drue de M. Marcel Carayon, comme dans le travail plus aéré de M. Bouvier, un sentiment très vif et très contagieux de cette intensité vitale qui est le propre du génie.

M. Régis Michaud publie, dans le Roman des Grandes Existences, **La Vie inspirée d'Emerson**. Il ne se dissimule nullement l'équivoque à redouter :

> De roman au sens populaire du mot, il n'y en a pas l'ombre, dit-

il, dans l'existence d'Emerson... Ce sont ses aventures spirituelles que je raconte.

Il les raconte fort bien. Nul n'était mieux préparé à les relater. Mais, outre qu'elles sont « purement spirituelles », les aventures d'Emerson, douteur par excès de foi, croyant par effroi du doute, n'ont pas cette intensité de contact avec la vie dont je parlais tout à l'heure. M. Régis Michaud termine ainsi son livre :

L'inscription sur la pierre tombale d'Emerson résume sa destinée :

Passif, le Maître tendit la main,
A l'âme vaste dont le dominaient les destins.

La vie est un rêve, la voie de la vie est l'abandon. La vie est une extase.

Soit. Mais, tout en rendant pleine justice au talent et à la compétence de M. Régis Michaud, on se demande si une destinée comme celle d'Emerson, pleine de mouvements profonds, et cependant dépourvue de sainte et saine violence, peut être considérée comme une très grande *existence*, et fournir le sujet d'un grand *roman*, même tout intérieur.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ITALIENNES

Camille Pellizzi : *Le Lettere Italiane del nostro Secolo*, Libreria d'Italia, Milan. — Giuseppe Prezzolini : *La Cultura Italiana*, Corbaccio, Milan. — Bruno Cicognani : *Strada facendo*, Le Monnier, Florence. — Michele Saponaro : *Io e Mia Moglie*, Mondadori, Milan. — Umberto Fracchia : *La Stella del Nord*, Mondadori, Milan. — Paolo Buzzi : *Le Dannazioni*, Campitelli, Foligno. — Paolo Buzzi : *Canti per le Chiese Vuote*, Campitelli, Foligno. — Lionello Fiumi : *Un' Olanda fra due orari e ritorno via Bruges*, Amsterdam. — Mémento.

En publiant son gros ouvrage **Les Lettres Italiennes de notre siècle**, Camillo Pellizzi est allé à une curieuse aventure. En un premier temps, il a reçu les éloges les plus marqués. On pourrait ainsi les résumer : « Nous avons *enfin* une histoire de la littérature italienne au XXe siècle. » Et c'eût été beau en effet si ce jugement n'avait davantage visé à la critique de certains prédécesseurs de Pellizzi qu'à la louange de son propre livre. Et puis, dans un second temps, les critiques sont

venues, acerbes; plus acerbes même que celles qui avaient été faites à ces prédécesseurs dédaignés; et en somme, pour les mêmes raisons.

S'il est en effet toujours difficile d'écrire l'histoire, il est plus dangereux encore de s'attaquer à l'histoire littéraire contemporaine. Les morts sont morts, et ne répondent pas. Mais les vivants, surtout ceux qui manient la plume, sont d'un pointilleux déconcertant. Et Camillo Pellizzi a pu apprendre les inconvénients d'imiter Sigier de Brabant : *sillogizzando invidiosi veri*. C'est le fatal écueil du genre. Pellizzi s'est efforcé de rassembler dans son livre tous les noms, ou à peu près, de ceux qui ont écrit quelque chose en langue italienne depuis le début du siècle; et aussi d'ordonner cette matière selon un plan synthétique. Double difficulté. Pour porter des jugements sur un chacun, en un espace forcément limité, il faut de toute nécessité pratiquer le tour incisif qui n'est pas toujours compris par les patients, ou plutôt par les impatients qui se hâtent de soupeser la moindre virgule de ce que l'on écrit sur eux.

Ce qui ne veut pas dire que les jugements de Camillo Pellizzi soient faux. La plupart sont ingénieux. Quelques-uns sont sévères, mais sans excès. Tous paraissent sincères. Ils sont formulés avec une certaine fougue, ce qui fut déjà la cause de bien des mécontentements. Le plus vint du dernier chapitre, *Quelques considérations*, où l'auteur veut enfermer l'examen de l'état présent des lettres italiennes en quelques formules d'une synthèse quelque peu violente. La plupart ne comprirent pas, ou affectèrent de ne pas comprendre certaines de ces propositions en leur donnant un sens absolu qu'elles ne sauraient avoir.

Je n'entends pas affirmer leur justesse. Mais si elles appellent la discussion, elles ne peuvent susciter l'indignation. Voici celles qui furent le plus attaquées :

> En somme, une littérature italienne *vivante* n'existe pas, à regarder les choses avec attention et finesse...
>
> ... L'Italie littéraire n'est pas une synthèse, c'est une confédération que maintient unie la tradition de très grands auteurs qui surent du multiple tirer l'unité, créer une synthèse *italienne*, et par cela même universelle.

Pour affirmer que la littérature italienne n'existe pas, il faudrait tout d'abord définir *a priori* ce qu'elle doit être ou ce qu'elle peut être. Ce qui reste fort hasardeux. Il faut se reporter au mot de Papini, dans la préface des *Poeti d'Oggi*, répondant à un jeune critique qui l'incitait à faire, avec son anthologie, œuvre de véritable italianité : « Il n'y a pas, que je sache, un archétype italien de la véritable chrestomathie homologué par le *génie de la race.* »

C'est l'évidence même. Depuis Taine, on considère trop les diverses littératures comme des composés inéluctables, déterminés par une sorte d'évolution fatale. La nécessité pédagogique à laquelle devaient se plier les compilateurs des prétendues histoires littéraires a fait le reste. Mais, à la vérité, le nom de littérature française, ou italienne, ou anglaise, ne saurait que désigner l'ensemble des œuvres qui ont été écrites en français, ou en italien, ou en anglais. Et il serait bien chanceux de rechercher d'autres liens qui pussent les réunir. Toute œuvre valable est l'expression de la liberté de l'esprit qui l'a créée. C'est un don gratuit, et non un produit nécessaire. La diversité est donc signe de richesse. Elle existe aussi bien en France qu'en Italie. François Mauriac est de la lande girondine; Henri Pourrat, d'Auvergne; Dekobra est en sleeping-car et Paul Morand en transatlantique. Les jeunes Italiens qui se plaignent aujourd'hui de la variété de leur esprit régional ont à mon sens le plus grand tort. Le jour où elle disparaîtrait, l'Italie y perdrait immensément; car il est absolument impossible de faire une synthèse de toutes les qualités spirituelles de ses différents centres de culture, puisque certaines sont contradictoires. Ce serait une chute vers la banalité du métier littéraire. Quoi qu'il en soit, le livre de Camillo Pellizzi, par la masse de faits qu'il contient, est un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux lettres italiennes de ce début de siècle.

Giuseppe Prezzolini, dans sa **Culture Italienne**, dont vient de paraître une seconde édition, a procédé d'une autre manière. Il a distribué sa matière selon de grands chapitres généraux, *la tradition, le régionalisme, la culture religieuse, la culture politique, le journalisme,* où viennent s'agglomérer naturellement et des noms et des faits.

Dans les deux chapitres qu'il consacre au régionalisme, je pourrais relever bien des idées qui appuieraient ce que j'ai dit précédemment. Prezzolini est un esprit fort lucide et averti. C'est donc un excellent guide pour toutes les choses d'Italie; car sa *Culture italienne* dépasse largement le simple examen littéraire.

Avec **Strada Facendo** (*Chemin faisant*), Bruno Cicognani poursuit ses notations à la fois âpres et subtiles. Des coups de sonde dans l'âme humaine, rapides, légers et d'autant plus efficaces que l'auteur n'insiste pas, ne dilue pas la netteté de ses observations dans des développements trop faciles. Il y a une saveur véritablement balzacienne dans ces esquisses où Cicognani s'attache à nous montrer l'envers de la vie, ce qui demeure caché aux yeux de la plupart, ce qui n'est révélé qu'à l'analyste attentif et perspicace. L'exercice de l'avocature a certainement beaucoup servi à l'auteur pour la connaissance de ces grandes et de ces petites misères. Mais avec quel art il a su les traiter. Tous ces épisodes se passent dans sa Florence natale. Ils sont cependant d'une très large manière, et sans florentinismes ni de langue ni d'accent. Ce qui n'est de ma part ni une critique ni un éloge, mais une simple constatation.

Io e Mia Moglie (*Ma Femme et Moi*), de Michele Saponaro, apparaîtra comme un de ses meilleurs livres. Il y rejette évidemment tout élément autobiographique pour aller à une libre construction de fantaisie qui n'exclut pas, loin de là, l'observation. C'est l'éternel rêve, celui de la bergère devenue princesse, mais traduit dans la vie moderne.

Une jeune fille de la plus humble condition, dont un homme fait sa femme et, ce qui est plus difficile, une femme; une vraie femme de son monde. Cette marche féminine est décrite avec acuité et délicatesse. Mais l'aventure finit mal. C'était inévitable. Michele Saponaro en note les raisons, en cours d'analyse. Cette idylle de notre temps fait montre des meilleures qualités de l'auteur, entre autres une émotion légère, et qui ne tombe jamais dans le sentimentalisme auquel le sujet invitait. Au contraire, les passages de force ne sont pas rares.

La fantaisie de Michele Saponaro reste, en quelque sorte, traditionnelle. Celle que met en œuvre Umberto Fracchia dans **la Stella del Nord** (*l'Etoile du Nord*), est d'une autre nature.

C'est de la mécanique psychologique. Ses types sont, par leur extérieur, des pantins, mais non des automates. Leurs actions, pour aussi saccadées qu'elles soient, n'en ont pas moins une très intéressante valeur humaine. Elle s'exprime surtout par le moyen de cet humour tout spécial qui a en Italie, actuellement, une certaine vogue, que l'on trouvait déjà chez Corrà, et dont use surtout Tecchi. Et il ne serait pas impossible de trouver cette note chez Guido Da Verona lui-même. Elle est d'une saveur très moderne. C'est amusant. Chez Umberto Fracchia, c'est même un peu plus qu'amusant. Ce primesaut plein de jeunesse, s'il surprend dès l'abord, a vite fait de vous gagner.

Plus subtile encore est la fantaisie de Paolo Buzzi dans **Damnations.** Avec lui, nous n'en sommes plus à la mécanique, mais à la chimie psychologique. C'est d'un travail fort curieux. Il procède sans doute des idéologies de Villiers de l'Isle-Adam. Du moins, est-ce la seule ressemblance littéraire qu'on puisse lui trouver. Quoique j'aie parlé de chimie, une telle œuvre échappe à l'analyse. Elle est montée avec une trop délicate précision. C'est d'un art de poète. Car Paolo Buzzi est essentiellement poète. Il le montre dans ces *Damnations,* d'une si lumineuse évocation. Il le montre plus magnifiquement encore, s'il est possible, dans ses **Chants pour les Eglises vides,** œuvre vraiment belle, d'une force et d'une sévérité de ligne admirables. Toutes les grandes églises monumentales de l'Italie, plus de deux cents, sont illustrées chacune par une pièce de vingt vers, non proprement descriptive, mais largement évocatrice. Le premier et le dernier quatrain traitent la plastique et l'histoire; les trois du milieu sont une effusion spirituelle en l'honneur du saint titulaire de l'église. Ce qui n'exclut pas, çà et là, quelque note profane, comme à Santa-Maria della Vittoria de Rome. Mais le moyen de faire autrement devant la Sainte-Thérèse du Bernin? Ce recueil des *Chants* est vraiment heureux, et par l'idée première et par son exécution. Plusieurs de ces pièces, d'une belle venue, sont, dans le bon sens du terme, anthologiques.

Anch'io son poeta, peut s'écrier Lionelli Fiumi, dont l'activité littéraire est débordante. Il ne s'arrête même pas en voyage. Au contraire, la visite d'un pays étranger lui est un

motif de plus d'écrire. D'un récent voyage en Hollande, il a rapporté **Une Hollande entre deux trains et retour via Bruges**, volume luxueusement édité à Amsterdam, avec culs-de-lampe, et traduction hollandaise en regard du texte italien. Beau carnet de route, rempli à la fois de bonne humeur, de notations précises, d'impressions fort jolies. Il fait bon voyager en compagnie de Lionello Fiumi; et il est bon aussi qu'un homme de lettres d'un tel talent aborde la littérature touristique que jusqu'à ces derniers temps les sots des petites préfectures à beautés naturelles gardaient comme un apanage à leur médiocrité. Pour tout le monde, il est avantageux que les gens d'esprit s'en mêlent. En accueillant le Voyage de Fiumi, la Hollande a fait une bonne affaire.

MÉMENTO. — La maison Bemporad, de Florence, vient de publier la traduction italienne de *Florence au temps de Dante*, de R. Davidsohn. C'est une œuvre capitale non seulement pour l'étude des œuvres dantesques, mais aussi pour celle de la République florentine à un moment particulièrement important de son histoire. Cet énorme volume est fort commodément et élégamment présenté. — Signalons aussi le *Dictionnaire comparé de proverbes et locutions proverbiales*, plus de treize mille, publié par Augusto Arthaber chez Hœpli, à Milan. Intéressant et utile. — Giuseppe Zoppi a publié aux éditions Unitas, de Milan, une jolie plaquette, *Valchiusa*, dont la lecture est une excellente préparation à la visite de la fontaine de Vaucluse, illustrée par Pétrarque.

PAUL GUITON.

LETTRES POLONAISES

Les nouveaux romans de Jules Kaden-Bandrowski, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich, Lwow. — Bodhan Pawlowicz : *Pionniers*, Pioniev, Varsovie. — Jean Brzekowski : *Le Psychoanalyste en voyage*, Hoenig, Varsovie. — Henri Lubienski : *Le Vainqueur*, Gebethner et Wolf.

Les **derniers volumes** de J. Kaden-Bandrowski, *Lénora* (Lénore) et *Tadeusz* (Thadée) forment une sorte de roman-diptyque, faisant partie d'un cycle intitulé *Les Ailes noires*.

Une compagnie française, possédant d'importantes houillères à Dabrowa en Pologne, poursuit je ne sais quelles tractations (en vue de l'établissement d'un cartel, probablement), avec les puissants charbonnages de Westphalie. Pour dimi-

nuer la position de leurs partenaires français, les « Westphaliens » ont besoin de se débarrasser pour quelque temps de la concurrence des mines franco-polonaises. Ils réussissent ou, du moins, ils sont en train de réussir dans leurs projets grâce à la complicité d'un certain Cœur, directeur-administrateur des mines à Dabrowa, homme d'origine douteuse, fils naturel d'un Allemand ou d'un Suédois, personnage suspect et odieux au suprême degré. Ce Cœur, qu'on soupçonne fortement d'avoir supprimé sa femme, falsifié son diplôme d'ingénieur et trempé dans maintes machinations criminelles — médite de rendre aux « Westphaliens » le service demandé, en provoquant une catastrophe qui pour plusieurs mois immobilisera la plus importante des mines, l'Erasme. Certes, de nombreux mineurs polonais y succomberont et la compagnie française y subira des pertes désastreuses... Peu importe!... Pour Cœur, du moins. Sa responsabilité bien couverte, il a déjà conduit pareilles « opérations » en Roumanie, en Belgique, au Congo... Pourquoi ne réussirait-il pas en Pologne? Il y réussit en effet... Trop bien, du reste. Car il va périr lui-même dans la catastrophe ...La foule, justicière inconsciente, s'empare de lui et le précipite dans un puits de mine en flammes... Telle est la charpente toute nue du roman. Elle s'appuie avant tout sur la personnalité de Cœur, stylisée et manœuvrée adroitement, mais avec plus de passion que de puissance. Une équivoque plane d'ailleurs au-dessus de Cœur. Tantôt il se présente à nous telle une incarnation simpliste et fatidique de tous les maux et de tous les crimes du capitalisme international; tantôt ses gestes et ses manières nous le dénoncent comme un personnage évadé de quelque beau roman-feuilleton, un évadé qui s'apprête déjà à sauter prestement sur l'écran. En réalité, Cœur est peut-être simplement une sorte de « surcanaille » raisonneuse et sensuelle, que le manque total « d'esprit de finesse » désarme en face de la tragique démesure de son propre égoïsme. C'est pourquoi sa destinée recèle je ne sais quel sombre pathétisme qui ne me semble pas tout à fait dépourvu de sauvage beauté.

A cette tragique aventure, qui forme le centre mouvant du roman, se rattache tout un dessin symphonique du récit, où plusieurs thèmes s'élancent et s'enchevêtrent dans un mouve-

ment saccadé... La cité des mines, les hommes et les choses; la cité politique, la cité religieuse, la cité de l'amour, — voilà les quatre grands compartiments que Kaden-Bandrowski fait visiter au lecteur attentif de Lénore et de Thadée. La cité des mines commande naturellement toute l'économie du roman. L'auteur décrit moins qu'il ne suggère la présence perpétuelle et quasi mystique de cette réalité souterraine, assoupie d'un sommeil millénaire et que l'homme réveille avec une indomptable fureur. Le choc de cette puissante inertie et de la volonté vivante crée ce drame perpétuel, qui nous étreint et nous enveloppe jour et nuit de ses grincements, de ses trépidations, de ses cris et de ses cauchemars... Et brusquement toute cette vie intense et touffue nous apparaît en effet comme à travers des *Ailes noires* de fine poussière qui estompe la clarté du jour et assombrit même la plus tendre lumière des âmes...

Un jour pourtant, à l'occasion d'une descente et de l'égarement de Cœur dans la mine (Cœur y est sauvé noblement par Martyzel), l'auteur nous conduit dans les tréfonds du monde souterrain, comme pour nous faire assister à une féerie étrange, composée d'ombre et de silence. L'homme effaré peuple alors de ses propres terreurs la nuit et le vide. Et il nous semble sentir un moment la présence de ce monstre noir qui a dévoré jadis le soleil... Accroupi parmi les sourdes entrailles de la terre, il ne peut digérer la lumière engloutie que dans un songe de feu et de fulgurante colère... C'est l'homme, c'est le mineur qui lui apportera donc le salut et la délivrance!... J. Kaden-Bandrowski ne s'embarrasse d'ailleurs pas de légendes et de mythologies pareilles. Son évocation du monde souterrain est, en somme, peu métaphorique. Elle est directe, nerveuse, pleine d'une hallucinante densité... C'est dans la pénombre de cette vision toujours présente que passe le cortège d'acteurs de ce drame, qui se joue entre l'épouvante noire des mines et l'homme à la volonté insensée... Nous y avons déjà aperçu Cœur. Mais voici Félix Kostryn, directeur responsable de l'Erasme, homme moins « malhonnête », certes, que son chef, incapable du moins de concevoir un acte criminel d'une aussi grande envergure que lui, mais plus repoussant encore dans sa flasque abjection quotidienne... La femme

de Kostryn, Stanislawa aux traits d'une impassible perfection, belle, neutre et comme réfrigérée au milieu de sa morne existence. Sa fille, Zuza, pleine de « cran », excellente partenaire de Cœur, partenaire aux jeux des sens et au tennis... Puis, ce pauvre Falkiewicz, éternellement transi de peur, plein des soubresauts d'une volonté impuissante, outil passif, sinon docile entre les mains d'un Cœur ou d'un Kostryn... Une Knote froide et sensuelle à la fois, sujette à un vague mysticisme. Un Kapuscik enfin, officier de police fringant et matois, discipliné, mais... Une galerie d'ouvriers ensuite. Le paysage moral y devient moins écœurant et en tout cas plus accidenté, plus divers... Supernak, le portier galant, espion et massacreur, réplique superbe de Cœur en sa parfaite ignominie, mais avec une pointe de bassesse servile en plus; l'honnête et sage Martyzel, ouvrier philosophe et philanthrope généreux, adepte convaincu, mais tolérant de l'église socialiste; la femme de Supernak, demi-sainte martyrisée; la femme de Martyzel, cahotée entre les exigences de son exubérante, mais saine sensualité et l'appétit pur du simple dévouement ...Toute cette théorie de visages humains ou demi-humains passe selon le rite d'un étrange processionnal.

Les mêmes êtres peuplent aussi la *cité politique* du roman, où les communistes et les socialistes se livrent des batailles sans issue. La verve satirique de Kaden dans toute sa corrosive vigueur y retrouve son plein emploi ...Mieniewski père, chef vénérable du parti, se profile tout d'abord sur le fond gris de ses rêves consumés par le temps... Traité avec dureté au début, il jouit ensuite de quelques généreux ménagements. De cette retenue, l'auteur se dédommage amplemnt sur le député socialiste, Drazek, autre « surcanaille » d'un genre «triomphant » et sur l'inénarrable secrétaire Koza. La scène où Drazek exploite joyeusement la mort tragique de ses « camarades » est un petit chef-d'œuvre d'humour macabre, intense et dru : véritable jaillissement du pétrole enflammé! Seule, la figure « cuivrée » d'un communiste ou « communisant », Dus, éclaire d'un rayon sympathique ce tableau des passions et des affaires, des passions que dominent les affaires...

La moins réussie des quatre me paraît la « cité religieuse » du roman. L'auteur y suggère que la soif du miracle et de la foi ne cesse de tourmenter l'existence ouvrière. Mais le contraste entre l'église nouvelle et l'église officielle est dessiné d'une touche trop nonchalante ou trop pressée pour que la symétrique beauté du sacrifice chrétien (humble prêtre insoumis, Kania) et de l'impassibilité ostentatoire de l'orgueil romain s'en dégage avec force. La « cité de l'amour » est fleurie tout entière de cet allègre enivrement printanier des sens qui unit l'élégant Thadée Mieniewski, fils du grand pontife socialiste, et la sœur du communiste Dus, Lénore; enivrement des sens, qui se prolonge jusqu'au fond des âmes et provoque les plus hautes répercussions morales. Femme libre et libérée de tout scrupule amoureux, prompte à l'abandon franc, Lénore se transfigure en une amante fière, sujette aux plus pathétiques déchirements. Thadée aussi est touché de la grâce purifiante de cet amour. Il abandonne brusquement ses démarches et ses « principes » d'arriviste sympathique pour se faire embaucher comme simple mineur... Puis quand, dans une innocente bagarre, Lénore meurt, tuée d'un coup de revolver par Zuza Kostryn, Thadée pantelant de rage, de désespoir et de tendresse, tire pour la venger... Terrassé, battu, sauvagement « passé à tabac » par la police, il demeure — pauvre loque humaine — telle une vivante image du bonheur piétiné par le destin...

Là finit le roman, ou plutôt là s'arrête le récit... Car, malgré le mot « fin » mis à la dernière page du second volume, il est permis d'attendre le troisième volet qui transformera en triptyque le diptyque actuel des *Ailes Noires*. Nous y verrons peut-être le proche avenir de Thadée, mûri par sa noble catastrophe... Deviendra-t-il simplement la proie sensuelle de Zuza victorieuse? Ou continuera-t-il en ligne ascendante la marche libératrice commencée dans sa tragique idylle? Tel qu'il est, le roman de Kaden-Bandrowski nous apparaît comme un vaste pamphlet social, frémissant et cruel et dont certains jaillissements atteignent à la vérité pathétique et à la sombre beauté.

S'il est vrai cependant que, tuant ses héros, l'auteur se libère (ou même libère son milieu) des « dangers » ou des « possibilités » que représentent les personnages sacrifiés — la mort

de Cœur doit symboliser, sans doute, l'élan vers la sainteté. Mais hélas! la fin tragique de Lénore ne préfigurait-elle pas alors l'accalmie désolante de ce souffle printanier qui semblait envelopper jusqu'ici toute l'existence polonaise, — y semant les germes des fécondes illusions et des sacrifices généreux?

Pionierzy (Les Pionniers) de Bohdan Pawlowicz, est un début romanesque (pas tout à fait un début cependant) qui promet... aux lettres polonaises un bon écrivain populaire dans la meilleure acception de ce mot trop usé. Roman « populaire » je veux dire celui que sa forme facile et probe, l'intérêt du récit, la vitalité de l'action, la santé morale robuste, mais exempte de pudibonderie — prédestine en quelque sorte à une large diffusion... C'est pourquoi, peut-être, dans certaines officines demi-litéraires et demi-commerciales on se jeta sur le jeune auteur des *Pionniers* avec une si pédantesque acrimonie. Bien entendu, je suis loin d'affirmer que le roman de M. B. Pawlowicz soit un chef-d'œuvre! — Le don trop facile de narrer lui a joué çà et là plus d'un mauvais tour. Absorbé par l'exubérance des hommes et de la nature exotique, l'auteur oublie la mesure;il étale trop et ne condense pas, ne construit pas suffisamment. Son style, en voie de formation (sous l'influence de Reymont), exigerait encore beaucoup d'étude et de soin. Ses personnages aussi parfois... Cependant, sa vision de la nature brésilienne palpite d'une sincère émotion, et l'histoire de Mierzwa, famille de paysans polonais émigrée à Panana (Brésil) nous intéresse toujours et nous empoigne même par endroits de son abrupte verdeur.

Si M. Pawlowicz dans ses *Pionniers* raconte, instruit, mais n'innove point, M. Jean Brzekowski est possédé tout entier par le démon de « l'expérience littéraire » et de la nouveauté extrême de la mode qui vieillira sans doute d'autant plus vite qu'elle demeure plus près de l'extravagance. Son « **Psychoanalyste en voyage** », une étude romanesque aux péripéties intérieures et extérieures aussi sinueuses que savoureusement panachées, affecte une modernité extrême et un parfait mépris de bonne intelligence avec le « lecteur moyen ». Pure apparence d'ailleurs! Parmi les crépitements des para-

doxes et des formules futuristes, expressionnistes, surréalistes ou autres, on retrouve aisément le fil conducteur du roman, — je veux dire le fil qui nous conduit à nous intéresser sincèrement, parfois même vivement, à toute cette efflorescence de procédés et d'attitudes... Ce qui demeure plus ou moins constant cependant, c'est la vue ironiste du monde et de ses apparences, dont la plus intéressante, sans doute, pour l'auteur est lui-même, ses jeux de cache-cache littéraires, pleins de jeune ardeur, d'imprévu pittoresque et d'une attrayante coquetterie intellectuelle... La troisième partie du roman, « la rencontre de Faust avec Don Juan » est un savoureux persiflage du roman policier, persiflage d'une véritable audace et d'une discrétion charmante à la fois. La théorie des possibilités des denouements romanesques mériterait un plus long examen.

Zwyciezca (Le vainqueur) de Henri Lubienski : un de ces nombreux romans-feuilletons « sympathiques et suffocants » dont le genre n'a pas encore en Pologne de frontières tracées avec autant de netteté qu'en France. Un aviateur héroïque, un ennemi — inventeur de rayons qui arrêtent les moteurs à distance. Une femme. Tout finit bien...

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Rome;* les Editions de France. — Frank H. Simonds : *Histoire de l'Europe d'après guerre*, Payot. — E. Toutain : *Alexandre III et la République française*, 1885-1888, Plon. — J. Th. Petrus Blumberger : *Le Communisme aux Indes Néerlandaises*, le Monde nouveau.

M. Henri Béraud est insurpassable dans l'art de voir et de faire comprendre ce qu'il a vu. Son nouveau livre, Ce que j'ai vu à Rome, est d'une lecture non moins passionnante que celle des précédents. Rome, dans ce cas, est une expression trop étroite, c'est toute l'Italie que M. Béraud est allé voir; en revanche, il eût dû dire qu'il n'en raconterait que ce qu'il y avait vu d'intéressant au point de vue *politique*. Ce qu'on peut y voir de ce genre est d'ailleurs d'un intérêt palpitant pour nous, puisque c'est la préparation au grand jour de la guerre contre la France. Du jour où il a pris le pouvoir, Mussolini a inscrit dans son programme la guerre contre nous. Ce sera le *dérivatif*, s'il y est contraint par une crise intérieure; ce sera

au contraire une application de la politique des *conjonctures* si une guerre étrangère, coloniale ou civile, de la France lui en fournit l'occasion. M. Béraud l'a compris, et s'il ne le dit pas avec netteté, il amène peu à peu le lecteur à le comprendre. Puisse son livre avoir les mêmes bons effets qu'eut en 1889 celui d'A. Brachet : « *L'Italie qu'on voit* ». Il facilita à notre état-major d'obtenir l'autorisation de fortifier notre frontière des Alpes, et les documents allemands publiés depuis ont révélé que cette précaution obligea l'état-major italien à changer son plan et à en adopter un moins agréable aux hommes d'Etat de la péninsule. Le livre de M. Béraud doit faire comprendre la nécessité pour nous d'une bonne marine, car une guerre franco-italienne serait avant tout une guerre maritime. On aurait tort d'espérer d'ailleurs que M. Mussolini rencontrera l'ombre d'une difficulté à faire marcher *toute* l'Italie contre nous. Outre que le peuple italien prend peu à peu l'habitude de n'agir et même de ne penser que comme le veut la police, la croyance que les Italiens doivent reprendre ce qu'ils s'imaginent que nous avons usurpé à leur détriment est répandue, même parmi les émigrés antifascistes. Le livre de M. Béraud a d'abord paru en articles dans le *Petit Parisien:* le socialiste émigré Filippo Turati écrivit au directeur de ce journal pour se plaindre de ces articles et réclamer la Tunisie. On s'imagine généralement en France que notre pire ennemi actuellement est l'Allemagne. C'est une erreur. *Tant que l'Allemagne aura un gouvernement parlementaire,* la continuation de la politique de Locarno peut assurer le maintien de la paix entre elle et nous. Seule l'alliance anglaise peut nous protéger dans tous les cas contre l'Italie. M. Briand, à Cannes, avait réussi à l'obtenir. MM. Millerand et Poincaré, par une incompréhension prodigieuse de la situation, l'ont rejetée. M. Briand, très ingénieusement, essaye de réparer cette faute par son plan de Pacte de non-agression méditerranéen.

L'Histoire de l'Europe d'après guerre du journaliste américain Frank H. Simonds est un résumé raisonné pour la période allant *de Versailles au lendemain de Locarno.* Dans cet ouvrage de 286 pages, il n'a visé qu'à donner un précis de ce qui s'est passé, mais il a voulu qu'il fasse comprendre aussi clairement que possible l'enchaînement des faits, exposant

uniquement le jeu des passions, des idées et des intérêts qui ont amené les diverses péripéties. C'est, par suite, un ouvrage d'autant plus précieux qu'il émane d'un homme dont l'activité professionnelle a été absorbée entièrement par l'observation des événements qu'il raconte et qui en a été en quelque sorte le témoin oculaire. Son livre présente même cette particularité très remarquable que, quoique écrit pour le public américain par un Américain, il ne trahit nulle part chez son auteur l'existence des préjugés américains. M. Simonds est bienveillant pour tous les peuples; il comprend et excuse leurs désirs et leurs craintes, leurs vanités et leurs haines. Le reproche principal que je lui ferais est de ne pas avoir assez tenu compte des répercussions de la politique intérieure de la lutte des classes sur les événements de la politique internationale, la seule dont il s'occupe. Sur bien des points aussi, un Français qui a vécu ces événements trouve que M. Simonds apprécie inexactement certains facteurs. C'est ainsi qu'il n'est pas exact de dire que Briand fut tenu pour responsable de la « suprême humiliation » que fut pour le peuple français la Conférence de Washington. Sa chute, après Cannes, fut bien plutôt le résultat des objections que l'alliance anglaise éveillait chez des hommes politiques qui croyaient à la nécessité pour la France de l'alliance de la Pologne et de la Petite-Entente, politique qui trouva une autre expression dans l'occupation de la Ruhr et dans les encouragements donnés aux séparatistes rhénans. L'opinion publique française, absorbée par les luttes des partis et par les difficultés économiques, a laissé faire, mais n'a pas exigé. Elle n'a même pas tardé à regretter assez nettement cette faute énorme pour que M. Millerand ait cru devoir protester qu'il n'y avait eu aucune part, mais sans convaincre, car il aurait pu empêcher la démission de Briand s'il ne l'exigeait pas. La conclusion de M. Simonds est :

> Toutes les démocraties européennes ont adopté la Société des Nations. Si le nationalisme résiste, son action a nettement le caractère d'une action d'arrière-garde.

Malheureusement, il n'y a pas que des gouvernements démocratiques!

Secrétaire de l'ambassade de France à Pétersbourg de 1885 à 1888, M. Edmond Toutain y a assisté aux péripéties des relations franco-russes qui contribuèrent à conduire à l'alliance de 1892. Il a eu l'heureuse idée de réunir ses souvenirs sur ces années; grâce au soin qu'il a eu de consulter les correspondances diplomatiques françaises et les publications étrangères, il a pu rédiger une histoire exacte et vraiment intéressante des relations d'**Alexandre III et de la République française, de 1885 à 1888.**

L'intervention d'Alexandre II lors de l'incident de 1875 avait montré l'importance pour nous d'entretenir le souverain de la Russie dans de bonnes dispositions à notre égard, mais le refus de M. de Freycinet de livrer le nihiliste Hartmann, coupable d'attentat contre le Tsar, avait laissé une fort mauvaise impression à Alexandre III. Chanzy, Jaurès et Appert, qui successivement avaient été nommés ambassadeurs auprès de lui, s'efforcèrent naturellement d'effacer ce souvenir, et Appert surtout « par sa belle prestance, sa distinction naturelle, ses manières affables, la franchise de son regard et de son langage », avait su gagner la sympathie de la société pétersbourgeoise et jouissait de beaucoup de crédit auprès d'Alexandre III. D'autre part, Mme Appert, Danoise de naissance, était particulièrement recherchée par l'impératrice, heureuse de l'entretenir dans leur langue maternelle. Mais déjà en mai 1885, M. de Freycinet avait soumis à une nouvelle épreuve la sympathie d'Alexandre III pour nous en graciant le prince Kropotkine, condamné pour participation à un complot anarchiste à Lyon. Appert avait réussi à apaiser l'indignation que le Tsar en avait ressentie quand il fut brusquement averti par Freycinet qu'il était rappelé « pour des considérations d'ordre général » (14 février 1886). Celles-ci semblent avoir consisté dans le désir de ce ministre de faire plaisir au général Billot, son collègue au Sénat. La presse annonça sa nomination avant qu'Alexandre III en eût été avisé. Le Tsar chargea Mohrenheim de demander le maintien d'Appert. Freycinet refusa. Le Tsar déclara alors qu'il n'accepterait plus d'ambassadeur.

Après le départ d'Appert, M. Ternaux-Compans fit l'intérim de l'ambassade. M. de Giers, le ministre des affaires étran-

gères, ne lui cacha pas son regret du refus de l'empereur de recevoir Billot; il déplorait « la légèreté » de Freycinet, « mais, dit-il à Ternaux, on se méprendrait sur les véritables intentions de l'Empereur en ne les considérant pas comme très favorables à la France ». Giers avait besoin de nos bons offices dans l'affaire bulgare où l'attitude de l'Autriche et de l'Angleterre mécontentait tant le Tsar; aussi « aurait-il voulu faire comprendre à l'Empereur ce que sont les exigences parlementaires », mais celui-ci s'obstina « dans ses dispositions peu favorables ». Heureusement, presque toute la société et la presse étaient pour nous. Mais, en mai, le vote de l'expulsion des princes vint changer les dispositions de nos amis russes. Les deux premiers secrétaires de notre ambassade, Ternaux et Albert de Voize, en furent si affectés qu'ils démissionnèrent. Freycinet se hâta de leur donner pour successeurs Lefebvre d'Ormesson et Pierre Deschamps (juillet 1886).

Boulanger, alors ministre de la guerre, après avoir passé « pour un novateur remuant, avide de popularité, absorbait l'attention du monde entier ». Son ami Déroulède choisit ce moment pour aller en Russie rendre visite aux chefs du parti slavophile. Averti par Pierre Deschamps, il s'abstint de manifestations publiques; il se contenta de dire aux journalistes : « Berlin vous a infligé une défaite morale... Nous devons reprendre ce qui nous a été ravi en 1871. Vos intérêts et les nôtres sont communs : il nous faut les défendre ensemble... N'ai-je pas réuni récemment à Paris 105.000 voix, moi qui incarne cette idée comme celle de la reprise de nos provinces de l'Est? » Son voyage se termina sans incident et le gouvernement russe nous en exprima sa satisfaction. Néanmoins, quand d'Ormesson fut présenté à l'Empereur en août, son accueil fut froid. On fut d'autant plus surpris des attentions qu'il accorda à notre mission militaire aux grandes manœuvres. Notre attitude dans les affaires de Bulgarie et de Batoum le maintinrent dans ces bonnes dispositions. En août 1886, un diplomate russe affirma à Freycinet que la nomination d'un ambassadeur serait certainement agréée, et en effet, Alexandre fit bon accueil en octobre à la proposition de nommer M. de Laboulaye. Quand il le reçut le 26 novembre, il alla jusqu'à lui dire : « Des épreuves se préparent peut-être... Il serait

bien nécessaire que la Russie pût compter sur la France comme la France sur la Russie... Il nous faudrait une France forte. » Ces paroles contrastaient avec ce qu'avait dit Grévy à Laboulaye avant son départ de Paris : « Je n'attends rien de la Russie, ni de son souverain, pas plus d'ailleurs que des autres puissances. »

Un ministère Goblet-Flourens-Boulanger remplaça le ministère Freycinet. Peu après, au cours d'une conversation, Giers disait à Laboulaye : « Si je vous proposais aujourd'hui une alliance, que répondriez-vous? » — « Que je n'ai pas d'instructions », répondit l'ambassadeur. La presse en Allemagne et en Angleterre ne cessait d'attaquer la France et la Russie. La presse russe répondit. « Ses expressions paraissent calculées pour développer la croyance que la Russie est sur le point de conclure une alliance avec la République », écrivit le *Times*. Et, en effet, le 1er janvier 1887, M. Toutain apprit que Katkoff, le directeur de la *Gazette de Moscou*, avait présenté au Tsar un mémoire où il disait : « Nous avons besoin de marcher la main dans la main avec la France. »

Soi-disant inquiet au sujet des intentions de Boulanger, Bismarck avait demandé une grosse augmentation de l'armée allemande. On le croyait décidé à nous attaquer. Laboulaye demanda des instructions à Flourens. « Si M. de Giers vous faisait des ouvertures directes [d'alliance], vous diriez que vous n'avez pas d'instructions... Ce qu'il nous faut désirer, c'est que la Russie recouvre sa liberté d'action. »

Le 29 janvier 1888, Herbette fut reçu par Bismarck. « L'Allemagne, dit le chancelier, n'attaquera pas la France tant que vous aurez au pouvoir des hommes aussi prudents que Freycinet et Jules Ferry, mais tout serait à redouter si la direction passait à Boulanger. » L'inquiétude d'Herbette crût, d'autant « qu'il constatait avec tristesse qu'aucune voix, pas même celle de la Russie, ne s'était élevée parmi les grandes puissances pour réprouver la perspective d'un conflit. » Le 10 février, il écrivit : « Le public se croit à la veille d'une conflagration générale. » Flourens, devenu anxieux, demanda à Laboulaye de faire appel « à la grandeur d'âme et à la loyauté d'Alexandre III ». Il ne devait pas lui demander une alliance, mais seulement de conserver les mains libres. « Tant que la

Russie restera libre, nous conserverons l'espoir d'éviter une lutte désormais inégale pour la France », disait-il. Laboulaye se contenta de montrer la lettre à Giers; celui-ci lui promit de faire connaître à l'Empereur « quelles seraient nos inquiétudes si le gouvernement russe, se laissant entraîner dans une guerre en Orient, perdait actuellement sa liberté d'action ». S'il apprenait que l'Allemagne ait des intentions de guerre, « il nous préviendrait sans retard de ce que nous aurions à faire ». Quand le 29 avril, Schnæbelé eut été relâché, Giers félicita Laboulaye « du sang-froid dont avait su faire preuve la diplomatie française ». Peu après, Boulanger, sans en prévenir ses collègues, chargea le capitaine Moulin, notre second attaché militaire, de remettre au ministre de la guerre russe une lettre tout entière de sa main. Moulin, prudemment, le fit savoir à Goblet ou à Flourens, qui confisquèrent la lettre. La chose fut racontée et fit du bruit.

En mai 1887, un ministère Rouvier-Flourens remplaça le ministère Goblet. Boulanger fut éliminé. Des manifestations d'amitié franco-russe et une campagne de Bismarck contre les finances russes marquèrent les mois qui suivirent. Une entrevue de Guillaume et d'Alexandre à Berlin le 18 novembre, amena « une certaine détente ». Mais aussitôt après commença une campagne de presse organisée à l'occasion du renforcement des garnisons russes en Pologne. Aussi l'élection de Carnot fut-elle accueillie avec faveur par le Tsar et la presse russe. Quand Laboulaye alla l'annoncer au Tsar, celui-ci lui dit : « Je ne crois pas que l'Allemagne prenne l'initiative d'une guerre, aussi longtemps que vivra Guillaume, mais je suis obligé de me mettre sur la défensive parce qu'il est moins certain que l'Autriche ne sera pas lancée contre moi. »

Au commencement de 1888, les impressions pacifiques avaient repris le dessus à Berlin. La publication, le 2 février, du traité d'alliance austro-allemand du 7 octobre 1879, fut en revanche interprétée à Pétersbourg comme une tentative d'intimidation. La mort de Guillaume Ier, le 9 mars, vint faire diversion à cette impression. Elle ne pouvait d'ailleurs que diminuer la confiance du Tsar à l'égard de l'Allemagne. La sympathie pour la France et l'estime pour son gouvernement croissaient au contraire, malgré l'agitation boulangiste. La

constitution en avril 1888 d'un ministère Floquet, longtemps redouté par les diplomates russes, n'y vint rien changer : le 25 février précédent M. de Mohrenheim avait, avec l'autorisation de son gouvernement, accepté une invitation à dîner chez lui à la présidence de la Chambre. Aussi, quand peu après, le président du ministère hongrois, Tisza, prononça au Parlement des paroles presque offensantes pour notre pays, l'indignation fut-elle générale en Russie. M. de Giers rendit justice au discours ferme et prudent par lequel M. Goblet mit fin à l'incident. « De la prudence, dit-il à M. de Laboulaye. Nous vous en donnons l'exemple. Il se passe pour vous comme pour nous des choses désagréables. Il vaut mieux ne pas y prêter attention que de faire le jeu de nos adversaires. » Simultanément, Giers « ne cachait pas au représentant serbe qu'au cas où la conduite du roi Milan entraînerait des événements de nature à amener une intervention autrichienne, il s'en suivrait sans doute des complications internationales dont les conséquences pourraient être redoutables ». Il savait que cet avertissement serait communiqué à Bismarck et à Kalnoky. Son sens était clair : la Russie n'acceptera pas une modification de l'équilibre européen à son détriment. Ce fut pour le défendre que deux ans plus tard fut signée l'alliance franco-russe.

Un ancien fonctionnaire du Service civil à Java et à Madoera, M. Petrus Blumberger, vient de publier un très intéressant volume sur **Le Communisme aux Indes Néerlandaises.** Il y fut enseigné pour la première fois par Kijaï Samin qui, exilé en 1907, mourut à Sumatra en 1914; sa doctrine, le saminisme, était d'origine indigène. A sa propagande succéda celle de H. J. F. M. Sneevliet, social-démocrate hollandais arrivé aux Indes en 1913 comme secrétaire d'une association commerciale. L'activité de Sneevliet se borna d'abord au mouvement syndicaliste, en particulier en ce qui concernait l'Association des employés des transports en commun; ce ne fut qu'en mai 1914 qu'il fonda l'Association social-démocrate des Indes qui noua des relations avec les associations démocratiques indigènes. En 1916, Sneevliet déclara dans un Congrès qu'il fallait éveiller le « sentiment révolutionnaire » de l'indigène. Le 19 mars 1917, dans un quotidien, il conseilla à la po-

pulation indigène de suivre l'exemple de la Russie. Poursuivi, il fut acquitté, mais son association commerciale le congédia. Il devint alors secrétaire de l'Association des ouvriers des transports et étendit sa propagande jusque parmi les soldats et les matelots. Le 5 décembre 1918, on se décida à l'expulser. J. T. Brandsteder en 1919, l'ingénieur Baars en 1921 eurent le même sort. Baars alla alors en Russie et en revint six ans après, guéri de ses illusions.

Pendant que se propageaient parmi les indigènes les idées de ces agitateurs, le Komintern se fondait à Moscou et exportait aussitôt ses doctrines aux Pays-Bas. Sneevliet, en juillet 1920, alla aux Congrès de juillet 1920 à Pétrograd et à Moscou; il y fut proclamé que les partis communistes devaient apprendre à joindre systématiquement le travail licite au travail illicite et combattre le clergé; le Congrès ne se divisa que sur la question de savoir s'il fallait s'allier aux partis nationalistes pour intensifier l'action révolutionnaire. De Russie, Sneevliet revint en Hollande pour y faire l'apologie du bolchevisme, puis alla à Shanghaï et s'y mit en rapport avec les communistes javanais Najoan, Darsono et Semaoen. Peu après, le parti communiste indien se réunit en Congrès, en décembre 1920, à Semarang pour délibérer sur l'affiliation à la IIIe Internationale. Semaoen fit décider le huis-clos pour son exposé des raisons d'adhérer et l'adhésion fut ensuite votée à l'unanimité. A l'objection que le programme du Komintern comporte la division des terres, exigence gênante dans un pays où la grande propriété n'existe pas, on avait répondu que le prochain Congrès s'occuperait de l'objection; quant à la lutte contre le panislamisme, également préconisée par le Komintern, on expliqua qu'il n'y avait là qu'une précaution contre l'impérialisme turc et japonais.

Pour arriver à son but, le communisme allait utiliser les syndicats professionnels. Ceux-ci avaient commencé à se fonder vers 1908. Le gouvernement, imbu des principes libéraux, avait d'abord cherché à s'entendre avec eux et avec les autres associations; c'est ainsi qu'en 1918, le président et le vice-président du Sarekat Islam (Association islamique) avaient été nommés membres du Conseil populaire; ils représentaient la tendance modérée et étaient depuis un an en lutte avec Se-

maoen, président de la section du Sarekat Islam de Semarang. Cette lutte aboutit, au Congrès du Sarekat Islam en 1921, à une rupture : malgré les protestations de Semaoen, il fut interdit d'appartenir à la fois au Sarekat Islam et au Parti communiste.

Les communistes, tout en continuant à s'efforcer d'utiliser les associations religieuses, travaillèrent à envenimer la situation en suscitant des grèves. Des Hollandais les y aidaient; on découvrit plus tard que celle des chemins de fer avait été dirigée par l'instituteur G. J. van Munster. Le gouvernement fut forcé de déclarer « qu'il considérait comme illicite toute propagande révolutionnaire contre les autorités par les organes de ces autorités ». Les fonctionnaires furent dès lors forcés de s'imposer un peu plus de retenue, mais on nota encore en 1924 qu'ils étaient les principaux propagateurs du communisme dans Sumatra oriental.

En 1925, les communistes réussirent à provoquer des grèves qui forcèrent à limiter le droit de réunion et à interner les chefs de l'agitation. Le gouvernement fit une enquête sur les causes des grèves et celle-ci constata qu'en général elles n'avaient pas été dues à la situation économique des ouvriers.

En mars, un agitateur communiste avait déclaré que le Parti « n'était pas en état d'hostilité contre ceux qui volaient à l'ennemi sa propriété ». C'était l'annonce d'une campagne d'assassinats de fonctionnaires, d'incendies et de grèves accompagnées de bagarres et de sabotages qui caractérisa 1926; il y eut même dès avril une première tentative de rébellion par une troupe de quelques centaines de communistes. Le 12 novembre suivant, une tentative insurrectionnelle plus générale, quoique encore sporadique, eut lieu. Les commissions d'enquête de 1927 aboutirent à la conclusion que l'insurrection n'avait pas été due aux conditions actuelles, mais à la croyance que la révolution réussirait et débarrasserait du tyran incroyant; elles recommandèrent de limiter le droit de réunion et d'habituer la population à obéir au gouvernement et à le respecter, tout en la faisant participer dans une certaine mesure à l'administration. En conséquence, le 4 décembre 1926, il fut annoncé que les chefs communistes seraient internés et en effet plus de 13.000 personnes furent arrêtées, mais 3.000

seulement furent retenues à Java et 2.000 à Sumatra. Le lieu d'internement choisi est Tanah-Merah (dans le Digoel supérieur, Nouvelle-Guinée); en mars 1928, le nombre des internés ne s'élevait encore qu'à 823 (parmi eux, 389 anciens fonctionnaires et 361 membres des professions libérales).

Ces mesures provoquèrent les protestations des communistes hollandais, ce qui n'empêcha pas les communistes des autres pays de leur reprocher d'avoir dans leurs discours fait des concessions au nationalisme. Naturellement, l'effet de ces mesures ne put être décisif et le travail de propagande des communistes continua; on constata même en avril 1927 qu'ils avaient commencé à former des cellules parmi les militaires. D'autre part, une tendance des associations religieuses et nationalistes à se lier avec les communistes pour une action révolutionnaire s'est manifestée. La nouvelle politique du gouvernement rendra plus difficile l'action des éléments subversifs que le régime libéral favorisait, mais elle ne pourra pas effacer les conséquences de nombreuses années d'un laisser-faire imprudent.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Lisbonne : *Journal de Guerre* (31 juillet 1914-23 mai 1916), Charles Hérissey, imprimeur, Evreux. — Paul Chack : *Sur les Bancs de Flandre*, Les Editions de France.

Un très intéressant **Journal de Guerre** (*31 juillet 1914-23 mai 1916*) a été publié à peu près sous l'anonymat. L'auteur, officier de marine, rejoint le 54e R. I. à Compiègne, mais fera partie du 254e, soit la réserve active. Il quitte Compiègne avec le régiment, le 12 août, montant vers la Belgique. Après le flottement des premiers jours, si judicieusement relaté, il reçoit le baptême du feu à la frontière; puis c'est le recul avec toutes ses tristesses et ses souffrances. Il nous conduit près de Maubeuge, qui tombera quelques jours plus tard. Les pages si prenantes de M. R. Lisbonne (dont nous trouvons enfin le nom dans le texte) sur la retraite de Charleroi remémorent les heures poignantes de cette période. Les fatigues anormales du moment nécessitèrent l'évacuation du narrateur sur Argentan; il rejoignit le

dépôt à Laval, mais, peu enclin à la vie de garnison, il demanda bientôt à repartir. Le régiment était à Soupir, dans l'Aisne. Dès son arrivée, on lui confia le commandement de la 18e compagnie, qui était en première ligne dans des tranchées à peine creusées. Les pages suivantes relatent l'organisation du secteur et les divers combats qui s'y déroulèrent pendant l'hiver 1914 jusqu'en février 1916.

Envoyé près du camp de Châlons pour un mois de repos, le régiment, huit jours après, dut monter hâtivement à la ferme de Navarin, au-dessus de Suippes. Après cet épisode, en avril, il doit gagner Verdun, puis le Mort-Homme. La grande bataille de Verdun fait rage, — véritable enfer dont les pages de M. Lisbonne rappellent quelques-uns des plus pénibles épisodes.

Le 23 mai, les Allemands s'emparaient de Cumières, défendu par le 254e, et le capitaine Lisbonne était fait prisonnier. Ainsi se termine cet intéressant journal de guerre qui rend net les impressions d'un vaillant combattant de la première période des hostilités. Sa place est tout indiquée dans les bibliothèques ouvertes aux documents de la guerre de 1914.

A côté du volume de M. A. Lisbonne, on lira également, et avec grand intérêt, le récit de M. Paul Chack, **Sur les Bancs de Flandre**, qui initie avec son talent habituel à la lutte maritime dont furent le théâtre les parages de la côte belge. Le public ignore en général l'effort extraordinaire accompli par les marins et pêcheurs alliés durant la longue lutte contre l'Allemagne. Des récits comme celui de M. Paul Chack comblent cette lacune qu'il eût été regrettable de voir se perpétuer. La flotte allemande s'obstinant à rester à l'abri de ses ports, la lutte maritime se trouva, du fait, entièrement modifiée. Les sous-marins ennemis possédaient une efficacité que l'on n'avait pas voulu prévoir; les mines qu'ils immergèrent furent un des pires dangers qui menaçaient nos navires. Il fallut improviser une défense contre les agissements de l'ennemi, et c'est de l'héroïsme souvent obscur de cette défense que nous parle M. Paul Chack. Nos torpilleurs, ne pouvant assumer toute la tâche, on dut avoir recours aux pêcheurs; chalutiers et équipages furent enrôlés, les uns comme chas-

seurs de sous-marins, les autres comme dragueurs de mines; l'immensité des services rendus par ces petits bateaux, que rien ne prédisposait à pareil rôle, la vaillance et l'abnégation de ceux qui les montaient ont permis à M. Chack d'écrire quelques-unes des pages les plus remarquables de son livre. Non moins intéressantes sont celles qu'il consacre aux engins ennemis; les divers types de sous-marins avec leurs fonctions, le caractère des équipages; les mines si explicitement décrites et les circonstances de leur pose. Les efforts allemands pour arrêter le trafic intense établi entre l'Angleterre et la France furent presque annihilés par notre judicieuse et courageuse défense; pas un transport de troupes ne put être atteint.

Dans l'ouvrage de M. Paul Chack, on trouvera un excellent éloge du travail de la marine anglaise; établissement de champs de mines et de barrages de filets pour bloquer les sous-marins dans leur antre, bombardements intensifs des ports belges dont les Allemands avaient fait de formidables bases d'action, et enfin l'embouteillage des ports de Zeebruge et d'Ostende, qui marqua le glas de la marine et de l'arrogance allemandes.

Le volume de M. Paul Chack est épisodique, abondant en détails précis et curieux; il constitue une des lectures les plus attachantes que nous puissions faire sur les faits de la grande guerre de 1914.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Camille Mauclair : *Un siècle de peinture française, 1820-1920.* Avec 16 héliogravures h. t.; Payot. 20 »

Education

J. Mora : *Le vrai visage de l'école unique.* Préface du général de Castelnau; Flammarion. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Maurice Garçon : *Trois histoires diaboliques;* Nouv. Revue franç. 13 50

E. Pascal : *Un révélateur du subconscient : le haschich;* chez l'auteur, Bazas, Gironde.

Ethnographie, Folklore

Edmond Fleg : *Salomon* (Coll. *La Légende d'Israël*) ; Nouv. Revue franç. 13 50

Histoire

Alexandre Zévaès : *La chute de Louis-Philippe, 24 février 1848.* (Coll. *Récits d'autrefois*) ; Hachette. » »

Linguistique

Félix Boillot : *Le français régional de la Grand'Combe* (*Doubs*). Avec 72 dessins de l'auteur; Presses universitaires. » »

Littérature

Hector Barbe : *Le primaire, expression mentale du bourgeois;* Edit. Synthèse pédagogique, Bourg. 6 »

Nicolas Berdiaeff : *L'esprit de Dostoeivski,* traduit du russe par Lucienne Julien Cain; Edit. Saint-Michel. 15 »

Byron : *Journaux intimes.* (Coll. *Mémoires révélateurs*) ; Nouv. Revue franç. » »

Marc Chassaigne : *Les procès du Comte de Morangiès.* (Coll. *Les histoires extraordinaires*) ; Nouv. Revue franç. 9 »

Maurice Delorme : *De Moréas à Bédarieux* ou de la poétique du premier comparée avec celle de l'auteur des « Voix humaines »; chez l'auteur, 139, rue du Château, Paris. 2 »

Divers : *Hommage à Alain Fournier.* Avec des illustrations et des textes inédits; Nouv. Revue française. 13 50

Jean Dorsenne : *La vie de Bougainville.* (Coll. *Vies des hommes illustres,* n° 45) ; Nouv. Revue française. 13 50

L.-Henri Fabre : *Pensées d'automne. L'envers du masque. Croire, Aimer, Vivre;* Edit. Argo. 15 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* XI : La Bièvre. Le quartier Saint-Séverin. Trois églises. Trois primitifs; Edit. Crès. » »

J. Lucas-Dubreton : *La vie amoureuse de Lamartine* (Coll. *Leurs amours*) ; Flammarion. 10 »

Chevalier de Méré : *Œuvres complètes.* Tome II : *Discours : Des agréments, De l'esprit, De la conversation.* Texte présenté par Charles-Henri Boudhors; Edit. Fernand Roches. 24 »

Michel-Georges Michel : *Nouvelle Riviera. Des fêtes de Séville aux fêtes du Lido;* Quérelle. 12 »

Abbé Th. Moreux : *Science et style,* conseils à un jeune écrivain; Doin. 15 »

Paul Souday : *Les livres du Temps,* 3e série; Emile Paul. 15 »

Jean Topass : *Visages d'écrivains. Les aspects du roman polonais;* Alcan. 12 »

Léon Treich : *L'esprit de Victor Hugo.* (Coll. d'*Anas,* n° 38) ; Nouv. Revue franç. 6 »

Hally of Wales : *Reconnaissance* (*Rabindranath Tagore. Ben Jonson. John Oxenham. Malacasis. Pedro Mata. G.-Adolphe Becker*) ; J. Marcireau, Poitiers. » »

Musique

Zdislas Jachimecki : *Frédéric Chopin et son œuvre.* Préface d'Edouard Ganche; Delagrave. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Paul Coblentz : *Le silence de Sarrail;* Querelle. 15 »

Maurice Genevoix : *Les Eparges;* Flammarion. 12 »

Jules Poirier : *Les bombardements de Paris, 1914-1918. Avions, gothas, Zeppelins. Berthas.* Préface du général Niessel. Avec 31 photographies et 18 figures; Payot. 36 »

Lieutenant-colonel Reboul : *Les revenants;* Les Etincelles. 15 »

Philosophie

Maurice Le Breton : *La personnalité de William James;* Hachette. » »

Jean Pommier : *Deux études sur Jouffroy et son temps;* Alcan. » »

Spinoza : *Ethique.* Introduction, traduction et notes par Gilbert Maire; Renaissance du Livre. 5 50

Poésie

Fausta Casado : *Les âges surhumains,* poèmes. I : *Les soldats;* S. n. d'édit. » »

René Derville : *Sous le signe de l'amour;* Mercure de Flandre, Lille. 15 »

Divers : *Centenaire de l'Algérie. Poètes d'Oranie;* Edit. Fouque, Oran. 20 »

Auguste Huguet : *A l'ombre des châtaigniers.* Lettre préface de Léon Frapié; La Brise, Brive. » »

Jean Lahor : *L'Illusion.* (Petite collection rose); Lemerre. 3 60

Pierre Lély-Poujol : *Le vent du dernier soir;* L'Ermitage. » »

Mohamed Ould Cheickh : *Chants pour Yasmine.* Préface de M. Gaston Picard; Imp. Fouque, Oran. » »

Sainte-Beuve : *Ses plus beaux vers* (Petite Collection rose); Lemerre. 3 60

Marthe Shaw : *Solitudes;* Grasset. » »

Edouard Silva : *La vie et la mort;* Figuière. 12 »

Paul Verlaine : *La bonne chanson.* (Petite Collection rose); Lemerre. 3 60

Gabriel Vicaire : *Cloches du pays* (Petite Collection rose); Lemerre. 3 60

Politique

Charles Ledré : *Les émigrés russes en France. Ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent,* Edit. Spes. 12 »

Valériu Marcu : *Lénine, 1870-1924,* traduit de l'allemand par A. Lecourt. Avec 28 photographies h. t.; Payot. 30 »

F.-F. Nitti : *Nos prisons et notre évasion;* Libr. Valois. 15 »

Gaetano Salvemini : *La terreur fasciste 1922-1926 ;* Nouv. Revue franç. 13 50

James T. Shotwell : *Le Pacte de Paris,* traduit par Roger Gaucheron; Firmin-Didot. 18 »

Léon Trotsky : *Ma vie,* essai autobiographique, traduit sur le manuscrit, avec des notes, par Maurice Parijanine. Tome I : *1879-1905;* Rieder. 16 50

Préhistoire

Dr A. Morlet : *Glozel.* Avec de nombreuses illustrations documentaires; Desgrandchamps. » »

Questions militaires et maritimes

Général Arthur Boucher : *L'infanterie sacrifiée;* Berger-Levrault. 10 »

Amiral X... : *L'épopée transatlantique;* Renaissance du Livre. 15 »

Questions religieuses

Daniel Massé : *L'énigme de Jésus-Christ. Jean-Baptiste et Jean, le disciple aimé et l'apôtre;* Edit. du Sphinx. 15 »

E. Moutier-Rousset : *La Légende de Jésus, Saint Paul.* Essai de critique historique; L'Idée libre. 8 »

Roman

Aurel : *La vierge involontaire;* Messein. 12 »

J.-J. Brousson : *Les nuits « sans-culotte »;* Flammarion. 12 »

Jacques Carton : *Aït-Lila;* Plon. » »

Pierre Chanlaine : *Le poison intérieur;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Maryse Choisy : *Le vache à l'âme;* Edit. du Tambourin. 15 »

Joseph Delteil : *Les chats de Paris;* Edit. Montaigne. 12 »

André Dhôtel : *Campements;* Nouv. Revue franç. 13 50

Charles Dickens : *Le fantôme de feu James Barber et autres nouvelles inédites en français.* Traduction de Jean Auzanet; Edit. Trémois. 15 »

Driah : *La loi du sang;* La Renaissance. » »

Ferdinand Duchêne : *Mouna, Cachir et Couscouss;* Albin Michel. 15 »

Pierre Dupuy : *André Laurence, Canadien-Français;* Plon. » »

Henri Duvernois : *Le Journal d'un pauvre homme;* Flammarion. 12 »

Paul Gsell : *T.S.F. avec les étoiles;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Abel Hermant : *Epilogue de la vie amoureuse;* Flammarion. 12 »

Alin Laubreaux : *Le rocher à la voile;* Albin Michel. 15 »

Marc Le Guillerme : *Le reflet;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Marcelle Prat et Bertrand de Jouvenel : *L'homme rêvé;* Flammarion. 12 »

Marise Querlin : *Une femme pure;* Edit. de l'Épi. » »

Colette Yver : *Lettres à un jeune mari;* Calmann-Lévy. 12 »

Sociologie

F. Cambo : *Les dictatures;* Alcan. 15 »

Théâtre

Karen Bramson : *Théâtre.* II : *L'amour (Le Professeur Klenow. Méduse. Le bonheur).* III : *La foi. (L'orgueilleux. L'homme qui a compris. Les yeux qui s'ouvrent)*; Flammarion. 2 vol. Chacun: 12 »

Luigi Pirandello : *Théâtre complet.* III : *Comme ci (ou comme ça). Tout pour le mieux.* Version française de Benjamin Crémieux; Nouv. Revue franç. 13 50

Voyages

Max Daireaux : *L'amour en Amérique du Sud;* Malfère. 12 »

Myriam Harry : *Terre d'Adonis;* Flammarion. 12 »

Hermann Norden : *En Abyssinie,* relation d'un voyage de la Mer rouge au Soudan, avec 28 photographies h. t. et une carte; Payot. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Aloïs Jirasek. — Prix littéraires. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — De nouveau l'anneau de Naundorff. — Sur « La Rouille ». — A propos des Conseils de guerre. — A propos de Rocambole. — Deux quatrains pour Méry Laurent. — Eugène Sue source de Dostoïewsky? — Un dernier mot sur les romans de guerre allemands. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Aloïs Jirasek. — Le grand écrivain tchèque Aloïs Jirasek vient de mourir à 79 ans, au lendemain des journées nationales où la Tchécoslovaquie avait célébré le jubilé des quatre-vingts ans du président Masaryk. Il était né à Hronov, petite ville de la Bohême du N.-E. Il avait professé l'histoire à Litomysl, puis à Prague, et, au bout de trente ans, il avait pris sa retraite pour s'adonner plus activement à la littérature. Il était le beau-père de notre collaborateur H. Jélinek, qui tient dans le *Mercure* la rubrique des « Lettres tchécoslovaques ».

Dans son livre *La Littérature tchèque contemporaine,* H. Jélinek caractérise ainsi l'art et la personnalité de l'écrivain :

> Aloïs Jirasek est aujourd'hui l'auteur le plus populaire de Bohême, car son œuvre possède un avantage propre à toute œuvre d'artiste vrai et sincère : elle est aussi captivante pour les lettrés que séduisante pour la masse du public... C'est un auteur national dans la plus véritable acception du terme. Son œuvre, par tout ce qu'elle a de plus intime, de plus pur, de plus profond, plonge par toutes ses racines dans le sol national... Jirasek est Tchèque par son inspiration, par ses sujets et surtout par sa langue, simple, sans prétentions, mais d'une pureté classique, qui se rafraîchit à la langue du peuple. Cette langue correspond parfaitement à toute la nature de Jirasek, dépourvue d'artifice, réfractaire à tout snobisme, saine, robuste, gardant de ses ancêtres paysans et montagnards, avec leur ténacité un peu lourde, leur probité foncière.

L'œuvre de Jirasek embrasse les principales périodes de l'histoire nationale tchécoslovaque. Citons parmi ses ouvrages les plus célèbres les trois romans *Parmi les Courants,* la trilogie intitulée *la Confrérie,* puis *Contre Tous, Chez Nous, les Têtes-de-Chien* (traduit en français), enfin *les Ténèbres,* paru en 1915 et qui produisit un grand effet pendant la guerre.

§

Prix littéraires. — Le prix Northcliffe, d'une valeur de 5.000 fr. décerné annuellement à Londres par un jury britannique à une œuvre littéraire française, en vue de resserrer les relations intellectuelles anglo-françaises, a été attribué à M. Léandre Vaillat pour son roman *Le Sourire de l'Ange.*

§

Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Le comité du cinquantenaire des « Soirées de Médan » a confirmé, au cours de sa dernière réunion, la date du samedi 3 mai pour le banquet qui sera présidé par M. Léon Hennique. La matinée de la Comédie-Française consacrée au Naturalisme est fixée au samedi 12 avril.

Le vœu a été émis qu'une plaque commémorative soit apposée sur la maison, sise 19, rue Clausel, qu'habitait Guy de Maupassant en 1880, et où fut composée *Boule-de-Suif*.

Des démarches seront faites aussi, auprès de la municipalité d'Aix-en-Provence, pour que le nom de Paul Alexis soit donné à une voie de cette ville.

M. Eugène Fasquelle a annoncé qu'une édition nouvelle des *Soirées de Médan*, dite du Cinquantenaire, était sur le point de paraître, comprenant les portraits des six auteurs et des illustrations de Jeanniot.

Parmi les nombreuses publications qui verront le jour à cette occasion, on signale un numéro spécial des *Marges*.

Toutes les communications doivent être envoyées à M. Georges Rageot, secrétaire du Comité, 8, rue Clément, Paris (6e).

§

De nouveau l'anneau de Naundorff. — Nous croyions cette affaire enterrée, et c'est dans cette confiance que nous avions rédigé l'écho paru ici le 15 mars. Mais voici qu'un vieux collaborateur — doublé (ce qui n'est pas toujours identique) d'un lecteur assidu — du *Mercure*, M. Georges Maurevert, nous adresse, de Nice, le numéro du 3 mars de *l'Eclaireur du Soir* avec un leader sur cette *Bague fatidique*, où il est fait mention de cette petite polémique et où le geste de Clemenceau est assimilé à celui de la grande Pucelle, qui entendait « mettre à l'honneur ce qui avait été à la peine ». Mais il resterait à déterminer — comme l'écrit pertinemment M. Maurevert — « jusqu'à quel point » ce geste n'était pas « les conséquences d'un obscur incident advenu quelques années auparavant » et « qui le faisaient agir ainsi ». En effet, si l'on veut bien se reporter au défunt *Gil Blas*, on y trouvera, à la date du 23 novembre 1909, un article du défunt Jules Rateau, où l'on conte comment, Clemenceau étant Président du Conseil et quelques mois avant sa chute, une grande dame se présenta à lui, ministre de l'Intérieur, et lui tint ce langage :

« Il y a, Monsieur le Ministre, dans les archives du ministère de l'Intérieur, un dossier secret qui contient la vérité sur l'évasion du Dauphin

Louis XVII de la prison du Temple, et la vérité sur la légitimité des revendications de la famille Naundorff. Il ne faut pas confondre le dossier dont je vous parle avec le fameux dossier n° 14.183, qui, lui, a disparu depuis longtemps; je parle d'un autre dossier qu'on a appelé, peut-être à tort, le *dossier rouge*. Il appartient à un ministre républicain de faire éclater la vérité. Voulez-vous faire rechercher ce dossier et en prendre connaissance? »

La grande dame en question étant « puissamment recommandée », Clemenceau jugea à propos de la renvoyer à quinzaine, pour pouvoir, dans l'intervalle, procéder aux recherches. Quand, ce délai écoulé, sa visiteuse réapparut, le Tigre, tout en l'accueillant avec sa brusquerie coutumière, lui dit :

— Madame, je vous remercie de m'avoir signalé le dossier en question. Il a été retrouvé, je l'ai étudié... Il est ici, dans mon cabinet et il n'en sortira plus.

— Alors, la vérité, Monsieur le Président?

— Madame, il y a là un secret d'Etat dont je ne suis pas libre de disposer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la vérité sera connue, cela j'en réponds!...

Mais, le 20 juillet 1909, le ministère Clemenceau tomba et l'affaire en resta là... On serait, toutefois, curieux d'apprendre, de la bouche, ou de la plume, d'un des nouveaux exégètes clemencistes, quelle obscure liaison d'idées fut cause que, dix ans plus tard, le vieillard, maître de la France, crut devoir faire chercher aux Archives des Affaires étrangères — où Velten, ministre plénipotentiaire, l'avait déposé non (comme un erratum (1) nous le fait dire dans le *Mercure* du 15 mars, p. 762) en 1910, mais en décembre 1904, d'après les déclarations fournies en octobre 1924 par le ministère des Affaires étrangères — l'antique anneau, pierre millénaire d'un rouge sombre représentant une Bellone, ou une Diane, tendant un arc et sobrement sertie d'un filet d'or, du fils de Louis XVI pour en authentiquer le traité qui devait plus bouleverser l'Europe que n'avait fait la grande guerre, à laquelle il ne mettait fin que pour la déchaîner, sous une autre forme, dans le monde. Bague, en vérité, « fatidique », dont on disait qu'elle portait les « armoiries » du Tigre, quand on n'affirmait pas qu'elle provenait d'une mystérieuse « comtesse » et représentait une chouette, ou, même, que c'était un camée représentant, soit une Justice, soit une Sainte Vierge. — C. P.

(1) Un autre erratum nous fait écrire : « *Voir la lettre de Mme Geneviève Favre du « Temps »*, pour : « *au « Temps »*...

§

Sur « la Rouille ».

Paris, le 17 mars 1930.

Mon cher directeur et ami,

M. Rouveyre publie dans le dernier numéro du *Mercure de France* une « lettre » d'un des auteurs de *la Rouille*, M. Ouspensky; mais, avec la même mauvaise foi qu'il apporte dans ses critiques théâtrales, il se garde bien de publier ma réponse à cette lettre qui parut dans *Monde* du 11 janvier 1930. Je vous demande l'autorisation de reproduire ici cette réponse :

Paris, le 29 décembre 1929.

A Monsieur le Rédacteur en chef du journal *Monde*

Monsieur,

C'est aujourd'hui seulement que j'ai en connaissance d'une note parue dans *Monde* du 21 décembre, et intitulée « A propos de *La Rouille*. » Dans cette note, vous affirmez que l'adaptation de cette pièce « a été faite hâtivement » et qu'un des auteurs, Ouspensky, vous a écrit à ce propos :

« Notre drame *La Rouille* fut joué à Moscou avec grand succès, puis fut édité. Je pense que M. Bienstock acheta ce livre en langue russe dans un magasin, et le traduisit sans notre autorisation. Que pouvions-nous faire pour nous y opposer. puisque jusqu'ici fait défaut tout contrat littéraire entre les Soviets et les autres pays! »

M. Ouspensky n'a pu écrire une pareille lettre.

En effet, depuis trois ans, je suis en correspondance suivie et très amicale avec lui et Kirchon (la dernière longue lettre des deux auteurs que je viens de recevoir est précisément datée du 21 décembre, jour où parut cette note dans *Monde*); la pièce a été traduite et adaptée avec *l'autorisation des deux auteurs* qui, malgré « l'absence de contrat littéraire entre les Soviets et les autres pays », touchent leurs droits d'auteur. La traduction n'a pas été faite *hâtivement*, comme vous le dites; elle a exigé plusieurs mois de travail et a été terminée au début de 1928. Je l'ai envoyée alors à M. Kirchon qui m'a écrit le 28 mars 1928...

Et je citais ici la lettre de M. Kirchon, déjà reproduite dans le *Mercure de France*.

Or, dans ma lettre à *Monde*, j'avais commis une erreur : la lettre de M. Ouspensky a bien été écrite par lui, mais adressée non à *Monde*, mais à un de ses amis, un espérantiste, en réponse à cette question qu'il lui posait : pourquoi la traduction de *La Rouille* a-t-elle été confiée à M. Bienstock et non à un écrivain communiste?

L'auteur principal de *La Rouille*, M. Kirchon, aussitôt qu'il eut appris la publication de la lettre d'Ouspensky, m'a écrit à la date du 5 février dernier :

Je viens d'arriver de voyage, et n'ai pas encore eu le temps de voir Ouspensky, et de lui demander comment il a pu écrire une pareille lettre; mais, en tout cas, *son sens ne correspond en aucune façon à la réalité*...

Excusez, cher ami, la longueur inusitée de cette lettre. Encore quelques lignes et elle est terminée.

Contre quoi, en somme, proteste M. Ouspensky? Contre le titre *anglais* de sa pièce « *Red Rust* » (La Rouille rouge). Mais alors? Quel rapport cela peut-il avoir avec l'exactitude de notre — de Nozière et de moi — adaptation française?

M. Rouveyre, dans sa critique de *La Rouille*, a fait une supposition fausse et gratuite, à savoir que nous — Nozière et moi — aurions fait une adaptation tendancieuse de la pièce. Par des lettres des auteurs eux-mêmes j'avais démontré le contraire. Malgré cela, comme le nègre, Rouveyre continue. Libre à lui. Mais, moi, je ne le suivrai pas, et j'arrête ici toute polémique avec lui.

Croyez, etc... W. BIENSTOCK.

§

A propos des Conseils de guerre. — Nous recevons de M. Jean-Maurienne la lettre suivante en réponse à celle de M. Paul Mathiex publiée dans le *Mercure* du 15 mars.

Antony, le 15 mars 1930.

Mon cher confrère,

Une mise au point s'impose dans cette polémique où la courtoisie n'a cessé de présider, mais où les opinions, comme toujours, se sont encore plus enfoncées dans la tête à force de taper dessus.

La confidence « effarante » du président du Conseil de guerre de Chartres se place avant la guerre : 1912, si ma mémoire est fidèle. Les Conseils de guerre siégeant aux armées ne sont donc pas en cause.

M. Paul Mathiex insinue qu'il s'agissait d'une boutade quand le colonel qui présidait le Conseil de guerre de cette région me disait : « Les jugement sont faits *d'avance, d'accord* avec les défenseurs. »

Permettez-moi de m'étonner que M. Paul Mathiex ait pris au sérieux *lui aussi* « la bienveillance », « la compassion », etc., de cette juridiction à laquelle il tresse des couronnes... mortuaires puisqu'elle est heureusement défunte.

M. Paul Mathiex ne peut cependant ignorer, en sa qualité d'avocat, que *la bienveillance* des Conseils de guerre n'était qu'apparente : leur mansuétude était inspirée par une tactique d'ordre supérieur observée par tous les Conseils de guerre : Renvoyer au front tous les acquittés, déjouant ainsi, et très habilement, les noirs desseins de nombreux prévenus qui eussent préféré une condamnation les tenant éloignés du champ de bataille. C'est comme si l'on exaltait la pitié des magistrats de carrière en disant : « De nombreux faits criminels sont correctionnalisés. »

Eh bien! est-ce par une tournure d'esprit *tendancieuse* (?) contre cette belle profession, dont, cependant, plusieurs membres de ma famille firent partie, mais il me semble que c'est pour obtenir plus sûrement une condamnation que ces juges sont si... bons.

Croyez, etc... JEAN-MAURIENNE.

§

A propos de Rocambole. — Un aristarque de Brazzaville me prend à partie, p. 510 du *Mercure* du 1er mars 1930.

Je n'avais pas *décrété* mon étymologie de *Rocambole*, mais l'avais simplement prise dans un vieux magazine, et *rocken* a tellement l'allure anglaise que j'avais cru à une déformation de l'allemand : *gemeiner Roggen*, de même que le danois *broder*, frère, devient *brother* en anglais.

Dans le *Botanischer Bilder Atlas*, on lit *Roggenbollen*. Dans une flore de Bautier datant de soixante-dix ans, je trouve *Rocambole*, échalote d'Espagne, alimentaire, cultivée sauvage à Charenton, Saint-Maur, Fontainebleau, juin-juillet.

M. Jensen nous étale son érudition anglaise en citant *hubble* ou *bubble* ou *bull*. Que n'ajoute-t-il *boll*, bien plus près de *Rocambole* et signifiant l'enveloppe floréale des graminées?

J'allais oublier que M. Jensen nous répète que l'ail est un stimulant de l'appétit, ce qui n'a rien à faire avec ma citation des trois vers de Du Cerceau. Mais ne confondons pas l'ail, si honni d'Horace, si cher aux Marseillais et aux vendangeurs, avec l'échalote.

Dr HENRY LA BONNE.

§

Deux quatrains pour Méry Laurent. — Méry Laurent, fort injustement traitée par Robert de Montesquiou, dans ses « Cahiers secrets » (*Mercure de France*, 15-IV-1929) fut cette amie de Stéphane Mallarmé pour laquelle le poète écrivit peut-être « les premiers de ces quatrains en vers octosyllabiques qu'il inscrivait sur l'enveloppe d'une lettre et où il excellait à faire tenir entre quatre rimes le nom et l'adresse du destinataire ».

L'indication est de M. Henri de Régnier à qui nous devons une jolie et indulgente silhouette de Méry Laurent « belle et fraîche personne... de la plus agréable compagnie, gaie et simple, avec beaucoup de bonne humeur et de sans-façon... » (*Revue de France*, 15 août 1923).

Dans cette même étude, M. de Régnier parle du logis parisien de Méry Laurent, « Les Talus », une coquette villa située 9, boulevard Lannes à deux pas du Bois et où elle passait la belle saison.

Or, l'architecte de cette villa, construite en 1894, M. Fossard, nous signalait dernièrement que deux quatrains avaient été longtemps gravés sur le mur extérieur.

L'un était de Stéphane Mallarmé :

Ouverte au rire qui l'arrose
Telle sans que rien d'amer y
Séjourne, une embaumante rose
De jardin royal est Méry.

L'autre de François Coppée :

Méry j'ai pour ton nouveau gîte
Fait un ciment de ma façon
Et mon vœu le plus tendre habite
Chaque pierre de ta maison.

L. DX.

§

Eugène Sue source de Dostoïevsky? — Nous citions dernièrement une lettre inédite du prince Pierre Kropotkine à Jean Grave sur les Allemands et les débuts de la guerre mondiale. Dans une autre lettre, écrite le 4 avril 1916, nous trouvons, après des considérations du même genre, ce singulier post-scriptum touchant Dostoïevsky :

Sais-tu, mon flair ne m'avait pas trompé sur Dostoïevsky. Dans *Les Frères Karamasoff* le type de prostituée tombée horriblement bas vient, dit-on, de *Martin l'enfant trouvé*, de Sue (n'as-tu pas ce roman?). Quant à sa fameuse conversation avec l'Inquisiteur en chef, c'est complètement inspiré par les volumes de l'*Enfant du Peuple*, où il parle du Christ et plus tard des auto-dafé, et plus tard encore de Loyola...

§

Un dernier mot sur les romans de guerre allemands. — Les deux échos parus ici à propos des romans de Remarque, Renn et Johannsen — *Mercure* des 15 janvier et 15 février 1930, p. 510 et 252 — nous ont valu plusieurs communications intéressantes, à divers points de vue, de lecteurs de ces ouvrages, dont nous désirerions que l'essentielle moralité ne soit pas perdue. Il ne s'agit point, ici, de savoir si ces livres de guerre allemands — et il faudrait ajouter, à ceux déjà cités, ceux de Glaeser, de Lehman et le beau livre d'Edwin-Erich Dwinger : *Loin des barbelés* — soutiennent, ou non, la comparaison avec les œuvres françaises qui les ont, de loin, précédés. C'est là querelle littéraire, en somme futile et qui, pour être équitablement tranchée, demanderait une préparation de germaniste professionnel et l'examen attentif des textes *originaux*, non plus de textes *plus ou moins bien traduits*, tant au point de vue de l'allure générale de la période que du sens précis et de la propriété des termes employés par les auteurs.

Ce qu'il importerait de connaître, c'est jusqu'où de tels ouvrages

affectent la conscience de la masse allemande et engagent autre chose encore que l'amorphe magma des « philistins » germaniques et l'infime minorité des vrais pacifistes d'outre-Rhin. L'auteur du présent écho n'a pas oublié le tapage suscité, près de deux lustres avant la grande guerre, par l'apparition du livre de l'ex-lieutenant Bilse : *Aus einer kleiner Garnison*, dont il vit représenter à Hambourg le remaniement dramatique, devant une salle enthousiaste. Tempête dans un verre d'eau, qui n'effleura point le bellicisme racial. Et l'on est, vraiment, en droit de se demander si ces ouvrages, tardivement jetés sur le marché de la librairie mondiale par de jeunes hommes convertis, sans hâte, à l'esprit de Locarno, sont autre chose qu'une adroite spéculation de publicistes. Les *vrais* livres de guerre allemands, ne sont-ce point, en fait, ceux qu'en 1914 et 1915, aux temps de la guerre « fraîche et joyeuse », publia la firme Ullstein à Berlin, dans la collection, copieuse, de ses *Kriegsbücher*? Nous les possédons dans notre bibliothèque, mais qui songerait à les publier en notre langue, ces livres révélateurs de la *vraie* mentalité de guerre teutonne? Et c'est ainsi que d'adroits marchands de papier imprimé dupent le grand public des neutres et une part non moins minime du public français sur la soi-disant volonté de paix du peuple allemand. Et, comme l'écrit le professeur de langue et de littérature allemandes de l'Université de Toulouse dans la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes* de mars 1930, « il serait, à coup sûr, dangereux pour nous, de nous laisser trop aisément aller à croire que cette haine théorique (1) ne serait pas balayée comme fétu de paille par le souffle patriotique qui s'emparerait de l'Allemagne en cas d'un nouveau conflit, comme en 1914 l'ont été les réticences des socialistes ».

Le même impartial garant ajoute que ces « milliers, sinon millions » d'Allemands, ne penseraient sans doute pas « que la guerre est un fléau » ,s'ils « en avaient été les vainqueurs... » Encore une fois, que l'on daigne, comme *confirmatur*, prendre simplement connaissance des *Ullstein's Kriegsbücher*, témoins irréculasbles, autant qu'ignorés chez nous. — C. P.

(1) *De la guerre*. L'article de M. Loiseau occupe les pages 119-121 de la Revue précitée et n'envisage que les romans de Remarque, Renn, Johannsen et Glaeser. — Comme exemple du dangereux effet d'illusion produit sur les neutres par ces romans de guerre allemands, nous renverrons à l'article de M. Antonio Espina sur le livre de Dwinger (traduit en espagnol par F. Diez-Mateo et publié par la firme *Espasa Calpe*, à Madrid) dans *El Sol* du dimanche 2 mars 1930 : « *Lejos de las alambradas.* »

§

Le Sottisier universel.

BRÉSIL. — Dans une résolution qu'ils viennent de déposer à la mairie de leur cité, les habitants de Sao-Paulo demandent que soit frappée d'une amende de 1.500 francs tout propriétaire de salle qui aura projeté un film parlant américain. « Il est temps, affirment-ils dans leur pétition, que cesse l'action démoralisante exercée sur la langue nationale par tous ces talking, singing et autres soi-disant attractions en ing; si l'on n'y prend garde, notre parler contiendra bientôt autant d'anglais que d'espagnol! » — *Courrier Cinématographique*, 15 février.

LE DROIT DE VOTE AUX FEMMES EN AFRIQUE DU NORD. — Le nouveau projet de loi accordant le droit de vote aux femmes de 21 ans a été voté hier, en première lecture, au Parlement sud-américain. — *Journal des Débats*, 5 mars.

Quand il se cambre sous le pourpoint de Rodrigue, M. Jean Hervé jette au vieux don Diègue un défi chevaleresque :

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

L'Echo de Paris, 16 mars.

Pourquoi le remplacement du prénom Marie, si joli, si latin, par le prénom Léonie? — *Le Journal*, 10 janvier.

Agrippine était et demeura une femme irréprochable quant aux mœurs. Veuve d'un assez vilain personnage, Domitius Aheno, barbier, au moment de la mort de Messaline elle ne songeait à rien moins qu'à prendre la place de cette dernière. — *L'Indépendance belge*, 6 mars.

La Polonaise Louise Jedrzewski, abandonnée il y a deux ans par son mari, était restée seule avec deux enfants. Elle se remit bientôt en ménage avec un compatriote dont elle vient d'être mère. — *Petit Parisien*, 11 mars.

Ce sont deux nourrissons des Muses qui s'affrontent, pareillement oublieux de leurs liens confraternels et soucieux, comme il convient, d'affirmer leur filiation avec la *gens irritabile vatum*. — MAX DE FOURCAULD, *Le Temps*, 6 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

COMMÉMORATION DE STUART MERRILL A VERSAILLES, 23 JUIN 1929. Discours prononcés. — Trois Portraits de Stuart Merrill. Divers documents concernant la cérémonie. La Maison où est mort le Poète et la plaque commémorative, reproduits en phototypie. — Tirage limité à 300 exemplaires sur vélin alfa français, numérotés de 1 à 300. Prix : 5 francs.

LA PORTE ÉTROITE, par André Gide. A l'occasion d'une réimpression sur composition nouvelle, il a été tiré 550 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 550, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

BULLETIN FINANCIER

Le fait saillant de cette dernière quinzaine est une accentuation de la détente monétaire mondiale. Successivement, la Reichsbank, la Banque d'Angleterre, la Federal Reserve Bank of New York — pour ne citer que les principaux instituts d'émission — ont réduit le taux officiel de leur réescompte.

C'est — assurément — un allégement sérieux des charges financières qui pesaient sur maintes industries. Mais cette détente, du strict point de vue boursier, ne saurait être considérée comme un indice de hausse. On peut se réjouir de l'abondance monétaire actuelle, affirmer que le taux de 1 1/2 % appliqué aux reports pour la dernière liquidation de quinzaine du Parquet de Paris — l'un des plus bas connus — est de nature à favoriser — théoriquement — une reprise des opérations spéculatives.

Dans la pratique, il en va différemment. L'abondance monétaire actuelle ne provient pas en effet d'un enrichissement mondial. Non. S'il en était autrement, le sous-secrétaire d'Etat à la Trésorerie américaine n'en serait pas réduit à publier des communiqués « rassurants » sur le chômage, et le Chancelier anglais de l'Echiquier n'aurait pas à recevoir, journellement, la visite d'industriels britanniques qui lui annoncent la fermeture d'usines de toute sorte.

Il faut avouer franchement que la détente monétaire actuelle provient d'un resserrement de l'activité économique du monde. D'ailleurs, il suffit de jeter un coup d'œil sur les statistiques publiées par certains chemins de fer canadiens, américains, argentins, par le canal de Suez, par divers ports pour se convaincre d'un ralentissement général des affaires.

Il n'y a donc aucunement lieu de se féliciter de l'abondance monétaire actuelle qui, de surcroît, est beaucoup plus de nature à favoriser une hausse des prix de détail qu'à stimuler l'esprit d'entreprise. Mieux vaudrait que l'argent fût très cher. Ce serait l'indice d'un redoublement d'activité qui — peut-être — aboutirait à une crise. Mais ce ne serait pas le signe d'une crise. Or, en dépit des assurances officiellement données, nous vivons sous le signe d'une crise mondiale, latente, analogue en tous points à la fameuse crise universelle de 1921. C'est une crise de croissance — certainement — mais une crise tout de même.

Or, la Bourse, qui vit non pas dans le présent, mais escompte toujours l'avenir, se ressent douloureusement de la menace d'un ralentissement des affaires. Jamais les valeurs à revenu qualifié « fixe » ne furent si recherchées. Jamais, avant février, il n'avait été annoncé 3.261 millions d'émissions nouvelles, dont 2.790 millions d'obligations. Jamais, par suite, l'esprit d'entreprise ne fut aussi mesquin.

Aussi, l'avenir peut-il être aisément deviné : les valeurs à revenu variable continueront à péricliter, comme c'est actuellement le cas, alors que les valeurs à revenu fixe resteront en faveur jusqu'au jour où, compte tenu des impôts, les premières deviendront nettement plus avantageuses que les secondes.

On peut donc craindre encore longtemps que, en dépit de la publication des comptes satisfaisants, les banques, les affaires de transports, de charbonnages, d'électricité et de métallurgie restent stagnantes, alors qu'au contraire, sur des réalisations, provoquées par des déceptions, les entreprises minières, de produits chimiques, de textiles, d'hôtels, accuseront de nouvelles tendances à la baisse.

LE MASQUE D'OR.



TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.